



Esclaves en fuite

En 1851, alors que l'esclavage des Noirs est largement pratiqué dans le Sud des États-Unis, des esclaves tentent de fuir vers le Nord et la liberté. Au cours de ce périlleux voyage, une organisation clandestine, "Le Chemin de Fer souterrain", leur vient en aide, souvent au péril de la vie de ses membres. À quinze ans, Lucinda en fait partie. Mais le jour où surgit Cass, une jeune Noire à peine plus âgée qu'elle et déjà mère, elle va devoir affronter des dangers plus grands encore...



Chère lectrice, cher lecteur,

Ne vous êtes-vous jamais demandé à quoi ressemblerait la vie à une autre époque que la vôtre ? Si vous pouviez remonter le temps ou anticiper l'avenir, de plusieurs mois par exemple, ou de plusieurs années, le feriez-vous ? Je me suis souvent posé la question. Et même si je n'ai pas trouvé la machine idéale qui me permettrait de réaliser ce rêve, je sais au moins que je peux connaître la vie des gens d'autrefois en écrivant des romans sur eux. Il m'arrive de m'identifier à mes personnages à un point tel que je sursaute en voyant rentrer le soir à la maison les membres de ma famille habillés à la mode d'aujourd'hui et en les entendant me demander s'il y aura une pizza pour le dîner.

Avec le livre que vous allez lire, j'ai voulu tenter de répondre à une question, essentielle à mes yeux : si j'avais vécu à l'époque où l'esclavage était une pratique courante, aurais-je accepté cet état de fait ou l'aurais-je combattu ? J'ai passé énormément de temps à compulsier des documents et toutes sortes d'archives sur l'Ohio, l'État où je suis née et où j'ai situé les aventures de Lucinda, mon héroïne. Mais ce n'est pas seulement parce que je connais très bien cette région que je l'ai choisie comme cadre.

Faisons un peu d'histoire.

Au milieu du siècle dernier, les États-Unis d'Amérique se partageaient en deux blocs : ceux du Nord, hostiles à l'esclavage, et ceux du Sud où augmentait sans cesse le nombre des esclaves noirs, jugés indispensables à la vie économique, en grande partie à la culture du coton. Cette opposition allait être une des principales causes de la guerre de Sécession, de 1861 à 1865, qui reste la plus meurtrière de l'histoire des États-Unis. L'Ohio, de par sa situation géographique, s'il appartenait au bloc du Nord, jouxait celui du Sud. Il servait donc de lieu de passage, et à l'occasion de refuge aux esclaves qui s'enfuyaient du Sud pour échapper à leurs cruelles conditions de vie. Si les maîtres de ces malheureux avaient de fait le droit de partir à leur poursuite et de les récupérer le cas échéant dans les États du Nord, ils s'y heurtaient souvent à une organisation clandestine nommée le Chemin de Fer souterrain qui aidait les fuyards à gagner le Canada, où ils seraient définitivement en sécurité, l'esclavage y ayant été aboli en 1840. Lucinda, le personnage central de mon roman, en dépit de son très jeune âge, appartient

ainsi que ses parents à cette filière¹, comme beaucoup d'Américains animés de convictions anti-esclavagistes ou simplement charitables.

Mais en 1850, la situation changea brusquement. Une loi fut votée exigeant sous peine de lourdes amendes ou même de condamnations à la prison de prêter main-forte aux propriétaires sudistes lancés aux trousses de leurs esclaves. Offrir assistance à ces derniers devenait donc extrêmement dangereux et pouvait mettre en péril des familles entières. Précisons que l'amende encourue pour avoir aidé des « Nègres » – on les appelait ainsi – risquait de s'élever à plus de mille dollars, ce que valait à peu près à l'époque une ferme de taille moyenne avec ses champs, son bétail et ses bâtiments d'habitation. Un fermier et tous les siens, dans une région essentiellement rurale, pouvaient donc se retrouver ruinés du jour au lendemain, pour avoir protégé un seul fugitif.

J'ai passé des semaines entières à lire des livres sur l'Ohio à cette époque. J'ai voulu savoir comment les gens y vivaient, travaillaient, se distrayaient, se comportaient, voyageaient, ce qu'ils mangeaient. J'ai étudié des lettres et des journaux intimes. J'ai scruté la presse – y trouvant par exemple des petites annonces promettant une forte récompense à qui aiderait à capturer un esclave en fuite. Un jour, à Oberlin, j'ai vu la tombe d'un enfant – un esclave, lui aussi. Il était mort à quatre ans...

Si mon roman se passe pendant l'hiver 1851, c'est aussi pour une autre raison. L'époque connaissait de grands bouleversements qui n'étaient pas seulement politiques. Les progrès technologiques se répercutaient dans la vie quotidienne comme jamais auparavant. On voyageait de plus en plus, les routes devenaient meilleures, les lignes de chemin de fer s'allongeaient. Des familles qui travaillaient la terre depuis des générations voyaient leurs fils et aussi leurs filles partir vers les grandes villes et s'y créer une autre vie. Un souffle d'indépendance parcourait le pays entier.

On comprendra donc mieux le désir de Lucinda et de son frère Will de rompre avec certaines traditions très rigides et leur soif d'aventures.

Un mot encore sur Miss Aurelia, un autre de mes personnages. Les femmes qui, comme elle, luttèrent pour l'abolition de l'esclavage, commençaient logiquement à se poser des questions sur la condition féminine de leur époque. En effet, un mari avait tout pouvoir sur les biens de son épouse et celle-ci n'avait ni le droit de voter, ni celui de

¹ Elle est comparable en France à celle qui permettait pendant la Seconde Guerre mondiale de franchir la ligne de démarcation entre la zone occupée et la zone libre. (N.d.T.)

participer à la vie politique. Les femmes qui exprimaient fermement des opinions bien à elles et se battaient pour celles des autres apprenaient vite à ne compter que sur elles-mêmes pour pouvoir les mettre en pratique.

Voilà, je vous ai donné une petite idée du monde dans lequel vivait Lucinda, un monde en pleine transformation. Maintenant, venez avec moi, nous allons remonter le temps...

Katherine Ayres



*« Tu ne livreras pas à son maître
l'esclave qui s'est échappé de chez lui
et a trouvé refuge chez toi. »*

Deutéronome 23-15.

Janvier

Mercredi, 1^{er} janvier 1851

Ici commence le septième tome de mon journal intime. Je m'appelle Lucinda Spencer, j'ai quinze ans, bientôt seize, et j'habite Atwater, un village de l'État libre de l'Ohio.

Bénis soient mes parents de m'avoir offert un nouveau cahier à Noël. Celui de l'an passé était pratiquement rempli et j'ai dû écrire bien serré les dernières pages pour y raconter la période des fêtes et quels cadeaux chacun de nous a reçus. Je trouve merveilleux de démarrer l'année avec un nouveau volume.

Dieu sait que celle qui vient de s'écouler a mal fini ! Nous avons bien besoin d'espoir pour celle qui commence. Notre Ami Eli Whitman – tous les membres du Chemin de Fer souterrain s'appellent « Amis » entre eux – a été arrêté à Salem il y a trois jours avec un esclave en fuite qui arrivait de Virginie. Arrêté ! Écrire ce simple mot me donne des frissons.

Il y a à Canton un juge extrêmement sévère et un autre plus conciliant à Warren. Nous prions donc pour que notre Ami Whitman passe en jugement à Warren, qui est

d'ailleurs plus proche de Salem où il habite.

Mais un magistrat se soucie-t-il le moins du monde de la géographie ? Ou de la vie des gens ? Probablement pas. J'aimerais bien aller leur crier aux oreilles à tous ces politiciens, du plus petit juré au gouverneur de notre État et même à notre Président, Mr. Fillmore, dans sa belle maison de Washington, certaines des histoires que j'ai entendues. Maudit soit-il, ce Président, même si Papa a voté pour lui. C'est un nordiste, un New-Yorkais. Comment a-t-il pu nous laisser tomber ainsi et faire voter cette loi abominable qui va provoquer tant de drames ? Ainsi maintenant on sera puni si on n'aide pas un propriétaire d'esclaves en fuite à récupérer son bien ? C'est trop horrible !

Ces fuyards, nous les appelons les oies sauvages du Canada, qui volent vers le nord, toujours vers le nord. Nous parlons entre nous de leur « migration ». Et là, pendant que j'écris ces lignes, bien au chaud chez moi, je sais que quelque part, dehors, des oiseaux aux ailes abîmées, cassées parfois, des oiseaux transis et l'estomac vide, cheminent dans le froid glacial. Certains trouvent temporairement refuge dans des nids bien cachés, d'autres doivent continuer à marcher.

Miranda me tire par le bras. Elle veut absolument écrire son nom dans mon Journal. Elle est aussi têtue que moi, sinon plus. Il vaut donc mieux que je la laisse faire, en tout cas tant qu'elle ne sait pas lire et ne peut donc pas comprendre ce que je note ici et qui doit rester secret. Je trempe ma plume dans l'encre et guide sa petite main tandis qu'elle forme soigneusement ses lettres. Je veux éviter qu'elle fasse un pâté sur ma première page. Ce ne serait pas d'un bon augure pour l'année 1851. Ça y est : MIRANDA.

Jeudi, 2 janvier 1851

Un jour brumeux et gris. Ce n'est pas juste. Une nouvelle année devrait débiter par des journées lumineuses, brillantes comme des sous neufs.

Thomas a trouvé ce matin un bébé biche dans les bois et l'a apportée à la maison. À en juger par l'état de sa patte arrière gauche, elle a échappé de peu à des crocs acérés. Miranda et lui l'ont installée dans la grange et sont aux petits soins pour elle. William, lui, s'est contenté d'y jeter un coup d'œil et a ricané : « Hum ! Moi qui adore le gibier ! » Tom et Miranda ont aussitôt poussé des hurlements. Papa et Maman leur ont donné raison. Après, il a fallu trouver un nom pour la pauvre bête. J'ai suggéré Titania, comme la reine des fées. Tom préfère Victoria, parce que c'est ainsi que s'appelle la reine

d'Angleterre. De toutes les façons, nous savons bien que c'est le choix de Miranda qui l'emportera.

En attendant, la bichette rejoint tous les animaux blessés que mon petit frère et ma petite sœur ont recueillis : il y a Hamlet, le canard qui se prend pour un cheval, Ophélie, une poule qui marche de travers, et Brutus, un chat redevenu sauvage ou presque, qui n'a plus qu'une oreille. Will dit que nos parents laissent trop les plus jeunes en faire à leur tête, mais je ne suis pas d'accord. Je pense que si Papa et Maman leur permettent d'héberger ainsi quelques chouchous, c'est parce que nous ne pouvons pas avoir de chiens à la maison comme les autres fermiers. De chats non plus, d'ailleurs, car les uns comme les autres, en se mettant à aboyer ou à miauler, risqueraient de nous trahir. Pour donner le change et faire en sorte que cela ne paraisse pas trop bizarre, j'affecte de me mettre à éternuer dès que je m'approche d'un chat ou d'un chien.

Cela ne m'empêche pas de me dire souvent que j'aimerais bien en avoir à moi !

Vendredi, 3 janvier 1851

Il fait toujours gris, gris. Parfois je pense que l'hiver a des couleurs aussi ternes que les robes des femmes quakers. Heureusement, moi, je suis presbytérienne et j'ai droit aux couleurs vives. Nous sommes tous protestants, défendons souvent les mêmes idées, combattons par exemple l'esclavage de la même façon, mais nos coutumes et nos règles de vie ne sont pas toujours les mêmes. Le soleil brillera-t-il à nouveau un jour ?

Samedi, 4 janvier 1851

Il est minuit largement passé et pourtant je ne dors pas et essaye de me réchauffer un peu près du feu. Je n'arrête pas de penser à notre Ami Whitman et à son arrestation. On sait maintenant qu'il sera jugé à Canton. Il dépendra donc de la décision du méchant juge. Ce n'est vraiment pas de chance.

Mon aventure de cette nuit a commencé comme toutes les autres. J'ai été réveillée par un bruit de petits cailloux lancés contre la vitre. Mon cœur a aussitôt battu plus vite et je me suis sentie pleine d'énergie. J'ai attrapé mes bottes sous mon lit, j'ai pris aussi un pantalon de velours devenu trop petit pour Will et une grosse veste de laine. Le sol était glacé sous mes pieds et je suis sortie sans bruit de la chambre pour ne pas réveiller Miranda, mon paquet de vêtements sous le bras. Une fois dans la cuisine plongée dans l'obscurité, j'ai d'abord écouté pour vérifier si je n'entendais pas des bruits suspects, puis

j'ai vite enfilé le pantalon et les bottes et passé la veste sur ma chemise de nuit. C'est à ce moment qu'on a frappé. Deux coups rapides. Silence. Encore deux coups.

Je suis allée à la porte.

« Qui est là ? ai-je demandé.

— Un Ami avec un Ami. »

J'ai soulevé la barre de fer et ouvert aussitôt. Sur le seuil, dans l'obscurité, j'ai reconnu Jeremiah Strong.

Il y avait deux personnes avec lui.

« Sœur Spencer, m'a-t-il dit, as-tu de la place pour deux voyageurs ? Ils viennent de loin.

— J'ai de la place. De quoi manger aussi, ai-je répondu. Soyez les bienvenus. »

Deux hommes sont entrés dans la cuisine. Comme les autres avant eux, ils n'ont pas prononcé un seul mot. Le jeune quaker est resté dehors.

« Jeremiah, tu ne veux pas te joindre à eux et goûter un peu de notre pain de maïs ?

— Non, il faut que je sois rentré chez moi avant le lever du soleil. Que Dieu te bénisse. »

Et il a disparu.

Vite, j'ai vérifié que les volets étaient tous bien fermés, les rideaux bien tirés. On ne sait jamais quels yeux scrutent la nuit. Puis je me suis hâtée de donner à dîner à mes visiteurs. Ils étaient en haillons. Leur sourire reconnaissant indiquait qu'ils mouraient de faim. Pour ne pas les gêner, pendant qu'ils dévoraient, je suis allée m'asseoir près du feu et j'ai tisonné les braises, de façon à ne pas avoir l'air de les observer. Évidemment j'aurais été curieuse de savoir d'où ils venaient, mais je n'ai pas posé de questions. C'est la règle imposée par Papa. Moins nous en savons et moins nous avons de choses à cacher.

En leur servant une deuxième assiettée je guettais d'éventuels bruits au-dehors, ceux par exemple de gens lancés à leur poursuite. Mon cœur battait à tout rompre. Quels dangers menaçaient ces deux hommes derrière notre porte verrouillée et nos rideaux fermés ? Mais je devais m'efforcer de ne pas y penser... il me restait beaucoup de choses à faire.

Quand ils ont eu fini leur repas, je les ai fait descendre à la cave et installés dans notre pièce secrète, où nous avons toujours des paillasses prêtes, avec des couvertures. Là, ils finiraient la nuit en sécurité.

Ils pourraient dormir tout leur content. Cela devait faire des jours, peut-être des semaines qu'ils fuyaient, suivis de près par ceux lancés à leurs trousses. Mais moi, j'ai su que je ne retrouverais pas le sommeil. Je ne peux jamais dormir, après une expérience de ce genre. Je suis retournée me coucher, mais même en cachant ma tête sous mon oreiller, je croyais entendre des chiens aboyer, voir leurs crocs prêts à me mordre les jambes, et il me semblait que même si je courais, courais encore, ce ne serait jamais assez vite.

La vérité, c'est qu'à ma peur, bien réelle, se mêle une sorte d'excitation. Je me prends pour une héroïne, un personnage surgi d'un roman, par exemple de Mr. Charles Dickens. C'est pourquoi j'ai préféré me relever et venir écrire près du feu. Je laisse mon imagination m'emporter, je me vois jeter sur mes épaules le manteau de Moïse et je fais comme lui : j'aide des gens à sortir d'Égypte pour aller vers la liberté.

Dimanche, 5 janvier 1851

Parfois, j'ai honte d'être presbytérienne ! Les sermons de notre pasteur, le révérend Cummings, sont à périr d'ennui, au point que je m'endors presque, même quand j'ai bien dormi la nuit précédente.

Maman a de la chance. Elle est restée à la maison avec Tom, pour s'occuper de nos visiteurs. À l'église, nous avons dit qu'elle se sentait déprimée, l'excuse habituelle. Et ce pourrait parfaitement être vrai, étant donné qu'elle a perdu au printemps dernier le bébé qu'elle attendait. Toutefois, elle a les joues roses et les cheveux brillants. C'est moi qui suis pâle et fatiguée. On aurait dû me permettre de manquer le service du dimanche.

Mais en ce cas, j'aurais aussi manqué tout ce qui s'est passé ce matin.

En route, j'ai d'abord dû encaisser les plaisanteries habituelles des uns et des autres. Quand je me suis hissée à côté de Papa qui conduisait la carriole, il s'est exclamé :

« Alors, ma fille ? On a envie de paresser, ce matin ? Une fois de plus ? Ce n'est pas comme cela qu'on se prépare à être une bonne épouse ! » En même temps, j'ai bien vu qu'il me faisait un clin d'œil.

« Est-ce que Lucinda va épouser Jonathan Clark ? » a demandé Will, assis derrière sur une botte de foin et chargé, comme d'habitude, d'empêcher Miranda de tomber. « J'espère qu'on aura droit à une belle pièce d'argent chacun, Tom et moi, le jour où cela arrivera. »

Je me suis retournée pour le foudroyer du regard. Il a le visage de Maman et le sourire de Papa. Évidemment, cela le rend irrésistible.

« Une belle pièce d'argent ? a pépié Miranda. Papa, moi aussi j'en aurai une quand Lucinda se mariera avec Jonathan Clark ? »

J'avais les joues en feu.

« Écoutez, vous deux. Je n'ai pas encore décidé si j'épouserai Jonathan, encore moins quand. »

Mais c'est vrai que je l'aime bien. Et que je savais que je le verrais dans quelques minutes...

Dans l'église, il faisait bon et j'ai déboutonné mon manteau. Nous sommes allés nous asseoir à notre banc habituel avec Papa. Et quand Jonathan s'est approché pour nous dire bonjour, Will m'a donné un discret coup de coude dans les côtes en chuchotant :

« Regarde-moi un peu ces yeux de veau qu'il te fait ! Il est amoureux ou je ne m'y connais pas ! »

J'ai souri à Jonathan, avant de rendre son coup de coude à mon frère.

« Attends un peu d'être amoureux toi-même, Will Spencer. À la minute où tu t'intéresseras à une fille, je t'en ferai voir de toutes les couleurs. »

L'organiste a commencé à jouer et tout le monde s'est mis debout pour chanter le premier hymne. La petite voix pointue de Miranda se mêlait à la voix basse de Papa et je me suis sentie protégée – par ma famille et par Dieu.

Tout à coup, j'ai entendu une autre voix se mêler aux nôtres, celle d'un ténor, et cela venait de quelqu'un à côté de Miranda. Je me suis penchée pour voir : incroyable ! Un homme, un inconnu, s'était assis à la place de Maman, un homme aux cheveux noirs soigneusement rejetés en arrière et très élégamment vêtu. J'ai écouté et j'ai été surprise par la façon dont il prononçait certains mots. Son accent était très différent du nôtre.

L'hymne terminé, Miranda a commencé à s'agiter et j'ai cherché dans ma poche un bonbon à lui donner pour la faire rester tranquille. C'est à ce moment que l'homme m'a regardée et m'a fait un clin d'œil. À l'église ! J'ai quand même eu le temps de voir qu'il avait les yeux incroyablement bleus. J'ai rougi. Mais qui pouvait-il bien être ? De toutes les manières, il devait avoir beaucoup plus de vingt ans et donc être trop vieux pour que je m'y intéresse. Mais j'avais beau essayer de me concentrer sur l'interminable sermon du pasteur, je n'arrivais pas à détourner longtemps mon regard du bel étranger.

Au moment de la bénédiction, à la fin du service, il est sorti de l'église avant tout le monde et je l'ai aperçu un peu plus tard dans le cimetière en train de bavarder avec

plusieurs personnes. Papa et Will sont allés les rejoindre. Si seulement j'avais été un garçon, j'aurais pu y aller aussi !

Miranda a couru retrouver un groupe de petites filles qui s'amusaient à tourner pour mieux se montrer les unes aux autres leurs belles robes du dimanche. Une de mes meilleures amies, Rebecca Carter, m'a prise par le bras pour m'entraîner à l'écart. Elle riait et secouait sa jolie tête, couronnée de lumineux cheveux blonds.

« Oh, que ce service était donc ennuyeux ! J'ai drôlement envie de faire des bêtises, pas toi ?

— Si. Tu te souviens du jour où nous avons caché une grenouille dans le pupitre de Mrs. Cooper, notre maîtresse d'école ?

— Oh oui ! Et de celui où nous avons interverti les pancartes "toilettes pour hommes" et "toilettes pour femmes" derrière l'église ?

— Il va falloir que nous trouvions autre chose, de plus drôle encore ! »

Sa mère est arrivée juste à cet instant.

« La carriole est prête, nous t'attendons, Rebecca. Alors, les filles, vous n'avez pas assez ri comme ça ?

— Non ! avons-nous protesté ensemble.

— Je vais bientôt venir rendre visite à ta mère, Lucinda. Rebecca m'accompagnera. Vous aurez un moment pour vous amuser toutes les deux.

— Oh oui, Mrs. Carter. Venez mercredi, pour le repas de midi. »

Elles sont parties et, tandis que je leur faisais adieu de la main, j'ai vu que l'étranger avait à nouveau le regard posé sur moi. Il était en train de parler à Papa. Mais enfin, qui pouvait-il bien être ? Cela me démangeait de le savoir et la patience n'a jamais été mon fort.

« Bonjour à nouveau, Lucinda. »

C'était Jonathan Clark. J'ai dû faire un gros effort pour me tourner vers lui. Il m'a pris la main.

« Lucinda ? Tu m'écoutes ?

— Oui, oui, excuse-moi. J'ai encore dans la tête le dernier hymne que nous venons de chanter. »

C'était bien évidemment un mensonge.

« Papa dit qu'il va geler bientôt. Maman a l'intention d'organiser une veillée avant que la neige bloque les chemins. Les femmes coudront de leur côté et les hommes tailleront du bois du leur. Vendredi. Je t'en prie, viens. »

Jonathan me fixait de ses yeux très bleus eux aussi, plus clairs toutefois que ceux de l'inconnu. Je savais qu'il suffisait que je dise oui pour qu'il se mette à sourire.

« Bien sûr que je viendrai. »

Une veillée, cela fait toujours une distraction. Nous n'en avons pas tellement. Jonathan sourit effectivement. Son bon visage, pas bien beau, certes, mais si honnête, s'illuminait pour moi toute seule. D'un seul coup, j'ai eu envie de ne plus être là, dans ce cimetière, au milieu de tous nos voisins. J'aurais voulu grimper dans la carriole de Jonathan, partir avec lui, vers un endroit tranquille où nous pourrions nous embrasser... Mais voilà, il fallait que je rentre, Maman avait besoin de moi à la maison. J'ai à nouveau observé l'inconnu.

« Tu sais qui c'est ? ai-je demandé d'un air innocent. Il s'est assis tout à l'heure à la place de Maman.

— Quoi ? Aurais-je un rival ? Tu t'intéresses à cet homme-là ?

— Mais non, voyons, Jonathan, ne sois donc pas stupide ! D'abord, il est trop vieux pour moi. Je me demandais seulement qui c'était. »

Deuxième mensonge, et un dimanche, en plus. Honte à moi ! J'aurais dû rougir.

« Désolé, je n'en ai pas la moindre idée. Je voulais seulement te parler avant que ton père t'emmène. »

Et Jonathan s'est hâté d'aller rejoindre sa famille.

Plus tard, à la maison, à un moment où Miranda n'était pas dans la pièce, Papa nous a raconté ce qu'il savait. Il avait l'air très grave.

« Ce type vient du Sud. Il a demandé que nous l'aidions, comme de bons chrétiens, a-t-il osé ajouter. Dix de ses esclaves se sont enfuis et il offre mille dollars de récompense pour leur capture. Mille dollars pour *chacun*.

— Quoi ! s'est exclamée Maman, le visage sévère. Mais l'amende que risque d'avoir à payer notre Frère Whitman est précisément de mille dollars.

— Quelle saleté, cette nouvelle loi ! a dit Will. C'est un crime contre Dieu et la nature humaine, voilà ce que c'est. »

J'étais d'accord avec lui. Mais une telle somme d'argent !

« C'est ce que vaut notre ferme, a ajouté Papa. Multipliez mille par vingt-six, le nombre d'oies sauvages que nous avons aidées. Plus les deux qui sont chez nous maintenant. »

Je n'arrive pas à calculer des sommes pareilles. Par contre, je me souviens parfaitement du visage de chaque fugitif. Mon Dieu, tellement d'argent ! De quoi acheter une ville entière.

Et quand je pense que j'avais admiré le sourire du bel étranger ! Mais qu'avais-je donc en tête ce matin ?

Toujours dimanche, 5 janvier

Tard le soir

Je déteste attendre ! Et la nuit, c'est encore pire. Je pense aux fugitifs qui doivent traverser des champs gelés, marcher dans les ruisseaux glacés pour ne pas laisser de traces. J'en frissonne de la tête aux pieds. Il est tard. Maman et moi sommes seules au coin du feu. Papa est parti conduire nos visiteurs chez le docteur quaker de Ravenna, la station suivante du Chemin de Fer souterrain. J'écris, enfin j'essaye, tandis que Maman tricote, assise sur le fauteuil à bascule. J'entends le cliquetis de ses aiguilles.

« Va te coucher, Lucinda. Qu'au moins l'une de nous dorme un peu.

— Je t'en prie, Maman, pas avant de savoir que tout s'est bien passé. En plus, je risquerais de réveiller Miranda.

— Bon, d'accord. Mais dors une heure de plus demain matin. La lessive ne nous prendra pas toute la journée.

— Merci, Maman.

— Heureusement pour nous que nous accueillons davantage de voyageurs maintenant. En été, nous avons tellement de travail à la ferme et au jardin.

— Oui, mais avec cette sale loi, les fugitifs risquent d'arriver de plus en plus nombreux. Comme ils ne seront plus du tout en sécurité, même dans les États du Nord, ils ne s'y arrêteront qu'à peine et voudront continuer vers le Canada. »

Je me suis levée pour aller regarder par la fenêtre. Où était donc Papa ? Normalement, il aurait dû être déjà rentré. Je ne me souviens pas de m'être autant inquiétée auparavant. Évidemment, quand j'étais petite, mes parents ne me parlaient pas du tout de leurs activités. C'est ce qui se passe aujourd'hui avec Miranda. Devant moi, il était simplement question d'oies sauvages, comme avec elle. Cela fait neuf ans

maintenant que notre maison est une « station ». Papa dit que c'est Dieu qui lui a donné l'ordre de faire ce qu'il fait, en mettant un jour sous ses yeux un article de journal sur l'abolition de l'esclavage.

Moi, je les aide depuis que j'ai douze ans. J'en aurai bientôt seize. À treize ans et neuf ans, William et Tom donnent un coup de main eux aussi, et c'est tant mieux, parce qu'il y a de plus en plus de malheureux esclaves en fuite. C'est dans le lit du Président Fillmore que j'aimerais cacher une grenouille. C'est lui qui a signé cette loi scélérate. Avant, dans l'Ohio, un fugitif était en sécurité. Une fois qu'il avait traversé le fleuve, il pouvait changer de nom, commencer une nouvelle vie, puisque nous étions un État libre. Maintenant, c'est fini. Il n'y a plus qu'au Canada qu'on est à l'abri, et pour beaucoup, l'Ohio est le plus court chemin pour y aller. Je sais que nous allons voir passer davantage d'esclaves et davantage de chasseurs d'esclaves.

Pauvre Maman. Elle se frotte les yeux. Son front est plissé d'angoisse. Tous les jours nous lisons des articles où il est question d'hommes jetés en prison pour avoir aidé des fuyards. Même notre voisin a été arrêté. Par moments, j'en ai le souffle coupé. Cela pourrait nous arriver à nous.

Lundi, 6 janvier 1851

La lessive, encore la lessive, toujours la lessive ! J'ai les doigts comme fripés au bout et il me semble qu'ils gèlent quand je suspends les draps à un fil. Il fait tellement froid ! Je suis surprise que le linge arrive à sécher, mais bon, il sèche. Après, il faut le décrocher, le plier, le rentrer. Je suis trop fatiguée pour écrire beaucoup ce soir.

Mardi, 7 janvier 1851

Le lundi, on lave. Le mardi, on repasse, et il en est ainsi, semaine après semaine. Quel ennui, surtout en hiver ! J'aimerais tellement mieux passer du temps avec mes livres. Si je n'en fais plus, je vais oublier tout mon latin. *Amo, amas, amat*. Plus que deux jours et demi avant la veillée chez Jonathan. Peut-être que le temps va s'améliorer d'ici vendredi.

Mercredi, 8 janvier 1851

Béni soit Rebecca ! Le ciel est toujours gris mais elle est un vrai rayon de soleil. Nous avons fait cuire des biscuits à la mélasse et du pain aux noisettes, en prévision de

la veillée, pendant que nos mères bavardaient en buvant du thé. Je n'aurai pas du tout honte de montrer mes prouesses culinaires à Jonathan. Sa mère, ça, c'est une autre histoire. J'espère qu'elle ne viendra pas mettre son nez pointu dans nos affaires...

Mon Dieu, faites qu'il ne se passe rien d'ici vendredi... Ne nous envoyez pas de nouvelles oies sauvages. Cela me ferait trop de peine d'être obligée de rester à la maison et de manquer la veillée. Je sais, je suis égoïste, mais bientôt il y aura tellement de neige partout que nous ne pourrons plus bouger de chez nous. Je me demande bien, d'ailleurs, pourquoi Dieu a créé l'hiver.

Jeudi, 9 janvier 1851

Le soir

Demain, nous irons à la veillée en deux carrioles, parce que Will a offert de rapporter le bois coupé plus tard. Je l'ai aidé ce matin à en garnir une de foin propre pour que le parcours soit plus agréable et que je ne me salisse pas. Quand il arrête de me taquiner, il n'est pas un mauvais frère, au fond. Maintenant il a sa carriole à lui et peut s'en servir pour transporter des marchandises pour les uns et les autres. Quelquefois, d'ailleurs, ça m'agace. Cela lui permet de circuler un peu partout à sa guise, alors que moi, je suis clouée à la maison à laver et à repasser. Ça m'agace même tellement qu'il m'arrive de prendre une poignée de paille et de la lui fourrer dans le col de sa chemise quand il ne s'y attend pas. Évidemment, comme il est plus grand et plus fort que moi, il me rend la pareille... Mais bon, je ne devrais pas être aussi jalouse, parce qu'il a travaillé dur pour avoir sa carriole. Il l'a fait spécialement fabriquer par des quakers à Salem, avec un double fond, dont il se sert pour conduire parfois un fugitif plus au nord, la nuit, de façon que ce ne soit pas toujours Papa qui se charge de tout. Moi je donnerais n'importe quoi pour partir, partir d'ici, aller n'importe où, à Cleveland, à Columbus, même à New York et à Paris, si seulement je le pouvais. Si seulement je n'avais plus toutes ces tâches domestiques à assurer...

Cet après-midi, Miranda est venue se jucher sur mes genoux et, étant donné l'humeur dans laquelle j'étais, je me suis mise à inventer des histoires sur des contrées lointaines.

« D'un pays du nord, un pays où l'hiver ne finit jamais, le prince Éric partit un jour à la recherche de la jolie princesse Miranda aux cheveux roux... Elle avait les mêmes cheveux que toi et moi, Miranda. Et alors, le prince... »

Quand l'histoire a été terminée, je lui ai fait écrire ses lettres et ses chiffres. Mais elle en a eu vite assez et m'a demandé :

« Lucinda, ma Lucy, qu'est-ce que nous allons mettre demain, pour la fête ? Si on pouvait choisir ? »

Ainsi elle n'était pas la seule à attendre la veillée.

« D'accord. Allons examiner nos plus belles plumes, mon chou.

— Oh, tu dis des bêtises. Les petites filles ne portent pas de plumes !

— Et ça, c'est quoi ? »

Je venais de sortir de l'armoire une de ses robes.

« C'est celle du dimanche, ma préférée. Tu la mettais aussi quand tu avais cinq ans ?

— Oui, c'était également ma préférée. J'adorais ce joli velours rouge foncé.

— Je suis si contente que tu sois ma sœur, Lucy. Nous nous ressemblons et nous aimons les mêmes robes ! »

Je l'ai prise dans mes bras et l'ai fait tournoyer à travers la chambre :

« Nous sommes deux princesses Viking et demain nous irons dans le palais du roi, notre voisin. Nous danserons peut-être toute la nuit et tous les garçons tomberont amoureux de nous.

— Lucy, tu veux bien me faire des tresses ? Il faut qu'une princesse soit bien coiffée pour être belle.

— Tu seras toujours belle, ma chérie. »

J'ai pris une brosse. Les cheveux de Miranda sont merveilleux, roux doré comme ceux de Maman. Comme les miens aussi, mais ceux de Miranda retombent en lourdes boucles jusque sur ses épaules, alors que les miens sont désespérément plats. Maman nous a aussi donné son joli teint pâle, mais hélas, également ses taches de rousseur qui ressortent tellement l'été.

« Lucy, est-ce que je serai aussi belle que toi quand je serai grande ? Est-ce que les garçons me feront la cour ? J'aimerais bien. J'aimerais être exactement comme toi. »

Je l'ai serrée contre moi. Nous ne sommes peut-être que des filles de fermiers, mais nous avons la meilleure famille du monde. Et nous irons à une veillée demain ! Bénis soient les Clark qui nous ont invitées. Et béni soit Jonathan, tout particulièrement.

Samedi, 11 janvier 1851

Le soir

Ma vie a changé du tout au tout. Deux jours seulement ont passé, mais ils m'ont paru durer deux semaines. Je ne suis même plus chez moi. Tom et Will m'ont apporté mes affaires ici ce matin. Maintenant tout le monde dort et je peux enfin écrire ce qui est arrivé, mais cela risque de me prendre beaucoup de temps. Je ne sais plus très bien où j'en suis. Ces deux jours ont été les plus excitants de ma vie. Quelle aventure ! Et elle ne fait que débiter.

Tout a commencé plutôt tranquillement mais en y réfléchissant bien, j'aurais dû me douter de quelque chose dès le début. Nous venions à peine de franchir le seuil de la maison des Clark que Charity Strong s'est précipitée vers moi dans un grand frou-frou de sa robe d'un sombre gris quaker. Sa voix était aussi gaie et chaleureuse que d'habitude, mais ses yeux noirs semblaient me lancer une sorte d'avertissement :

« Lucinda ! s'est-elle exclamée, je suis si contente de te voir. Viens, allons déposer nos manteaux. »

Bien qu'elle soit quaker, mène la vie austère des siens et pratique la religion d'une manière qui me semble bizarre, c'est une très bonne amie. En outre, c'est la sœur de Jeremiah Strong, qui a conduit chez nous nos deux visiteurs du soir de samedi dernier. J'ai donc aussitôt fait attention. Une fois dans la chambre du fond, Charity a refermé la porte du bout de son pied et s'est brusquement assise sur le lit. J'ai vu qu'elle avait le visage en feu. À voix basse, elle a commencé à me dire :

« Lucinda, il faut que mon frère puisse te parler. À toi seule. C'est très urgent. Plusieurs vies... »

À cet instant, Eleanora Cummings, la fille du pasteur, a fait irruption dans la pièce, très préoccupée de sa coiffure et se pinçant les joues pour se donner bonne mine. Comment peut-on se soucier de bêtises pareilles ?

Plusieurs vies... Mon cœur battait à grands coups, mais je me suis efforcée de parler avec Charity de choses sans importance :

« Tu veux bien venir coudre à côté de moi et de Rebecca ? Je n'arrive jamais à faire d'aussi jolis points que toi. Promets-moi de ne pas regarder les miens. Tu es si patiente, si soigneuse !

— On dit que ce sont des qualités typiquement quakers », a-t-elle souri.

Mais en quittant la chambre, son ton a changé.

« Mon frère dit que c'est urgent. Arrange-toi pour être assise à côté de lui au souper. D'accord ?

— Oui, bien sûr. »

Mon Dieu, si j'avais su à quelle histoire j'allais me retrouver inextricablement mêlée ! Toute souriante, je me suis installée entre Charity et Rebecca et nous nous sommes attaquées à un *quilt* bleu et vert en patchwork, l'un de ces dessus-de-lit matelassés faits de petits morceaux de tissu savamment agencés entre eux pour former de très beaux dessins et qui portent un nom, suivant le modèle représenté. J'ai tout de suite vu que celui auquel nous allions travailler s'appelait la « Chasse aux oies sauvages ». Cela m'a fait comprendre, s'ajoutant à ce que Charity venait d'essayer de me dire, que j'allais bientôt rencontrer d'autres oies en route vers le Canada !

J'ai vu d'autre part que Mrs. Clark m'observait d'un air entendu. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Je l'ai complimentée sur le choix du dessin du quilt de ce soir, mais de toute évidence, elle ne comprenait pas du tout l'autre sens que cela pouvait avoir. Maman, si, parce qu'elle m'a fait un clin d'œil.

« Je suis très contente que ça te plaise, Lucinda, ma chérie », a gloussé Mrs. Clark.

« Ma chérie » ? Elle ne m'avait jamais appelée comme ça avant. Et voilà qu'elle semblait très contente de l'avoir fait. Rebecca m'a poussée du coude :

« C'est bon signe, m'a-t-elle chuchoté. La mère de Nathaniel Thatcher commence, elle aussi, à être gentille avec moi. C'est important que leurs mères nous aiment. »

Important ? Leurs mères ? Oh non ! Cela voulait dire que c'est à moi et à son fils que Mrs. Clark avait pensé en choisissant ce modèle. La Chasse à l'oie sauvage, n'est-ce pas ? Et la proie, c'était moi, Jonathan étant le chasseur. Mes doigts se sont mis à trembler un peu, j'ai perdu mon fil et ai dû réenfiler mon aiguille. J'aime bien Jonathan Clark, beaucoup, en fait, mais je n'ai même pas seize ans. Je ne vais pas laisser sa mère me manipuler comme elle l'entend. Pas tout de suite.

Les filles d'un côté du dessus-de-lit, les mères de l'autre, nous avons cousu sans désespérer pendant deux heures. Puis Mrs. Clark a suggéré que nous nous reposions. Aussitôt, Rebecca, Charity et moi avons couru dehors pour pouvoir respirer et bouger un peu après être restées assises sur un banc très dur. Nous sommes allées du côté de la grange. Les hommes étaient en train de charger des planches dans la carriole de Will. Jonathan s'est approché de moi :

« Lucinda, tu veux bien t'asseoir avec moi au souper ?

— Non, je regrette. Quelqu'un me l'a déjà demandé. Mais après, quand on fera de la musique, je serai ravie de danser le quadrille avec toi. »

Il a accepté de bonne grâce et est parti rejoindre les autres. Rebecca, elle, a ouvert de grands yeux :

« Qui, mais qui t'a priée de souper à côté de lui ? Que se passe-t-il ce soir ?

— Attends et tu verras », ai-je répondu, avec un clin d'œil à Charity.

Là-dessus, Nathaniel Thatcher est venu inviter Rebecca, et Matthew Brownell, Charity.

« Mais qui, Lucy, qui ? » a insisté Rebecca quand les garçons se furent éloignés.

« Je ne te le dirai pas ! »

Je lui ai fait une grimace avant de retourner vers la maison en faisant virevolter ma jupe comme Miranda. Si j'avais su alors ce que je sais maintenant, me serais-je montrée aussi insouciant ? Probablement pas. Mais je n'aurais pas alors aussi bien joué mon rôle. Je me serais peut-être trahie en me montrant trop sérieuse. Car ce que nous faisons maintenant est extrêmement sérieux. Il s'agit bien de plusieurs vies...

Dimanche, 12 janvier 1851

Très tôt le matin

Pas de sermon ennuyeux aujourd'hui ! Nous sommes trop occupées à cuisiner, laver, monter et descendre l'escalier les bras chargés. Depuis vendredi soir, nous avons travaillé sans désemparer. Malgré cela, je n'arrive pas à dormir la nuit, tellement je suis inquiète. Mais je pense aussi à tout ce qui s'est passé d'absolument inattendu, de complètement fou à la soirée de Clark. Qui se serait attendu à une chose pareille de la part d'un quaker, si sérieux d'habitude ? Il va bientôt falloir que je révise mes opinions sur ces gens-là !

Comme convenu, Jeremiah a été mon cavalier au souper et il m'a apporté une assiette toute servie.

« Sœur Spencer, a-t-il commencé.

— Voyons, Jeremiah, appelle-moi Lucy ! »

Il a sursauté.

« Et tu sais, tu peux aussi me sourire un peu, si ça ne te demande pas un trop gros effort. Sinon les gens vont se demander pourquoi nous nous sommes assis l'un près de l'autre. »

Cela l'a fait rire et son visage d'habitude si grave s'est éclairé. J'ai vu qu'il a les mêmes yeux que Charity. Il est presque beau, en fait.

« Je savais que tu étais très courageuse, a-t-il dit à mi-voix. Maintenant, je m'aperçois que tu es aussi pleine d'humour. Et ça, c'est une surprise. »

J'ai entendu du bruit derrière nous. Charity, Rebecca et leurs cavaliers venaient de s'asseoir et nous observaient, de même que Jonathan, flanqué d'Eleanora Cummings. La bouche ouverte, il ressemblait à un poisson qu'on vient de pêcher. Je leur ai fait à tous un petit signe de la main, avant de me retourner vers Jeremiah, qui avait déjà mangé presque tout ce qu'il y avait dans son assiette, pourtant bien garnie. Comment les garçons arrivent-ils à dévorer aussi vite ?

« Je te pose un problème ? a-t-il demandé. Vis-à-vis de tes amis ?

— Non, non, rien de grave. Dis-moi, tu es très occupé en ce moment ? »

Intérieurement, je bouillais. Si seulement nous avions pu parler librement !

« Oh, je sais remplir mon temps. J'aide mon père et mon oncle, je coupe du bois, je vais chercher des provisions. Je soigne aussi les chevaux, je vérifie si les carrioles n'ont pas besoin d'être réparées. Et toi, Lucinda ? En hiver, tu as sûrement moins de travail à la ferme.

— Oui, c'est vrai. Et quand Maman n'a pas besoin de moi, j'étudie, par exemple pendant que Miranda fait la sieste. »

Jeremiah a souri.

« L'éternelle étudiante, en somme ! Et quels sont tes sujets préférés ?

— Le latin, la poésie, la littérature anglaise. »

Mais comment faisait-il pour rester si calme ?

« Et l'histoire naturelle, ça t'intéresse aussi ? »

Ah, enfin ! Il me donnait l'ouverture dont j'avais besoin :

« Oui, oui, bien sûr, même si c'est plus difficile d'aller observer les plantes et les animaux quand il fait si froid. Je suis pourtant de près la migration des oiseaux, surtout celle des oies sauvages. Tu as remarqué comme elles volent toujours vers le nord ? La semaine dernière, deux sont venues se poser chez nous pour se reposer un peu. Elles étaient en bonne santé. Je suis sûre qu'elles ont maintenant réussi à gagner le Canada.

— C'est curieux, moi aussi j'ai récemment, très récemment, vu passer des oies. À vrai dire, mon oncle en héberge en ce moment tout un groupe. Mais l'une d'entre elles est malade et cela nous inquiète beaucoup pour la suite de son voyage. »

Il a penché la tête pour se rapprocher encore plus de moi. Ses yeux bruns ont semblé devenir noirs.

« Combien d'oiseaux ? ai-je chuchoté.

— Dix, y compris le malade et... Eh bien, un autre dont l'état est plus que préoccupant. »

J'ai sursauté. Nous avions déjà hébergé trois ou quatre personnes à la fois. Mais dix ! Où pourrions-nous bien les mettre ? Et brusquement, j'ai pensé au bel étranger qui se trouvait à l'église dimanche et arrivait du Sud. Il était à la recherche de dix de ses esclaves. Ce ne pouvait pas être une coïncidence...

J'ai senti qu'on me tapait sur l'épaule et me suis retournée. Rebecca !

« Lucy, Jeremiah ! qu'avez-vous donc de si important à vous raconter tout bas ? Je ne savais même pas que vous vous connaissiez ! »

Ses yeux luisaient de malice. Je me suis sentie rougir. Qu'allais-je bien pouvoir lui répondre ? Mais c'est Jeremiah qui l'a fait à ma place, d'une voix très calme :

« Lucinda et moi avons beaucoup d'intérêts en commun. Nous étudions tous les deux le latin, la littérature et l'histoire naturelle. Nous sommes en train de parler des oiseaux migrateurs. »

Rebecca s'est esclaffée et a tiré sur une de mes nattes.

« Des oiseaux migrateurs ! Vraiment ! Eh bien, c'est plutôt surprenant ! »

Et en riant, elle est retournée à sa place.

« Tu as les joues en feu, m'a dit Jeremiah. Si on sortait un peu respirer l'air frais ?

— Oui, oui, sortons. J'ai envie de marcher. Cela nous aidera à digérer. »

Je ne me savais pas capable de mentir aussi bien ! Mais je n'avais plus qu'une idée en tête : sortir de la grange. Et c'est ce que nous avons fait.

Dimanche, 12 janvier 1851

L'après-midi

Les oies sauvages se reposent et je devrais en faire autant, mais mes doigts me démangent : il faut que j'écrive ce qui s'est passé après. C'est drôle, dès qu'il s'agit d'aligner des verbes latins, j'ai des crampes, alors que, pour raconter la suite de cette aventure, je ne sens absolument pas la fatigue.

Et puis, il y a Jeremiah... Mon cœur bat maintenant très fort pour Jeremiah.

Nous sommes donc sortis de la grange, et dehors, deux hommes s'activaient à faire brûler un tas de petites branches. Jeremiah m'a entraînée de l'autre côté du feu, de façon que ses craquements couvrent le bruit de nos voix.

« Dix personnes, ai-je repris. Dont une pose de sérieux problèmes. Cela a l'air grave.

— Oui, très. Une jeune femme est sur le point d'accoucher. Elle a besoin de repos.

— Mais nous n'avons jamais reçu autant de monde à la fois. Je ne suis pas sûre que nous ayons assez de place...

— Écoute-moi bien, Lucinda. Nous avons d'autres projets, cette fois. Ce soir, peut-être même dans quelques instants, tes frères et leurs amis vont arriver à la ferme de la veuve Mercer pour lui livrer du bois. Ils vont la trouver en proie à une forte fièvre et couverte de taches rouges. Ils auront peur, jetteront leurs bûches par terre et reviendront ici en criant que la veuve est très malade et a besoin d'aide. J'ai tout expliqué à tes frères, Will et Thomas.

— La veuve Mercer est réellement au plus mal ?

— Mais non, elle joue un rôle. Elle est contre l'esclavage, comme tes parents et toi, mais elle s'est bien gardée de proclamer ses idées à voix haute pour qu'on ne la soupçonne jamais de prêter main-forte à des fugitifs. Or il y a beaucoup de place chez elle.

— Ça m'a tout l'air d'être un excellent plan, mais tu as plus besoin de mes frères que de moi.

— Non, ils vont seulement organiser la mise en scène. Après, les principaux rôles seront tenus par la veuve et toi. »

Mon cœur s'est mis à battre plus vite.

« Et qu'est-ce que je devrai faire ?

— Les garçons vont raconter qu'elle a le visage couvert de taches rouges et...

— La rougeole ! l'ai-je interrompu. On va penser qu'elle a la rougeole. Et je l'ai eue. Mes frères aussi.

— Exactement. Ma sœur Charity va aussitôt offrir d'aller s'installer chez la malade, pour la soigner, mais on connaît nos idées, à nous les quakers, et cela peut éveiller les soupçons. En outre, je rappellerai à Charity qu'elle n'a pas eu la rougeole. Tu diras aussitôt que, l'ayant déjà attrapée, tu ne crains plus la contagion et...

— Et je proposerai d'aller chez la veuve à sa place.

— Voilà. Charity et moi te conduirons là-bas. Tu crois que tes parents seront d'accord ?

— Sûrement. Je vais tout de suite aller en parler à Maman. La veuve ne peut pas s'occuper seule de dix personnes.

— Encore une chose, Lucinda », a commencé Jeremiah. Mais il s'est interrompu et a froncé les sourcils. « Pardonne-moi », a-t-il repris. Et il s'est penché pour m'embrasser. Sa bouche était douce contre la mienne. Il a posé ses mains sur mes épaules. Mon cœur, cette fois, a battu la chamade ! Jeremiah Strong, que je connaissais à peine, était en train de m'embrasser !

Mon premier instinct a été de m'écarter, mais en réalité, je n'ai pas bougé. J'essayais de comprendre. Il ne se comporterait pas aussi bizarrement sans raison ! Pourquoi faisait-il cela ?

Il m'a semblé que quelqu'un s'approchait. Vite, j'ai mis mes bras autour du cou de Jeremiah, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Il m'a serrée contre lui, m'a embrassée encore et j'ai aimé à nouveau le contact de ses lèvres sur les miennes. J'avais beau savoir que nous faisons semblant, ça n'empêchait pas mon cœur de battre à grands coups. Ah oui, je les aimais, ses baisers. Je ne voulais pas que cela finisse.

Entendant des pas maintenant tout près de nous, nous nous sommes écartés l'un de l'autre. Jeremiah m'a prise par la main. Jonathan Clark se trouvait devant moi, les yeux brûlant de colère :

« C'est donc pour ça que tu as refusé de t'asseoir près de moi au souper ! a-t-il déclaré d'un ton accusateur.

— Mais Jeremiah m'avait invitée avant. Je n'ai pas voulu être impolie.

— Impolie ? Vraiment ? Je viens de te voir l'embrasser et ça n'avait pas l'air de te déplaire ! »

Il s'est tourné vers Jeremiah :

« Et toi, c'est parce que les filles quakers ne s'intéressent pas à toi que tu te crois autorisé à courtiser une des nôtres ? Rappelle-toi que les presbytériens ne se mêlent jamais aux quakers. Reste donc avec les tiens !

— Les enfants de Dieu sont égaux entre eux, a répondu Jeremiah. C'est la grande profession de foi des quakers : nous sommes tous égaux. »

J'ai serré ses doigts entre les miens. Mais c'est à cause de moi que Jonathan était furieux. C'était donc à moi d'essayer d'arranger les choses.

« Jonathan, je t'en prie, ai-je dit. J'ai fait une erreur. Je le regrette.

— Tu n'as pas l'air de regretter quoi que ce soit. Bonsoir, Lucinda. »

Il paraissait blessé et il s'est éloigné le dos courbé. J'ai aussitôt eu le cœur très lourd. J'aime beaucoup Jonathan et je lui avais fait du mal.

« Je suis désolé, a murmuré Jeremiah. Désolé de t'avoir créé des problèmes. » Il me souriait à la lueur des flammes. « Mais pas désolé de t'avoir embrassée. Ça m'a plu, tu sais. »

Des problèmes, j'en prévoyais maintenant pour un bon moment avec les Clark. Jonathan semblait vraiment m'en vouloir. Je pouvais espérer qu'il se calmerait, mais je n'en étais pas sûre du tout.

« Je vais essayer de lui expliquer... Je trouverai quelque chose... » ai-je chuchoté.

Je pensais que Jeremiah allait lâcher ma main, mais non, il la gardait dans la sienne. Cela me reconfortait un peu après l'échange que je venais d'avoir avec Jonathan. Mais je ne devais pas oublier nos « oies sauvages ».

« Parle-moi des fugitifs. Tu étais en train de m'expliquer que...

— Oui, voilà. Nous avons un grave problème. Ces esclaves sont activement recherchés. L'un a même déjà été repris, le seul homme du groupe. Il a choisi un chemin de traverse pour égarer les poursuivants et nous permettre de conduire à l'abri les femmes et les enfants. Cela a marché, mais lui s'est fait prendre.

— Tu as vu les poursuivants ? Y avait-il parmi eux un homme de haute taille, aux longs cheveux noirs coiffés en arrière ?

— Nous ne les avons pas vus. Mais celui-là, tu le connais ?

— C'est peut-être l'étranger qui est venu dimanche s'asseoir à l'église à la place de Maman. Il a raconté qu'il avait perdu dix esclaves et a offert d'énormes récompenses pour leur capture. Le prisonnier est-il déjà reparti vers le sud ?

— Non, pas encore. Il est à la prison de Canton. Des amis vont essayer de le faire évader et de le conduire au nord. Une fois qu'il sera en sécurité, nous nous occuperons des autres et ils se retrouveront tous au Canada. Mais cela peut prendre du temps.

— Du temps ?

— Plusieurs jours. Peut-être une semaine. Tu pourras t'arranger pour rester absente de chez toi aussi longtemps ?

— Mais oui, autant qu'il le faudra. Je raconterai par exemple que la rougeole de la veuve Mercer est très grave, qu'il y a des complications, une pneumonie, par exemple.

— Ça ne t'ennuie pas ?

— Non, pas du tout. »

Il a pris mon autre main et m'a regardée bien en face :

« Je t'admire beaucoup, tu sais, Lucinda Spencer. Je suis heureux de t'avoir à mes côtés. »

Il a glissé son pouce sous mon menton et m'a embrassée encore une fois. Sur la joue. Ce baiser-là, très léger, je le sens encore.

Dimanche, 12 janvier 1851

Le soir

Bien que je m'occupe toute la journée des fugitifs, j'ai un peu l'esprit ailleurs. Je pense tout le temps aux baisers de Jeremiah.

Mais que m'arrive-t-il donc ? Je me crois amoureuse de Jonathan Clark et voilà que je ne peux pas m'empêcher de regarder un bel étranger qui se révèle être un esclavagiste, puis de me laisser embrasser par un quaker. Et de ne pas pouvoir l'oublier. D'ailleurs, je n'essaye même pas. Quelle sorte de fille se conduit donc ainsi ? Une sotte, une écervelée. Alors que nous avons tellement à faire... Peut-être qu'à force d'écrire, je vais me calmer et redevenir normale. En tout cas, je l'espère.

Nous avons exécuté le plan de Jeremiah point par point. Tout a parfaitement fonctionné. Mes frères ont joué leur rôle comme de vrais acteurs. Même Maman a été parfaite, alors qu'elle ne comprenait pas très bien de quoi il s'agissait, ce qui d'ailleurs lui a permis d'être complètement naturelle.

Quand j'ai quitté Jeremiah, devant le feu de branches, elle m'a appelée, d'un ton plutôt sévère :

« Lucinda, viens par ici. Tu as les joues bien rouges. Où étais-tu donc ? »

On a commencé à nous regarder.

« Je t'en prie, Maman, pas devant tout le monde. »

Elle est venue m'empoigner par le bras et m'a tirée à l'écart, comme une mère furieuse d'avoir vu sa fille mal se conduire. Là, elle a baissé la voix :

« Je regrette, Lucinda, mais j'imagine que tu as des explications à me donner. Pourquoi as-tu soupé à côté de ce quaker ? Dépêche-toi, on ne nous laissera pas tranquilles longtemps, juste assez pour que je te gronde une bonne fois. »

J'ai compris et n'ai pas pu m'empêcher de sourire. Maman est bonne comédienne, elle aussi :

« Oui, il faut que je te raconte ce qui se passe. Tom et Will vont revenir d'une minute à l'autre, ils sont allés chez la veuve Mercer et ils raconteront qu'ils l'ont trouvée très mal en point. Il faut que tu me laisses... »

Mais on entendait déjà le bruit des roues d'une carriole qui se rapprochait et je n'ai pas eu le temps d'en dire plus. Tom est arrivé en courant, suivi de plusieurs petits garçons.

« Maman ! Papa ! La veuve Mercer ne va pas bien du tout !

— Elle est vraiment malade ! s'est exclamé un autre. Il y a un terrible désordre chez elle !

— Ça oui, a ajouté le petit Brownell. Elle n'a plus rien à manger et toutes ses assiettes sont étalées par terre.

— Elle aussi est par terre, a renchéri Tom. Elle brûle de fièvre et a des taches rouges partout comme quand nous avons eu la rougeole. »

J'ai souri intérieurement. Il était merveilleux, mon frère Tom. Sur son petit visage au teint très clair, les taches de rousseur semblaient encore plus visibles que d'habitude pendant qu'il débitait son histoire.

Autour de nous, le silence s'est fait. Puis tout le monde s'est mis à chuchoter. On entendait les mêmes mots revenir : la rougeole... très contagieuse... dangereuse pour les personnes âgées... la rougeole...

Puis c'est Will qui a surgi :

« Maman ! Papa ! la veuve ne va pas bien du tout. Son feu est presque éteint. Je l'ai ranimé. Mais dès que j'ai vu les taches rouges sur sa figure, j'ai fait sortir les garçons de la pièce, sauf Tom, puisque, nous, nous avons déjà eu la rougeole. Mais Mrs. Mercer a besoin d'aide. Et vite. »

Charity s'est avancée et a immédiatement proposé d'aller là-bas. Jeremiah, elle et moi avons parfaitement joué nos rôles respectifs. Il y a eu une grande agitation autour de nous. Mrs. Cummings et Mrs. Clark ont rempli un panier de provisions. Charity et moi avons couru chercher nos manteaux. Jeremiah a attelé sa carriole et, en cinq minutes à peine, nous y avons grimpé toutes les deux.

« J'enverrai demain tes frères t'apporter des vêtements, m'a dit Papa. Prends soin de toi, Lucinda. Préviens Will si tu as besoin de quelque chose.

— Merci, Papa. »

Puis je me suis penchée pour lui chuchoter à l'oreille :

« Des oies sauvages. Will t'expliquera. Je t'aime. »

Jeremiah a fait claquer son fouet et les chevaux se sont mis à trotter. J'ai agité la main pour dire au revoir. Cela me tracassait bien un peu de mentir à tous ceux et celles qui étaient là ce soir et me criaient des encouragements. Mais c'est ainsi : seuls les Spencer et les Strong savaient la vérité et on ne pouvait la dire à personne d'autre.

Jonathan était resté à l'écart, pendant l'affolement des préparatifs. J'ai constaté qu'il avait toujours l'air furieux. Je résoudrai ce problème-là plus tard, me suis-je dit. Pour l'instant, je devais me concentrer sur l'aventure qui commençait.

Assise sur la banquette, bien serrée entre Charity et Jeremiah, je sentais le bras de celui-ci frôler le mien chaque fois qu'il relevait les rênes. Au bout d'un petit moment, il a fait ralentir le pas.

« Pour mes bêtes, la nuit va être longue, a-t-il dit. Je ne veux pas les fatiguer trop vite.

— Ton plan a très bien fonctionné.

— Félicite plutôt ma sœur, c'est elle qui a tout mis au point. Elle va t'expliquer ce que nous allons faire maintenant.

— Oui, a repris Charity, voilà ce qui va se passer. Toi, Lucinda, tu vas aider Sœur Mercer à tout préparer pour l'arrivée des fugitifs. Pendant ce temps-là, Jeremiah et moi irons chez notre oncle. Je m'habillerai en garçon et conduirai en chariot bâché la jeune femme qui va accoucher et ses enfants jusque chez la veuve. Jeremiah dissimulera les autres dans sa carriole qui a un double fond.

— Toi, tu vas t'habiller en garçon ? Ça, alors ! Moi, à la rigueur, je pourrais, mais toi, une quaker, avec vos règles de vie si strictes ! Je t'ai toujours vue comme quelqu'un de si raisonnable, Charity !

— Eh bien, tu te trompais. Nous ne sommes pas du tout ce que tu crois. Moi, je passe mon temps à imaginer des aventures extraordinaires.

— Elle ne se contente pas de les imaginer, a dit Jeremiah. Souvent, elle m'y entraîne avec elle. »

Il souriait. Puis il a pris ma main et l'a serrée. Charity a vu son geste et a souri à son tour.

« Hé, vous deux, serais-je à l'origine de quelque chose de sérieux ? »

Mon cœur battait si fort que j'ai eu peur que ça s'entende. Nous n'étions plus en train de faire semblant, Jeremiah et moi. Il tenait donc à moi au point d'avoir ce genre de geste devant sa sœur, sans craindre qu'elle se moque de lui. Encore maintenant, je me pince pour être sûre de ne pas avoir rêvé.

Lundi, 13 janvier 1851

La veuve Mercer – ou Miss Aurelia, comme il est convenu que je dois l'appeler – est vraiment quelqu'un d'extraordinaire ! J'avais toujours cru que c'était une vieille femme recluse et bougonne, qui vivait à l'écart de tous. Eh bien, pas du tout ! Elle déborde d'énergie.

Elle habite seule cette grande et belle maison, et héberger d'un coup neuf fugitifs semble être pour elle la chose la plus naturelle qui soit. D'ailleurs, ça l'est peut-être. Peut-être a-t-elle aidé encore plus d'esclaves en fuite que nous ?

J'essaye de comprendre ce qu'elle est exactement, mais j'ai du mal, parce que je ne sais pas grand-chose sur son compte. Enfin non, ce n'est pas tout à fait juste. Elle répond très franchement à toutes mes questions. Le problème, c'est que je ne suis pas sûre de toujours comprendre ses réponses. Ce qui m'a surpris, d'emblée, c'est qu'elle me demande de l'appeler Aurelia :

« Voyons, je ne peux pas ! Maman m'écouterait vive si elle m'entendait ! Et "Mrs. Mercer", ça ne vous conviendrait pas ? »

Elle a souri, m'a fait signe de prendre une pile de draps et de les monter à l'étage.

« Tu sais, ça fait des années que je ne suis plus Mrs. Mercer. Essaie "Aurelia". Tu es une grande fille.

— Et "Miss Aurelia", ça irait ?

— Bon, si tu veux. Viens, nous allons installer ce qu'il faut au grenier. J'ai des paillasses toujours prêtes. Nous allons y mettre des draps et des couvertures. »

Sa maison est magnifique – si grande et si belle ! Il y a des quantités de tableaux aux murs et les meubles bien cirés luisent. À l'extérieur aussi elle est superbe. Elle a été construite en pierre, avec beaucoup de fenêtres. Rien à voir avec nos maisons à nous, qui ont presque toutes été à l'origine une cabane en rondins à laquelle on a ajouté des pièces, au fur et à mesure que la famille s'agrandissait.

Miss Aurelia m'a conduite dans une chambre à deux lits située à l'arrière. Là, elle a fait glisser, puis pivoter une cloison de bois à côté de la cheminée, découvrant ainsi un

petit escalier très raide. Une porte secrète ! Elle a pris une lanterne, des couvertures et nous avons grimpé les marches étroites.

Le grenier est très propre, très vaste, au moins deux fois plus grand que celui où dorment mes frères.

« Vous pouvez loger là au moins vingt personnes ! me suis-je exclamée.

— J'en ai quelquefois eu trente, tu sais. »

Elle a ajouté en souriant :

« Imagine la tête que feraient nos braves voisines si elles savaient cela ! Que diraient-elles de la pauvre veuve Mercer ! »

Tout en parlant, elle a commencé à installer les draps sur les paillasses, je l'ai imitée et nous avons continué à parler :

« Vous savez, Miss Aurelia, je me pose souvent des questions. Lorsque nous avons besoin d'expliquer pourquoi Maman ne vient pas à l'église, nous disons qu'elle est triste à cause du bébé qu'elle a perdu. Ce n'est pas très honnête de notre part, mais en même temps, c'est très excitant. Qu'en pensez-vous ? Et quand il faut accueillir des fugitifs en pleine nuit, c'est moi qui me lève. »

Bien que je la connaisse en réalité à peine, il y a chez cette femme quelque chose qui me donne envie de me confier. Je lui ai donc raconté le numéro très au point de Will et Tom quand ils sont arrivés en criant qu'elle devait avoir la rougeole. Par contre, tout ce qui concerne Jonathan, Jeremiah et moi, je n'en ai pas soufflé mot. Je n'ai pas encore les idées suffisamment claires là-dessus.

« J'aurais adoré assister à cette scène, a-t-elle dit. Mais je peux t'assurer que rester couchée par terre pendant qu'une troupe de gamins couraient partout en criant "La rougeole ! Elle a la rougeole !", ce n'était pas mal non plus. J'ai failli éclater de rire quand j'ai vu le petit Brownell ouvrir un placard à la recherche d'une tarte aux pommes. Il faudra d'ailleurs que j'en fasse une un de ces jours, pour remercier tous ces garçons d'être venus à mon secours. »

Et elle a ri, d'un rire si contagieux que je l'ai imitée aussitôt.

« Ils ont raconté que vous aviez de la fièvre et des taches rouges partout. Comment avez-vous fait ?

— Whisky et betteraves.

— Quoi ? »

Elle a compté les lits bien alignés.

« Bien, il y a ce qu'il faut. Viens, nous allons redescendre à la cuisine. J'ai réellement une tarte cachée quelque part. Et on va mettre de l'eau à bouillir pour le thé. Ensuite, je te révélerai mes petits secrets. »

Plusieurs marmites mijotaient sur le fourneau. Cela sentait bon. Miss Aurelia a rempli la théière, j'ai découpé le gâteau et nous nous sommes assises à la grande table en bois de cerisier.

« Racontez-moi ce que vous avez fait avec du whisky et des betteraves !

— Tu dois d'abord savoir que je ne bois jamais d'alcool. Mais j'ai quand même toujours une bouteille de whisky en réserve, au cas où j'aurais une bronchite.

— Maman aussi en a toujours. Elle y ajoute du jus de citron. Ça brûle quand on avale, mais après on ne tousse plus.

— En outre, je réagis curieusement aux boissons fortes. Au bout d'une gorgée ou deux, j'ai le visage en feu et chaud partout.

— Si bien que votre fièvre, c'était simplement le fait d'avoir bu un tout petit peu de whisky.

— Oui. Quant aux taches, eh bien, j'ai coupé une betterave en deux, ai trempé le bout d'un bâtonnet dans le jus et me suis tranquillement dessiné des points rouges sur le visage et les mains. Après j'ai attendu et, dès que les roues de la carriole de ton frère ont fait crisser le gravier devant la maison, j'ai avalé du whisky, me suis vite fourré deux ou trois clous de girofle dans la bouche pour ne pas sentir l'alcool et il ne m'est resté qu'à me coucher par terre, comme si j'étais à moitié morte. Heureusement, ton frère Will a fait ressortir les autres garçons très vite, à cause du risque de contagion, si bien qu'aucun ne m'a regardée de très près.

— Ils ont dit que la maison était sens dessus dessous. Qu'il y avait des assiettes par terre.

— Tu connais un seul garçon sachant distinguer une assiette sale d'une propre ? J'ai juste étalé un peu de vaisselle ici et là et, dès qu'ils sont repartis, j'ai tout rangé.

— Vous devriez être actrice ! me suis-je exclamée. Qui pourrait se douter que la veuve Mercer a autant de tours dans son sac ?

— N'est-ce pas ? Mais je vais te dire quelque chose : même quand on est devenue une grande personne, on n'a pas besoin d'être sérieuse tout le temps. Le travail que nous accomplissons est déjà bien assez sérieux en soi. Si Dieu nous a donné la faculté de rire,

c'est pour adoucir nos peines. Il serait désolé que nous n'en fassions pas bon usage. Même nous, les vieux. »

J'ai sursauté : à mes yeux, Miss Aurelia n'est pas vieille du tout. Elle n'a pas le visage ridé et ses beaux cheveux châtain ne commencent même pas à grisonner. Je ne me rappelle pas en quelle année Mr. Mercer est mort. Quel dommage qu'elle se soit retrouvée veuve si jeune... Elle est vraiment très belle. Je me demande pourquoi elle ne s'est pas remariée. Je n'ose pas lui poser une question aussi personnelle. J'interrogerai Maman, elle en sait peut-être davantage.

La pendule au-dessus de la cheminée s'est mise à sonner et j'ai compté les coups : huit, neuf, dix, onze.

« Vous croyez que nos pensionnaires vont bientôt arriver ?

— Vers minuit, je pense. Viens, je vais te montrer ta chambre. Je t'ai donné celle à côté de la mienne. Tu pourras ainsi m'entendre si mon état s'aggrave pendant la nuit. »

Elle a eu un petit rire, puis a repris : « Je t'ai sorti une de mes chemises, puisque tu n'as pas encore reçu tes affaires. »

J'ai ri à mon tour. Je me sentais bien chez Miss Aurelia. Je ne me serais jamais attendue à cela. Au début, j'avais pensé qu'il me faudrait travailler dur et rien d'autre. Or voilà que cette aventure se révélait terriblement excitante. Et si c'était celle de ma vie ? Jeremiah m'avait choisie pour la vivre en même temps que lui...

Jeremiah...

Pendant que je tourne et retourne la plume avec laquelle j'écris, je passe mon pouce sur mes lèvres, là où il m'a embrassée. Et je me sens rougir. Je regarde la main qu'il a serrée dans la sienne. Et j'ai du mal à respirer. Allons, il faut absolument que je me calme. Si Miss Aurelia me surprend dans un état pareil, elle va croire que je suis allée goûter son whisky.

Mardi, 14 janvier 1851

Encore un jour où nous avons travaillé dur. Le ciel est toujours aussi gris. Je ne suis plus sûre de me rappeler à quoi ressemble le soleil.

Nos visiteurs ont enfin l'air de reprendre un peu de forces. Les premières heures, ils se sont contentés de dormir, ne se réveillant que pour manger, puis se rendormir. Ils n'avaient même pas envie de parler. Rien d'étonnant quand on voit à quel point ils sont maigres et las.

Moi aussi j'aimerais me reposer. Mais nous devons nous occuper de six enfants, plus un bébé, et de deux femmes, si bien que je n'arrête pas de faire la cuisine et de laver du linge. En outre, je dois soigner les bêtes dans l'étable. Entre la peur que j'éprouve en pensant au danger que nous courons et l'excitation de vivre une grande aventure, je n'arrive pas à dormir beaucoup.

Les fugitifs émergent peu à peu de leur torpeur. Je commence à mettre un nom sur chaque visage. Une des deux femmes s'appelle Emma. Elle a envie de parler. J'essaye de me souvenir de la règle édictée par Papa : ne jamais poser de questions mais Emma n'est pas timide. Quand j'ai monté un plateau au grenier, tout à l'heure, elle a intimé l'ordre à quatre enfants – les plus grands – de me saluer poliment :

« Ben, Shad, Naomi, Daniel, on se tient droit et on dit bonjour à Miss Lucy. »

Ils m'ont dévisagée, m'ont fait un petit signe de tête, mais sont restés muets. Emma m'a désigné du doigt une toute petite fille et un tout petit garçon :

« Et voilà Ruth et Meshah. Ce sont les bouts de chou de Cass. Et cette affamée, c'est ma fille, Lizzie. »

Elle serrait dans ses bras une belle poupée aux cheveux frisés.

« Ça va mieux ? Un peu reposée ?

— Oui, merci, Miss Lucy. Mais je me fais beaucoup de souci pour mon Abraham. Il s'est laissé prendre pour protéger notre fuite. »

Je n'ai pas su quoi dire. En me mordant la lèvre, je me suis hâtée de changer de sujet :

« Et Cass, elle va mieux, elle aussi ? » ai-je demandé en jetant un coup d'œil vers le lit où elle dormait encore. De façon que les enfants ne la voient pas, Emma s'est détournée un peu et m'a fait non de la tête.

Je m'inquiète pour Cass. Elle a l'air vraiment mal en point. Comme elle a la peau très claire, on devine son teint terreux et ses yeux cernés. Elle me fait penser à Maman, au moment où le bébé qu'elle attendait est mort et où elle aussi ne faisait que dormir et semblait si loin de nous. Je me demandais même si elle redeviendrait un jour comme avant. Heureusement, et que Dieu soit béni, cela a fini par arriver. Je vais prier pour Cass, pour qu'elle guérisse, elle aussi. Dieu entendra sûrement ma prière.

Mercredi 15 janvier 1851

Béni soit Tom ! Dès samedi, lui et Will m'avaient apporté ce dont j'allais avoir le plus besoin, mais aujourd'hui il est revenu, sa charrette bourrée de provisions supplémentaires et de vêtements d'enfants trop petits pour nous. Maman avait bien rangé le tout dans deux grandes boîtes, en y ajoutant du linge et des robes à moi, mon nécessaire à couture et des livres. En déballant cela, j'ai eu le sentiment d'emménager définitivement dans la jolie maison de Miss Aurelia. Jamais je n'avais disposé d'une aussi belle armoire pour ranger mes affaires – en bois de noyer.

Mais le meilleur, c'est que Tom m'a remis des lettres. Je les ai lues trois fois, avant de les glisser entre les pages de mon Journal. Il va falloir que je trouve une cachette très sûre pour mettre le tout, car je me souviens de ce que Papa n'a cessé de me répéter : « Sois prudente, ma fille, sois prudente. Ne relâche jamais ta vigilance. » Or je l'ai fait. J'ai été imprudente.

14 janvier

Chère Lucinda,

Tes frères nous ont donné davantage de détails sur la maladie de la veuve Mercer. Je comprends qu'il y a des complications et que tu seras encore éloignée de chez nous un certain temps. C'est très courageux de ta part de vouloir combattre cette terrible maladie jusqu'au bout. Je remercie Dieu chaque jour de garder ma famille en bonne santé. Je suis fière de mes enfants et de ce qu'ils font.

Je serais prêt à te remplacer pour aller soigner moi-même Mrs. Mercer, mais on ne trouverait pas cela convenable. J'espère que tu te montreras très prudente, afin de ne rien attraper par contagion. Fais bien attention. Ne cours pas le moindre risque. Tu as une vie entre tes mains. Ne te laisse pas aller à trop rêver, c'est ainsi qu'on commet une erreur un jour. Je prie Dieu de veiller sur toi et sur celle que tu soignes. Tu sais que tu as ta place dans mon cœur.

Affectueusement,

Papa

Lucy, ma chérie,

Ton père et moi sommes si fiers de toi. Tu nous manques, bien sûr, mais tu seras bientôt à nouveau parmi nous et tu nous raconteras tout. Évidemment, tu vas manquer plusieurs sermons du révérend Cummings et je ne doute pas que cela t'attriste beaucoup. Ne t'inquiète pas. Si tu y tiens, à ton retour, il t'en passera le texte pour que tu puisses les lire. Enfin, si tu y tiens.

Ma chérie, prends bien soin de toi et de celle dont tu as la charge. Rends-toi utile auprès d'Aurelia Mercer. C'est une femme remarquable, même si on la trouve parfois un peu excentrique. Ton Papa t'a fait toutes sortes de recommandations, je n'en ajouterai donc pas d'autres ici. Sache seulement que nous t'aimons tous les deux et prions pour toi.

Je t'embrasse,

Maman

Je relis ces deux lettres et mes yeux se remplissent de larmes. Maman me manque terriblement, ainsi que son rire, ses baisers, sa tendresse. C'est la première fois que je quitte notre maison. Comment vais-je supporter que mon absence dure plus d'une semaine ?

Et Papa... Jamais il n'a semblé aussi sérieux, aussi inquiet. J'ai bien compris qu'il employait un langage codé. Par exemple, il me dit d'être prudente, afin de ne rien attraper. Ce mot, « attraper », me fait froid dans le dos. Et je ne peux pas m'empêcher de penser à nouveau à cet étranger, dimanche dernier, à l'église.

Pendant que j'écris, je sens une larme couler sur ma joue. Je ne veux pas pleurer, voyons ! Je me trouve à quelques kilomètres à peine de chez moi et voilà que je me sens perdue ! Alors que ce doit être tellement pire pour nos fugitifs. Ils ont tout quitté, tout laissé derrière eux. L'un d'entre eux a été capturé. Ma famille à moi est saine et sauve, tout près de là où je suis.

Bon, je vais relire la troisième lettre, celle de Miranda. Cela va sûrement me remonter le moral.

Chère Lucy,

Maman promet d'écrire ce que je vais lui dire. Je veux venir t'aider. Je veux me battre contre la rougeole moi aussi.

Maman dit que si on attrape la rougeole, on a trop chaud et ça vous démange. Tant pis.

Tu me manques, tu me manques.

J'ai un nouvel ami, il s'appelle Reddie et c'est un rouge-gorge blessé. Je l'ai installé à l'abri dans une boîte pour que Brutus, le chat, ne le mange pas à son dîner. Méchant Brutus, vilain chat.

Tu manques à Reddie aussi. Mais il aime bien picorer les miettes de ton pain de maïs.

Maman dit que je dois aider Reddie à guérir, pendant que toi, tu aides la veuve Mercer à guérir. C'est ce que je vais faire.

Reviens vite, vite, vite.

Je t'aime,

Miranda

Miranda et ses animaux blessés... Elle a le cœur tendre et la main douce. Dans peu de temps, elle s'occupera de sauver des vies humaines. Dans cinq ans, peut-être.

Mais non. Je ne veux pas me projeter si loin dans l'avenir. Peut-être que dans cinq ans, nous n'aurons plus à faire tout cela. Et puis, j'aurai peut-être quitté la maison pour de bon. Je serai peut-être mariée, avec des enfants. Là-dessus, je reprends la lettre de Jonathan Clark. Ah, avec lui, je ne sais plus où j'en suis...

11 janvier

Ma chère Lucinda,

Je regrette de m'être emporté l'autre soir. J'ai passé toute la nuit qui a suivi à réfléchir à ce qui s'est passé et je n'y comprends rien. J'aimerais venir te parler mais Maman ne me le permet pas. Elle a peur que j'attrape la rougeole. Parfois, elle oublie que je suis un homme. Enfin, presque. Elle me traite comme un enfant. Puisque je ne peux pas venir, j'ai décidé de t'écrire. J'espère que ton frère t'apportera bientôt cette lettre et que tu y répondras.

Comme je te l'ai dit, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Tu te rappelles la colline à l'extrémité nord-est de notre propriété ? Là où la rivière s'élargit et où nous nageons l'été. C'est mon coin préféré. Il y a là-bas un grand rocher plat sur lequel j'aime m'asseoir pour

réfléchir. Nous y avons pique-niqué, l'été dernier, tu te souviens ? Moi, je n'ai pas oublié. Et c'est là que nous nous sommes embrassés pour la première fois.

Hier soir, j'ai pris deux couvertures de cheval et j'y suis retourné, pour contempler les étoiles et méditer.

Et voilà ce que j'ai pensé : je ne t'ai pas fait assez clairement comprendre mes sentiments. Je ne t'ai pas demandé quels étaient les tiens.

Je t'aime beaucoup, Lucinda. Je ne peux pas imaginer une vie dont tu ne serais pas le centre. Mais puisque je n'ai encore jamais osé te le dire, peut-être ne l'as-tu pas compris. Est-ce là tout le problème ? As-tu permis à ce quaker de t'embrasser parce que tu doutais de mon affection ? Parce que tu as cru que mes baisers n'étaient qu'un jeu d'enfant ? En ce cas, je te pardonne. Et c'est plutôt à moi que je devrais en vouloir, parce que tout est de ma faute. Sois bien sûre de ceci, Lucinda : un cœur d'homme bat dans ma poitrine et il ne bat que pour toi.

J'ai pensé à autre chose : l'as-tu seulement autorisé à t'embrasser, ce quaker ? S'il t'a contrainte, alors dis-le-moi et il va drôlement regretter ce qu'il a fait. Je n'ai jamais beaucoup aimé les quakers, avec leur mine austère et leurs messes silencieuses. Je crois que sous ces drôles de chapeaux ronds qu'ils portent, ils cachent bien des secrets.

Je veux te poser encore une question, même si cela risque de te blesser : ai-je mal compris tes sentiments ? L'aimes-tu plus que moi ? S'il en est ainsi – et je prie pour que ce ne soit pas le cas – dis-le-moi carrément. Je prendrai comme un homme la réponse que tu me feras.

J'espère ne pas t'avoir ennuyée avec cette lettre, mais ça tourne beaucoup dans ma tête. Je sais que tu es un ange d'être allée ainsi soigner une voisine malade. C'est aussi pour cela que je t'aime tant, Lucinda.

*Bien à toi,
Jonathan*

Je laisse échapper un gros soupir. Chaque fois que je relis cette lettre, je suis émue. Je sais qu'il m'aime, mais cela me trouble profondément. Si seulement Maman était là pour me dire ce que je dois faire ! Or elle n'y est pas et j'en suis réduite à cacher mon courrier entre les pages de mon Journal et à enfouir le tout au fond d'un panier de linge sale. Naturellement, je sais que Miss Aurelia n'ira pas fouiller dans mes affaires, mais malgré tout, si elle tombait sur ce que je viens d'écrire, cela me gênerait beaucoup. Et si c'était quelqu'un de malintentionné, alors j'irais droit à la catastrophe.

Jeudi, 16 janvier 1851

Nous sommes déjà à la mi-janvier et le soleil n'a pas reparu. Les nuages sont plus gris que jamais. Est-ce possible ? Bien sûr, car dans notre coin au nord de l'Ohio, l'hiver peut être très rude. Et j'ai peur que ces jours-ci, le temps ne s'arrange pas.

Tom est vraiment un chic type. Hier, avant de repartir, il a rangé dans le bûcher tout le bois que Miss Aurelia avait fait couper. Et il a empilé un gros tas de bûches près de la porte de la cuisine. Une bonne précaution, parce que je parierais bien que nous avons aujourd'hui un ciel de neige. Il va falloir que je tende une corde entre la maison et l'étable afin de ne pas risquer de me perdre dans la neige épaisse quand il faudra bien aller nourrir les bêtes et traire les vaches.

Vendredi, 17 janvier 1851

Très tôt le matin

J'ai gagné mon pari, il neige ! Cela a commencé pendant la nuit. Là-haut, dans le grenier, la petite Lizzie s'est mise à pleurer, cela lui arrive parfois. J'ai écouté, au cas où on aurait besoin de moi. J'ai entendu un bruit de pas, sûrement sa mère qui se levait pour la calmer, et puis plus rien. Je suis sortie de mon lit à mon tour et j'ai regardé dehors. Oui, c'était bien la neige, la première de l'année.

J'ai descendu l'escalier à pas de loup, ouvert la porte et tendu les mains pour attraper quelques flocons et les porter à ma bouche. Au moment où je repoussais le battant, quelque chose est tombé par terre, qui avait dû être glissé derrière la poignée. Une lettre... Je me suis baissée pour la ramasser, vite, vite, avant qu'elle ne soit trempée. Et je suis aussitôt retournée à l'intérieur, jusque dans la cuisine, pour voir à la lueur du feu à qui elle était adressée. C'était à moi. Je n'ai pas reconnu l'écriture, je ne l'avais jamais vue.

15 janvier

Chère Lucinda,

Cela va faire une semaine que nous nous sommes quittés. Et, chaque jour, toutes sortes d'idées tournoient dans ma tête, comme des enfants qui font une ronde. J'ai essayé de t'écrire, mais chaque fois, j'ai brûlé ma lettre. Ce soir, je ne brûlerai rien mais tenterai de te faire part de toutes mes pensées. Tu en feras ce que tu voudras. Tu décideras où est le bon grain et où est l'ivraie. Je me mets à ta merci.

Pour commencer, je veux te demander pardon de m'être montré aussi impétueux en te donnant un premier baiser. J'espère que tu comprends que je n'ai pas pu m'en empêcher. Quelque chose de plus fort que moi m'a poussé à le faire. T'ai-je offensée ? Dis-moi que non.

Peut-être – et je le souhaite – t'ai-je donné envie de sourire en t'écrivant cela et te souviens-tu avec tendresse de ce qui s'est passé. C'est en tout cas mon cas. Je ne regrette rien. Si je devais aller jusqu'au bout et te dire la vérité pleine et entière – et nous, les quakers, exigeons cela de nous-mêmes –, j'ajouterais qu'après un baiser, j'en aurais voulu beaucoup d'autres. Et si un jour tu me donnes ma chance, je te les demanderai. Ce sera à toi, alors, de décider. Et si les nuages sont porteurs de neige, comme je le pense, tu vas avoir tout ton temps pour réfléchir à la question.

Car si la neige se met vraiment à tomber ; je vais partir faire un long voyage en traîneau, chose que j'aime tout particulièrement. On peut glisser pendant des kilomètres sans rencontrer personne, le vent et la neige fraîche effacent les traces et c'est comme si on n'était jamais passé par là. Cela me plaît, surtout en ce moment. Mais, bien entendu, je reste très prudent dans ce genre d'aventure. Si je convertis ma carriole en traîneau pour l'hiver, j'emporte avec moi ses roues, en cas de fonte des neiges prématurée, de façon à pouvoir continuer mon voyage.

Prie pour que je réussisse, chère Lucinda, car il y a toujours des risques. J'espère revenir bientôt et, si le cœur t'en dit, peut-être trouverai-je une lettre de toi à mon retour.

Oui, écris-moi, je te prie. Et prends bien soin de toi. Occupe-toi sans désespérer de Sœur Mercer, qui dépend entièrement de toi. Je crois qu'elle ne peut pas être entre de meilleures mains et quand nous nous reverrons, si Dieu le veut, peut-être ton fardeau se sera-t-il allégé. Que Dieu te bénisse et t'ait en sa sainte garde.

*Ton ami qui t'admire,
Jeremiah Strong*

Jeremiah...

Qui l'aurait cru capable d'écrire une lettre aussi chaleureuse ? Il est aussi troublé que moi. Je relis ses deux pages, les relis encore. Même si je les sais maintenant par cœur, je vais les cacher sous mon oreiller. Il est vraiment habile, il ne dit rien qui puisse mettre quiconque en danger. Il est le seul à prendre des risques, avec ce mystérieux voyage.

Et puis, il me fait rire. Les hommes ne tombent pas tous à mes pieds pour mendier un baiser. S'il avait tellement eu envie de m'embrasser, il aurait pu le faire depuis longtemps, lui qui est si souvent venu la nuit jeter des petits cailloux contre ma fenêtre. Mais bon...

Et voilà, il veut recommencer. Je ferme les yeux, je revois ses cheveux noirs, ses yeux sombres, ses joues qui s'empourprent quand il tient vraiment à quelque chose. Ou à quelqu'un. Et ce quelqu'un, c'est maintenant moi. Béni soit l'hiver, bénie soit la rougeole, bénie soit Miss Aurelia, bénies soient les oies sauvages qui nous ont réunis, Jeremiah et moi !

Jeremiah.

Jeremiah Strong.

Vendredi, 17 janvier 1851

J'ai plus que gagné mon pari. La neige n'a pas cessé de tomber, de tourbillonner, d'engloutir peu à peu tout le paysage. Toute la journée j'ai gardé la lettre de Jeremiah dans la poche de mon tablier et je la touchais discrètement à la moindre occasion. Miss Aurelia et Emma ont sûrement dû s'apercevoir que j'avais la tête dans les nuages, mais elles ont dû mettre ça sur le compte de la neige.

« Un peu de neige ne nous gênera pas trop, déclara Miss Aurelia en descendant à la cuisine très tôt ce matin. Nous avons des provisions et du bois en quantité. Mais évidemment, cela risque de ralentir un peu les opérations.

— De quoi voulez-vous parler exactement ?

— C'est à propos de quelqu'un, d'Abraham, le mari d'Emma. Il est toujours en prison à Canton. Les quakers ont l'intention de le faire évader mais avec la neige, ce sera plus compliqué. Et le pauvre homme doit être très inquiet pour sa famille. Enfin, j'espère que Jeremiah Strong va réussir.

— Je crois qu'en fait, la neige va plutôt l'aider, au lieu de le ralentir. Jeremiah m'a écrit. Il dit dans sa lettre qu'il se prépare à faire un voyage en traîneau, en précisant que le vent effacera ses traces et il nous demande de prier pour lui. Cela paraît clair. »

Miss Aurelia a approuvé de la tête.

« C'est un garçon très brave, ce quaker. Mais, on dirait que cela souffle de plus en plus fort. Je n'aimerais pas du tout être dehors en ce moment.

— Je crois qu'il est parti hier. Il pourrait donc être maintenant près de Canton. »

Et j'ai frissonné en pensant à Jeremiah tout seul dans la tempête. Avec peut-être cet horrible esclavagiste à ses trousses. « Mon Dieu, ai-je chuchoté, protégez-le. »

Miss Aurelia m'a souri et entouré les épaules de son bras.

« Amen, a-t-elle dit, que Dieu nous protège tous. »

Nous avons préparé un excellent petit déjeuner, avec des crêpes et des saucisses, et je suis montée au grenier avec un plateau bien chargé. Mais nos pensionnaires n'avaient pas envie de manger. Ils voulaient regarder ce qui se passait dehors.

« De la neige. Maman dit qu'il y a de la neige », a chuchoté Ben, le plus âgé des garçons. Il pointait son doigt vers la fenêtre tout en secouant la tête comme s'il n'arrivait pas à croire ce qu'il voyait. C'était la première fois qu'il me parlait réellement. Jusque-là, les enfants avaient semblé me craindre un peu. D'ailleurs, je n'essayais guère de converser avec quiconque, sauf un peu avec Emma. Mais elle passait plus de temps avec Miss Aurelia qu'avec moi. Quant à Cass, elle ne bougeait guère de son lit, étant donné son état.

J'ai frotté la vitre pour en ôter la buée.

« Tu n'avais jamais vu la neige auparavant ?

— Non. Chez nous, il fait chaud. On a de la pluie, mais pas de neige.

— Tu sais, au Canada, il y en aura beaucoup.

— Ça fait quoi quand on y touche ?

— Si tu manges bien ton petit déjeuner, je vais voir ce que je peux faire. Je ne te promets rien, mais peut-être pourrons-nous sortir un tout petit peu. »

Miss Aurelia a immédiatement protesté :

« Non, ce serait trop risqué.

— Je vous en prie ! Ces enfants n'ont jamais vu la neige. Et cela fait presque une semaine qu'ils vivent enfermés dans ce grenier. »

Elle m'a regardée, a hoché la tête et a repris :

« Lucinda, ma chérie, ce que tu dis est vrai. Ici, ils sont enfermés. Mais ils sont également en sécurité. Nous ne devons pas leur faire prendre le moindre risque. Réfléchis un instant : si les quakers, malgré la neige, réussissent à faire évader leur père, leurs poursuivants peuvent également arriver jusqu'ici, malgré la neige. Il nous faut rester extrêmement vigilantes. Tant pis si les journées paraissent longues. »

J'ai baissé les yeux. Même si c'était gentiment dit, il s'agissait d'un reproche, un reproche que je méritais bien.

« Je regrette. Je ne réfléchissais pas à ce que je disais. La neige m'excite toujours et...

— Je sais, je sais. Tu es encore très jeune, Lucinda. Je compte sur tes bonnes jambes et tes bras vigoureux pour monter des plateaux au grenier plusieurs fois par jour. Mais

toi, tu dois me laisser prendre les décisions qui s'imposent. Allons, viens, nous allons examiner ces vêtements devenus trop petits pour tes frères et ta sœur que ta mère nous a envoyés. Je voudrais que nos amis partent pour le Canada convenablement vêtus. Emma va nous aider et à nous trois nous réaliserons des prouesses en couture. »

Naturellement, elle avait raison. Nous nous sommes mises au travail, si occupées à découdre, rapiécer et recoudre que nous n'avons guère eu le temps de bavarder. Je sentais qu'Emma se tourmentait beaucoup pour Abraham. Et je la comprenais, puisque moi, je pensais sans arrêt à Jeremiah. Je rêvais que je filais en traîneau avec lui sur la neige et que le vent effaçait nos traces.

Samedi, 18 janvier 1851

Tôt le matin

J'espère bien qu'il neige chez le Président Fillmore et que lui aussi on l'empêche de sortir et de faire des boules de neige. Je déteste tous les politiciens !

Combien de temps va-t-il falloir à Jeremiah pour se rendre à Canton et en revenir ? Deux jours à l'aller, deux au retour. Quatre en tout s'il fait beau ! Mais il neige toujours. Il faut aussi prévoir un certain temps pour sortir Abraham de prison. Cinq jours, est-ce assez ? Je l'espère. Je vais quand même compter plutôt sur six. S'il est réellement parti de chez lui jeudi, il pourrait être revenu lundi ou mardi. Comment vais-je remplir mon temps jusque-là ? À coudre, j'imagine et à me consacrer encore plus aux tâches ménagères. Et puis je vais écrire des lettres à tout le monde. Mais en faisant bien attention. Il faudra qu'à certains, je m'adresse en code.

18 janvier

Chère Maman, cher Papa,

Il neige aujourd'hui et je continue à soigner la veuve Mercer. Je vous remercie de m'avoir envoyé mon courrier et mon journal ainsi que plusieurs bons gâteaux aux pommes. Ils ont été très vite dévorés et nous ont aidés à nous sentir tout de suite mieux...

Miss Aurelia – elle insiste pour que je l'appelle ainsi – est très intelligente. Nous faisons en ce moment de la couture et en examinant les vieux pantalons de William, elle a eu une excellente idée. Comme Will les avait tous usés aux genoux, elle a suggéré de les découdre entièrement, plutôt que d'y mettre des pièces, et de recoudre ensuite deux dos ensemble à chaque fois. Cela nous fera des pantalons pratiquement neufs. Vous

comprendrez que je suis très occupée par ce travail. Je réalise, Maman, que tenir un intérieur est bien plus dur que je ne le croyais. Papa, dis à Will et à Tom que je soigne également les chevaux et que je traie les vaches. Si la neige s'arrête de tomber, je leur demanderai sûrement de venir me donner un coup de main.

Miranda chérie, Reddie, ton nouvel ami, a l'air d'être très beau. J'espère qu'à mon retour, il sera guéri et pourra voler à nouveau. Mais je trouve que tu lui as donné un nom bien banal. As-tu pensé à Horatio ? Ou à Prince Hal ? Dis-lui « pip, pip » de ma part. En langage des oiseaux, cela signifie « bonjour ».

La neige est magnifique, n'est-ce pas ? J'adorerais sortir mais Miss Aurelia préfère que je reste à la maison et je lui obéis. Il y a trop de maladies qui rôdent dehors ; on ne saurait donc être trop prudent. Tu me l'avais dit toi-même, Papa, et tu avais raison.

Mais ne vous inquiétez pas pour moi, je suis jeune et en bonne santé et je sais ce que je dois faire. Vous rendez-vous compte que cela fait une semaine que j'ai quitté la maison ? Je me débrouille encore mieux que je ne l'aurais cru. Peut-être parce que je suis si occupée. Ou alors parce que je mûris. Vous me manquez tous. J'attends avec impatience une visite de mes frères et j'espère rentrer chez nous bientôt.

Que Dieu vous protège.

Votre fille qui vous aime,

Lucinda

18 janvier

Chère Rebecca,

Ça tourne dans tous les sens dans ma tête. Dès que la neige aura fondu et que ma tâche ici sera achevée, il faudra absolument que je vienne te voir. J'ai tant d'histoires à te raconter. Il y en aura au moins pour deux jours. Aujourd'hui, je t'écris pour te demander conseil, tout en sachant que tu ne pourras pas recevoir ma lettre tout de suite. Mais si je fais comme si je te parlais, tout en écrivant, peut-être aurai-je l'impression que tu me donnes ton avis. J'ai absolument besoin de discuter avec quelqu'un et je ne connais pas encore suffisamment Miss Aurelia pour me confier à elle. Et puis, elle a l'âge de Maman. Elle ne doit pas se souvenir de ce que l'on éprouve quand on est jeune et amoureuse.

Oui, Rebecca, amoureuse. Tu dois me promettre d'enfouir mes secrets au plus profond de ton cœur. Promets-le !

Je sais que nous avons déjà parlé de tout cela. Mais tu vois, je suis si peu sûre de mes sentiments. De qui suis-je censée être amoureuse ? De Jonathan Clark ? Nous avons commencé à nous embrasser l'été dernier, c'était délicat, léger, agréable. Cela a continué pendant tout l'automne. Le dimanche après-midi, nous allions tous les deux faire un tour

dans sa carriole. Il me serrait dans ses bras, me couvrait de baisers et cela me donnait chaud de la tête aux pieds. Le matin, à l'église, je n'arrivais même plus à écouter correctement les sermons du pasteur, je ne pensais qu'à ce qui m'arriverait l'après-midi. Oh, Rebecca, suis-je une mauvaise fille ? Tu éprouves sûrement la même chose quand tu es avec Nathaniel. Dieu a bien dit que nous devons nous aimer les uns les autres, n'est-ce pas ? C'est dans la Bible.

Mais je suis quand même une mauvaise fille. Car j'aime deux garçons en même temps. Cela a commencé à la veillée. Jusque-là, Jeremiah Strong était juste quelqu'un que je connaissais un peu. Oui, Jeremiah, le frère aîné de Charity, qui est trop vieux pour moi. En plus, c'est un quaker. Rebecca, si tu savais ! Il m'a embrassée. Et ça m'a plu. Ce que je viens de te dire n'est pas exact. Jeremiah n'est pas un garçon comme Jonathan. C'est un homme. Un homme merveilleux. Et j'avais envie qu'il continue à m'embrasser.

Je pense à lui sans cesse depuis vendredi. Que diraient nos voisines ? Tous les gens que nous connaissons ? Les quakers et les presbytériens ne sont pas censés tomber amoureux entre eux, n'est-ce pas ? Nous sommes si différents et restons entre nous, chacun de notre côté.

Mais est-ce Dieu qui en a décidé ainsi, ou l'avons-nous décrété nous-mêmes ? En ce cas, pourquoi ? Car, après tout, nous adorons tous le même Dieu. Nous sommes tous ses enfants, même si nous nous adressons à lui de manière différente. Si j'aimais bien le révérend Cummings, j'irais lui poser des questions, mais c'est un petit bonhomme tellement sec... Je n'ai pas envie d'entendre ce qu'il me répondrait, ce serait sûrement très ennuyeux.

Voici ce que je me demande : si j'aime vraiment Jeremiah et si lui m'aime aussi, si nous sommes réellement destinés l'un à l'autre... Oh, Rebecca, devrais-je alors devenir quaker ? J'espère bien que non, car je déteste les robes grises et noires des femmes quakers.

Et pourtant, sous sa veste grise, Jeremiah a un cœur d'or. Que dois-je faire ?

Ta très perplexe

Lucinda

Samedi, 18 janvier 1851

Le soir

Il neige encore, il neige toujours. Je couds encore, je couds toujours. Cela ne finira-t-il donc jamais ? Mais nous avons fait aussi quelque chose de très agréable tout à l'heure. Les enfants deviennent nerveux à force de rester enfermés dans le grenier. Et moi, j'ai de plus en plus envie d'aller dehors. Alors je suis sortie un instant remplir une bassine de neige, Miss Aurelia a fait chauffer du sirop d'érable et nous avons confectionné des

« bonbons d'hiver ». J'ai aussi montré aux enfants comment on fait des boules de neige et nous nous sommes bien amusés. Du coup, ils n'avaient plus l'air d'avoir peur de moi, ce qui m'a plu. Même Cass s'est assise dans son lit et nous a souri.

C'est en redescendant avec ma bassine cette fois pleine de neige fondue que je suis redevenue triste. Pauvres petits qui doivent rester enfermés... Mais dès qu'Abraham sera libre et qu'ils pourront tous partir pour le Canada, ils auront le droit de tout faire, y compris un vrai bonhomme de neige. Ce ne sera plus très long, deux ou trois jours à peine, si mes calculs sont exacts.

En fin d'après-midi, Cass et les enfants ont dormi. Emma, Miss Aurelia et moi avons repris nos travaux de couture. Et je n'ai pas pu m'empêcher de parler un peu parce que j'avais envie de mieux connaître Emma. Je me souvenais bien de la règle imposée par Papa, mais après ce moment de jeux avec les enfants, je sentais que nous nous rapprochions tous les uns des autres. Et puis Papa n'était pas là pour me dire si j'avais tort ou raison...

« Vous venez de loin ? ai-je demandé tout en faisant un ourlet à une chemise.

— De Caroline, a répondu Emma. Cela veut dire beaucoup de nuits de marche. »

J'ai jeté un coup d'œil à Cass endormie.

« Ça a dû être dur avec les petits et une femme enceinte. Va-t-elle un peu mieux ? »

Jusqu'à maintenant, ce sont surtout Miss Aurelia et Emma qui s'occupent de Cass. Moi, je passe beaucoup de temps à descendre du linge et monter des repas.

« Il faut qu'elle se repose.

— Dans combien de temps croyez-vous qu'elle aura son bébé ? Et après, elle ira tout à fait bien ? »

Là, Papa n'aurait pas été content. Je posais beaucoup trop de questions. Mais j'avais l'impression que Miss Aurelia écoutait et que ça ne lui déplaisait pas. Emma a froncé les sourcils :

« Le bébé devrait arriver dans un mois ou deux. Mais j'espère qu'elle va se sentir mieux très vite pour que nous puissions repartir vers le nord avant sa naissance.

— Je l'espère aussi. Je prie pour cela. Pour elle. Pour vous tous. Et pour Abraham. »

Emma a hoché la tête. Mais le seul fait d'avoir mentionné le nom d'Abraham semblait l'avoir replongée dans ses pensées. Et nous avons continué à coudre en silence.

Dimanche, 19 janvier 1851

L'après-midi

Ce matin, nous avons improvisé un service religieux et j'ai trouvé ça beaucoup plus beau que ce que nous avons eu récemment à l'église presbytérienne. D'abord nous avons chanté des hymnes, en essayant de bien accorder nos voix. Cela a semblé reconforter un peu Cass, car elle s'est jointe à nous. Puis Miss Aurelia a ouvert sa bible. Aussitôt les enfants ont demandé tous en même temps qu'elle leur lise des histoires.

« La mienne d'abord ! s'est exclamée Noémi. La mienne avec Ruth.

— Non, la mienne en premier ! » a protesté Daniel en se mettant à rugir et en agitant les bras comme s'il s'agissait de grosses pattes.

Je comprenais : Daniel dans la fosse au lion. Ruth et Noémi dans le blé étranger et Ruth promettant de ne jamais quitter Noémi.

Les autres enfants ont alors décidé dans quel ordre il fallait procéder :

« Moi et Shad, on est les plus vieux », a déclaré Ben. Il me souriait, comme si ce qu'il disait était très clair. Là, je n'étais pas du tout sûr de bien saisir :

« Explique-moi, s'il te plaît. Vos noms à tous les deux ont également été pris dans la Bible ?

— Bien sûr. Shadrac, Meshac et Abednego². C'est-à-dire Shad, Mesha et moi.

— Je vois. Mes frères aussi aiment beaucoup cette histoire. Moi, elle me fait un peu peur. »

Miss Aurelia a trouvé la bonne page et commencé à lire :

« Le roi Nabuchodonosor fit construire une statue en or dont la hauteur était de vingt coudées et la largeur de six coudées. Il l'installa dans la plaine de Dura... »

Je connaissais bien ce passage. Mais jamais auparavant je n'en avais compris le véritable sens, qui est que Dieu aime tous ses enfants et les délivrera du mal, que ce soit un brasier ardent ou une fosse aux lions. Emma et Cass ont nommé ainsi leurs enfants parce qu'elles ont foi en Dieu et croient qu'il les libérera des chaînes de l'esclavage. Je prie pour que cela arrive bientôt.

Ensuite Miss Aurelia a lu un fragment du Livre de Ruth, celui où Noémi conseille à sa belle-fille de rentrer chez sa mère. Mais Ruth refuse et dit : « Ne me presse pas de

² L'histoire de Daniel, ainsi que celle de Meshac, Shadrac et Abednego, est racontée dans la Bible, dans le Livre de Daniel. Ces quatre jeunes Juifs vivent à la cour du roi Nabuchodonosor. Parce que c'est contraire à leur religion, ils refusent d'adorer l'idole que fait construire le roi. Daniel sera alors jeté dans la fosse aux lions et les trois autres dans un brasier ardent. Mais Dieu les sauvera. (N.d.T.)

t'abandonner, de retourner loin de toi. Car où tu iras j'irai, et où tu passeras la nuit, je la passerai... »

Noémi a pris la petite main de Ruth dans la sienne : « Ton peuple sera mon peuple », a-t-elle dit.

Ruth a fait oui de la tête et ajouté :

« Pour moi aussi ton peuple sera mon peuple. Où tu iras j'irai. »

Ma gorge s'est serrée d'un seul coup et les larmes me sont montées aux yeux. Je m'étais toujours considérée comme quelqu'un de cultivé, sachant réfléchir, en même temps qu'une bonne chrétienne. Mais en regardant ces deux petites filles qui se tenaient par la main, j'ai compris d'un seul coup qu'elles étaient infiniment plus en avance que moi dans bien des domaines.

Mon Dieu, j'ai encore du chemin à parcourir !

Dimanche, 19 janvier 1851

Le soir

J'ai essayé d'écrire à Jonathan. Ma conscience me tracasse. Il faut absolument que je lui écrive, car cela fait longtemps que nous nous aimons beaucoup. Mais je n'arrive pas à trouver les mots qu'il faut. Pour être tout à fait honnête, je n'éprouve même plus l'affection que je devrais avoir pour lui. J'essaye de me représenter son visage, mais à la place de ses yeux bleus, je vois deux yeux noirs.

Je n'y arrive pas et suce le bout de ma plume. Suis-je lâche ? Frivole ? Sans doute. Eh bien, tant pis. Dès que cette aventure aura pris fin, je me calmerai et redeviendrai comme avant. Mon cœur sera à Jonathan et nous continuerons notre route ensemble tous les deux. Pour l'instant, toutefois, je vais plutôt écrire à Jeremiah.

19 janvier

Cher Jeremiah,

Ta lettre m'a fait sourire. Qui aurait pu croire que notre amour commun pour l'étude de la nature en général et des oiseaux migrateurs en particulier nous amènerait à nous embrasser ?

Sois assuré que tes attentions à mon égard ne m'ont pas choquée. Je reconnais qu'elles m'ont surprise mais je suis une fille qui aime les surprises. Cela ne m'ennuierait pas du tout que tu décides de me surprendre encore.

En attendant, entre la neige et les responsabilités que je dois assumer ici, je suis très occupée. Cela ne m'empêche pas, toutefois de penser à ton voyage. A-t-il été couronné de succès ? J'espère que tu seras rentré demain, que tu me donneras des nouvelles et me raconteras tes aventures.

Un mot encore sur ce qui nous intéresse tous les deux : j'ai bien observé le ciel mais n'ai rien vu, ni oies sauvages, ni oiseaux de proie. Je suppose que tous se sont abrités de la tempête et mis à l'abri dans leur nid, ou peut-être un nid emprunt où ils se reposent bien au chaud. Je souhaite qu'il en aille de même pour toi. Je prie Dieu pour qu'il ordonne au soleil de briller pour nous tous, afin que ses créatures puissent bientôt marcher, courir, nager ou voler librement là où elles veulent aller.

*Ton amie qui aime observer les oiseaux,
Lucinda*

Lundi 20 janvier 1851

Ce n'est peut-être pas exact d'après le calendrier, mais aujourd'hui a été pour moi la journée la plus longue de l'année. J'ai attendu, guetté, mais Jeremiah n'est pas venu. Il n'a pas non plus envoyé de message. Je n'ai trouvé aucune lettre glissée sous la porte, et pourtant, j'ai regardé à plusieurs reprises.

Que se passe-t-il ? S'est-il fait prendre, comme Frère Whitman ? Ou alors la tempête de neige l'a-t-elle empêché de faire évader le prisonnier ? Est-il en danger, soit d'être arrêté, soit de se perdre dans la tourmente ? Je n'ose m'arrêter à aucune de ces éventualités mais je n'ai pas cessé de penser aux périls qu'il encourt.

En attendant, je dois faire mon travail. Avec Miss Aurelia, j'ai lavé une énorme pile de vêtements. Le temps restant épouvantable, j'ai suspendu notre lessive dans le grenier où il y a une corde tendue à cet effet. Emma m'a aidée et c'est tant mieux, car cela fait au moins deux fois plus de linge, de chemises, de pantalons et de vestes qu'à la maison. Ce faisant, nous chantonnions à mi-voix des hymnes, mais cela ne m'a pas été d'un grand secours : le soir, j'avais le bout des doigts à vif – et les nerfs aussi. En fin, le cœur, plus exactement.

Mardi, 21 janvier 1851

Toujours aucune nouvelle de Jeremiah. Pas le moindre rayon de soleil non plus. Il ne neige plus, mais le ciel reste gris et bas. J'ai le cœur lourd. J'ai manié toute la journée

le gros fer à repasser, je dirais que je l'ai fait avec la force du désespoir et si les draps pouvaient parler, ils diraient : « Aïe ! N'appuie pas si fort ! »

Mercredi, 22 janvier 1851

J'ai appris tellement de choses aujourd'hui que j'en ai oublié de m'inquiéter pour Jeremiah. Enfin, je me demande quand même s'il tient encore à moi, car je n'ai toujours reçu aucun message de lui. Tant pis !

Nous étions installées au grenier à nouveau, en train de coudre tout près de la fenêtre. Je ravaudais une robe bleue pour la petite Ruth. Emma a eu besoin de fil.

« Miss Lucy, vous voudriez bien me passer une bobine noire, s'il vous plaît ?

— Bien sûr. Mais pourquoi m'appelles-tu Miss Lucy et pourquoi me dis-tu vous ?

— Les enfants, on leur apprend très tôt à dire aux grandes personnes Mister ou Miss. C'est plus respectueux. Vous aussi, c'est mieux.

— Mais tu es plus âgée que moi. C'est à moi de te manifester du respect. Je devrais t'appeler Miss Emma.

— Vous êtes blanche, moi je suis noire. Les règles sont différentes. Mais je ne suis pas si vieille que ça ! »

Elle a eu un petit rire avant d'ajouter :

« Je dois avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Ma sœur Cass sans doute dix-neuf. »

Ainsi elles sont sœurs ! Comme je suis bête ! Je n'avais rien compris ! À cause de la grossesse de Cass, je n'ai pas remarqué à quel point elles se ressemblent. Elles sont grandes toutes les deux, avec un visage aux pommettes saillantes, des yeux très écartés, un teint doré. Emma paraît au moins trente ans, peut-être plus. Et quand je pense que Cass n'a que trois ans de plus que moi. Ce n'est pas possible !

J'ai levé les yeux en direction de la paillasse où elle dormait. Les recommandations de Papa ont résonné dans ma tête, mais je n'en ai pas tenu compte.

« Si ça ne t'ennuie pas que je te pose la question, qu'est-ce qui ne va pas, avec Cass ? Tu sais, j'ignore pratiquement tout de ce qui peut se passer quand on attend un bébé.

— Ce sont ses jambes. Elles enflent à chaque fois. Il faut qu'elle reste allongée jusqu'à la naissance. Après, elle redevient normale.

— Ce genre de chose se produit souvent ? a demandé Miss Aurelia en rapprochant sa chaise. Je n'ai pas souvent vu de femme sur le point d'accoucher. »

Ça, c'est un comble ! Voilà que Miss Aurelia et moi sommes aussi ignorantes l'une que l'autre en ce qui concerne les bébés. Qu'arrivera-t-il si Cass a le sien ici ? Mais ce n'est pas possible, n'est-ce pas ? Elle va sûrement attendre qu'on ait fait évader Abraham et que tous puissent partir pour le Canada. En tout cas, j'y compte bien. Heureusement, Emma est là. Elle saura quoi faire. Elle prendra tout en main.

« Avec Cass, a-t-elle simplement dit, ça se produit chaque fois qu'elle attend un enfant. Avec moi, non. C'est vraiment dommage qu'on ait dû s'enfuir alors qu'elle était déjà mal en point.

— Vous avez dû vous enfuir brusquement ?

— Oh ça oui ! Abraham et moi, on a discuté. Nos fils sont presque assez grands pour travailler comme des hommes. Ça veut donc dire assez grands pour être vendus. Alors on a d'abord décidé de partir au début du printemps, une fois que Cass aurait eu son bébé et un peu de temps pour se remettre. Mais Mrs. Roberts, la maîtresse, c'est une mauvaise femme. Le maître est parti en voyage et aussitôt, elle a décidé de se débarrasser de Cass. Une des filles qui travaillent à la cuisine l'a entendue en parler. Alors on s'est tous enfuis et tant pis pour les jambes enflées. Il fallait partir. »

Miss Aurelia a froncé les sourcils.

« Votre maîtresse voulait vendre Cass ? C'est déjà arrivé à d'autres membres de votre famille ?

— Oh oui ! Cass, c'est la seule qui me reste. Notre maman est morte. Papa, nos frères, il y a longtemps qu'ils ont été vendus. Le maître nous garde, Cass et moi, pour que nous lui fassions des petits. De cette façon il a de nouveaux esclaves à vendre. »

Pour que nous lui fassions des petits. Ces mots-là ont comme explosé dans ma tête. J'avais déjà entendu des histoires de familles déchirées, dont on vendait les membres. Mais le cas d'Emma et de Cass était encore plus effrayant. On aurait cru qu'il s'agissait d'animaux, pas d'êtres humains. Papa et Maman savaient-ils que ce genre de chose existait ? J'ai voulu mieux comprendre.

« Mais alors, le mari de Cass, il a été vendu, lui aussi ?

— Cass ? Voyons, elle n'a pas de mari. Elle n'a pas le droit d'en avoir. Si un homme ose simplement la regarder, il reçoit sa ration de coups de fouet.

— Mais alors...

— Vous n’avez donc pas compris ? Vous n’avez pas vu à quel point Ruth et Mesha ont la peau claire ? »

J’ai reçu la vérité en pleine figure, comme un paquet de neige qui serait tombé du toit. Le maître... Les enfants de Cass étaient les siens. Et, bien sûr, sa femme blanche voulait se débarrasser de Cass en profitant d’un moment où il était en voyage. Par pure et simple jalousie, elle voulait la vendre et détruire ainsi à jamais le petit noyau familial que les deux sœurs tentaient de préserver.

D’un seul coup, mon petit déjeuner m’a pesé sur l’estomac. J’ai pris la main d’Emma.

« Je suis désolée. Je n’aurais pas dû poser de questions.

— Mais non, Miss Lucy, il ne faut pas être désolée. Les gens comme vous doivent savoir ce qui se passe dans le Sud s’ils veulent y mettre fin. »

Elle continuait à coudre tout en parlant. Et elle avait raison, bien sûr. Mais découvrir ce genre de chose me fait peur. Je comprends maintenant pourquoi ce sale esclavagiste est si pressé de récupérer son « bien ». Il a perdu dix esclaves, dont l’une est la maîtresse et deux sont ses propres enfants.

Pauvre Cass, elle est à peine plus âgée que moi. Je m’intéresse à deux garçons et j’ai tout le temps et toute la liberté de faire mon choix. Elle ne choisit rien du tout. Elle a juste un maître, à qui elle appartient. J’ai beau essayer, je ne peux pas m’ôter ces horribles mots de l’esprit.

« Ça va, Lucinda ? » me demande Miss Aurelia.

Elle pose sa main sur mon front, pour vérifier si j’ai de la fièvre.

« Oui, oui, ça va. »

C’est un mensonge évidemment. Cette idée que non seulement quelqu’un peut posséder quelqu’un d’autre, mais en plus en faire ce qu’il veut me glace. J’en ai des frissons, comme si des centaines d’araignées me couraient dans le dos.

Et je pense brusquement à autre chose. Cet homme, le maître, je l’ai vu à l’église. Il m’a fait un clin d’œil, comme si je lui plaisais et qu’il ait envie de mieux me connaître. Un homme marié, avec une maîtresse ! Et moi, idiote que j’étais, je l’ai trouvé beau. Je lui ai souri en rougissant comme une gamme.

La honte et le dégoût m’envahissent. Comment ai-je pu me tromper à ce point ?

Jeudi, 23 janvier 1851

Le soleil, enfin ! Tôt ce matin, les nuages ont disparu et il fait beau. Dehors, le paysage d'un blanc éclatant brille, on se croirait au pays des fées. Un vent tiède souffle. La neige va bientôt fondre.

Je crois que si le temps était resté aussi gris que ces derniers jours, quelque chose en moi se serait brisé. Car ce que j'ai appris hier me bouleverse toujours et me remplit de colère.

Embrasser quelqu'un, je sais ce que c'est, et j'aime ça. Mais il n'y a pas que les baisers dans les relations entre un homme et une femme. Enfin, en ce qui me concerne, le reste sera pour plus tard. J'y pense parfois, avec une certaine curiosité, mais c'est tout.

J'ai cru que Cass et Emma étaient beaucoup plus âgées que moi probablement parce qu'elles ont des enfants. Je pensais qu'ils étaient nés de leur amour pour quelqu'un. Cela semble être le cas pour Emma, mais pour Cass... Pauvre Cass... J'en ai la chair de poule quand je pense que cet homme l'a prise de force.

Heureusement, le soleil me réchauffe les épaules et cela me permet d'écarter ces images affreuses de mon esprit et de penser plutôt à l'installation de toute cette famille au Canada. Pourvu que ce soit bientôt.

Vendredi, 24 janvier 1851

Des visites, enfin, après dix interminables journées. Les chemins sont maintenant assez dégagés pour que des carrioles circulent. Mes frères sont venus à midi. Ils apportaient des provisions, du courrier et le genre de nouvelles auxquelles on peut s'attendre d'un village enfoui sous la neige. Jeremiah va-t-il tarder encore longtemps ? J'espère que non.

Tom a déballé des paniers remplis de pains, de poulets froids et de gâteaux venus tout droit de la cuisine de Maman. Will m'a tendu plusieurs lettres.

« Oh, merci, Will ! Tu voudras bien emporter les miennes ?

— J'ai l'impression d'être seulement bon à ça ! a-t-il grommelé. Je crois que je vais me faire payer pour rendre ce genre de service. Tiens, il y en a encore une pour toi. De la part de Jonathan Clark. Il est arrivé en courant pour me la donner à l'heure du petit déjeuner. Qu'est-ce que tu as bien pu lui faire, Lucy, pour le mettre dans un état pareil ? Ses yeux crachaient des flammes.

— Ça ne te regarde pas ! »

J'ai eu d'un seul coup les joues en feu.

« Voyons, Lucy, raconte-nous ça ! s'est empressé d'ajouter Tom. Will affirme qu'il était hors de lui. Pourtant, on dirait bien que tu obtiens de lui ce que tu veux. Tu n'as pas besoin de brandir un fouet. Un morceau de sucre doit suffire pour qu'il t'obéisse en tout. »

Et mon frère s'est mis à rire.

« Si tu te mêlais de ce qui te regarde, hein ?

— Bon, bon, d'accord. »

Il a ri à nouveau et je lui ai ébouriffé les cheveux d'une main.

« Dis donc, Lucy, j'espère au moins que tu vas lui répondre. Allez, termine ta lettre en disant que tu l'embrasses bien fort. Ça le calmera », a suggéré Will, en imitant bruyamment le bruit d'un baiser et Tom en a aussitôt fait autant. Les démons !

Ils sont restés avec Miss Aurelia et moi pour le repas de midi. Après leur départ, j'ai eu un drôle de pincement au cœur, car je ne savais pas quand je les reverrais, ni eux, ni le reste de ma famille. Mais je brûlais d'envie de lire mes lettres et j'ai demandé à Miss Aurelia la permission de monter un moment dans ma chambre.

« Bien sûr, voyons, ma chérie. Prends tout ton temps. »

Je me suis installée sur mon lit et ai étalé les enveloppes devant moi, comme autant de bonbons entre lesquels choisir le premier à savourer. Celles de mes parents d'abord, car ils me manquent terriblement. Ensuite celle de Rebecca. Et en dernier celle de Jonathan Clark, car je ne sais pas s'il s'agit de bonnes ou de mauvaises nouvelles.

19 janvier

Chère Lucinda,

Tu dois bouillir d'impatience à force de rester enfermée par cette tempête. Je sais que tu n'as jamais aimé être à l'intérieur quand tu peux voir de la belle neige fraîche par la fenêtre. Mais comme tu dois soigner notre voisine, je suis sûr que tu fais passer ses besoins et ses désirs avant les tiens. Je suis fier de toi, ma fille, car tu as très bon cœur.

Peut-être dois-je te rappeler que cette tempête a aussi ses bons côtés. Pense à ce qui se passe dans la nature, par exemple aux ours bruns qui se cachent au fond de leur tanière et se reposent tout l'hiver. Les créatures de Dieu ont besoin de ces périodes de pause, cela leur donne des forces pour affronter le printemps et les voyages qu'il faudra peut-être entreprendre à la belle saison.

Considère donc ces journées de neige comme providentielles pour les animaux, en particulier les oiseaux qui doivent aller loin et dont les forces étaient peut-être en train de s'épuiser. Car une fois qu'on pourra circuler à nouveau, le monde redeviendra ce qu'il était avant, avec tous ses dangers.

Tes frères et moi avons bien occupé notre temps. Installés devant la cheminée, nous réparons les harnais et frottons les cuivres. Ta mère cuisine sans répit, comme si nous avions besoin de deux fois plus de nourriture que d'habitude. Peut-être a-t-elle raison, car ainsi elle peut t'envoyer des provisions et alléger un peu tes tâches ménagères.

Nous pensons à toi tous les jours, plus particulièrement le soir, quand nous nous réunissons autour de l'âtre. Ta mère et moi faisons la lecture à tour de rôle à tes frères et à ta sœur, mais ta voix nous manque et ta façon de rendre les mots si vivants.

Nous lisons actuellement des poèmes de Sir Walter Scott, et Thomas a décidé d'apprendre par cœur La Dame du lac. Je pense que cela signifie qu'un jour, en plus d'être un fermier, il sera également un homme cultivé. En dépit des taquineries de William, il s'applique avec ardeur.

Ta mère et moi sommes fiers de toi et de ton petit frère, les deux érudits de la famille. Cela ne m'étonnerait pas qu'il récite des vers aux chevaux pendant qu'il leur donne leur foin et soigne les bêtes malades qu'il a recueillies.

Ton père qui t'aime

22 janvier

Lucie, ma chérie,

Ton Papa t'a certainement déjà donné toutes les nouvelles. Car lorsque la neige recouvre le sol pendant des jours et des nuits, il n'y a pas tellement de choses à raconter. Nous devons trouver à nous distraire par nous-mêmes.

J'ai commencé à enseigner la couture à Miranda. Elle se pique souvent le doigt mais comme je lui donne des morceaux de tissu de couleur sombre, on ne voit pas les taches de sang. Te souviens-tu de ton premier ouvrage ? Je l'ai ressorti pour le montrer à ta petite sœur, de façon qu'elle comprenne que toi aussi tu as commencé par faire des gros points. Et puis j'ai eu une bonne idée : je lui ai donné des chutes qui me restaient et elle coud en ce moment une couverture pour sa poupée. Cela ne fait rien si son travail est irrégulier.

Will affirme que je la gâte trop. Suis-je en train de devenir moins stricte avec mes plus jeunes enfants ? Et si oui, ai-je raison ?

J'ai trouvé que c'était aussi très habile de ma part de suggérer à Miranda qu'elle aurait peut-être besoin un jour de recoudre une blessure, étant donné qu'elle aime tellement

soigner des animaux blessés, et qu'il fallait donc s'exercer sur du tissu. Aussitôt ses points sont devenus plus précis.

La plupart du temps, toutefois, elle va dans la grange avec Thomas, brosse la fourrure du chat, raconte des histoires à la petite biche et essaye de persuader les trois oiseaux de devenir amis. Tu imagines la scène, Lucy ! Ta sœur a une volonté bien à elle. Mais, je m'en souviens, tu étais pareille à son âge.

Je crois que c'est à William que ce mauvais temps pèse le plus. Il a pris l'habitude de circuler avec sa carriole et a maintenant du mal à rester à la maison avec pour seule occupation les travaux de la ferme. Il marche de long en large, regarde par la fenêtre. Il sort chercher du bois sans nous prévenir et reste longtemps dehors. Dès qu'il y aura une éclaircie, nous l'enverrons te rendre visite et t'apporter ce courrier. Cela lui permettra de bouger un peu. Il en a besoin. Je pense qu'il va prendre son envol un jour, comme les protégés de Miranda et aussi d'autres oiseaux. Ton Papa dit qu'il va s'assagir et devenir un bon fermier, mais je n'en suis pas sûre.

Oh, Lucy, je radote comme une vieille femme. Tu me manques terriblement. C'est tellement merveilleux d'avoir une grande fille comme toi, avec qui je peux bavarder comme avec une amie. Depuis ton départ, je n'ai plus aucune femme à qui parler. Je sais bien que là où tu es, on a énormément besoin de toi, mais malgré tout, je compte les jours et attends ton retour à la maison et surtout auprès de moi.

Ta mère qui t'aime.

Chère Lucy,

Je demande à Maman d'écrire pour moi encore une fois. Tu ne trouves pas qu'elle a une jolie écriture ? Elle m'oblige à bien faire des lettres pour que moi aussi, un jour, j'écrive bien. Je m'applique. Quand j'aurai dicté à Maman toute une page, je mettrai mon nom en bas. Mi-ran-da. C'est long. C'est beaucoup de travail. Il y a sept lettres. Lucy, c'est plus facile, Will aussi et surtout Tom.

J'ai mal aux doigts à force d'écrire et de coudre. Quand je me pique avec mon aiguille, j'essaye de ne pas pleurer. Pleurer, c'est bon pour les bébés. Je veux être grande comme toi et les garçons.

Reddie va bien. Il aime chanter pour la reine Victoria, notre petite biche, qui est presque rétablie. Tom dit que, quand l'aile de Reddie sera guérie, il faudra lui redonner la liberté. Ça ne me plaît pas. Je peux garder mon canard. Alors pourquoi pas Reddie ? Tom m'a expliqué que c'est un animal sauvage et qu'il a besoin d'être libre.

Bon, en ce cas, je vais l'appivoiser. Et la reine Victoria aussi. Mais je veux chasser Brutus. C'est un méchant chat. Il n'arrête pas d'ennuyer tous mes oiseaux. Si je pouvais, je

mettrais un harnais à Brutus et je l'attacherais dans l'étable. Mais je n'en ai pas trouvé un seul à la taille. Tu pourras peut-être m'aider à en fabriquer un. Reviens bientôt à la maison. Je t'aime.

Mi-ran-da

16 janvier

Chère Lucinda,

Quelle tempête ! Heureusement que la veillée chez les Clark a eu lieu la semaine dernière. Avec toute la neige que nous avons maintenant, personne n'aurait pu venir.

Lucinda, que s'est-il passé ce soir-là ? Tout à coup tu t'es mise à raconter des histoires invraisemblables sur les oiseaux migrateurs et brusquement tu as disparu avec Jeremiah Strong. Vous êtes restés dehors longtemps. Jonathan s'est précipité pour voir où tu étais et il est revenu furieux. Après, tu es partie chez la veuve Mercer.

Quelle soirée étrange ! Tout le monde s'est mis à parler, à discuter, à spéculer – plus encore que d'habitude, si c'est possible. Mrs. Clark avait l'air très, très en colère. D'un seul coup, entre l'arrivée de tes frères et ton départ, elle en a été réduite à porter des paniers dans la carriole des Strong et ça m'a fait bien plaisir de la voir remise à sa place pour une fois. Mais méfie-toi. Je la soupçonne d'être rancunière. Elle est capable de vouloir s'interposer entre son fils et toi. Même si ce dernier semblait très fâché de son côté.

Figure-toi, Lucinda, qu'il a dansé ostensiblement toute la soirée avec cette peste d'Eleanora Cummings. Je parierais bien qu'il lui a marché plusieurs fois sur les pieds par inadvertance tant il semblait irrité. Dis-moi, que se passe-t-il donc ? Qu'as-tu bien pu lui dire pour qu'il se mette dans un état pareil ? Es-tu amoureuse maintenant de Jeremiah Strong ? Ou l'es-tu encore de Jonathan Clark ? À moins que tu ne le sois des deux ?

Il faut, il faut absolument que tu m'écrives et que tu me racontes tout. Sinon, je vais m'imaginer toutes sortes de choses. Oh ! et puis, j'ai eu une idée. Tu te souviens de ce que nous nous sommes dit à la sortie de l'église l'autre jour ? Que nous avions envie de faire une grosse bêtise. Eh bien, j'en ai trouvé une, une absolument formidable. Mais je ne t'en parlerai pas tant que tu ne m'auras pas confié tes secrets. Tant pis pour toi !

Fais mes amitiés à la veuve Mercer. Je vais confier cette lettre à Nathaniel quand il viendra me chercher pour faire une promenade en traîneau. Il la remettra ensuite à ton frère, qui te l'apportera. Souhaite-moi bonne chance avec Nathaniel, Lucy. J'ai l'impression qu'il va bientôt venir parler à mon père. J'espère que Mrs. Mercer va vite guérir. Je le souhaite pour elle, bien sûr, mais aussi parce que je veux te revoir !

Ton amie

Rebecca

16 janvier

Chère Lucinda,

Cela fait plus d'une semaine que j'attends une réponse de ta part, mais je n'ai rien reçu. Cela signifie-t-il que tu n'éprouves plus rien pour moi ?

J'espère qu'il y a une autre raison à ton silence, par exemple cette terrible tempête de neige qui empêche ton courrier de me parvenir. Papa et moi avons dû travailler dur pour nourrir les bêtes et couper suffisamment de bois de chauffage. Je m'inquiète pour toi, qui es seule à t'occuper de la veuve Mercer. Dès que le temps s'améliorera, je viendrai te rendre visite.

Il faut que je te parle, Lucinda. Je me fais tellement de souci que je n'en dors plus et je ne peux pas m'empêcher de te revoir en train d'embrasser ce quaker près du feu. Ce soir-là, tu m'as plongé un couteau dans le cœur et chaque fois que j'y pense, il s'enfoncé plus profond.

Je t'en prie, chère Lucy, réponds-moi et dis-moi que tu tiens encore à moi, que c'était une erreur, que tu la regrettes. Je te promets de te pardonner. Mais si tu ne m'aimes plus, au moins, fais-le-moi savoir. Nous avons été longtemps de bons amis et ce n'est pas une façon de traiter un ami.

J'attends ta lettre !

Jonathan

Vendredi, 24 janvier 1851

Tard

Je n'arrive pas à dormir. Ça tourne, tourne, dans ma tête. D'abord j'ai reçu ces merveilleuses lettres de mes parents et de ma petite Miranda et elles m'ont donné une telle nostalgie de notre maison que j'en ai presque pleuré. Celle de Rebecca, par contre, m'a réconfortée, mais maintenant, il va falloir que j'écrive à Jonathan.

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui dire ? Il promet de me pardonner. Et si je n'en avais pas envie ? Si cela m'était bien égal qu'il le fasse ou non ? Voyons, quelle sorte de fille suis-je donc ? Si je l'aimais vraiment, je devrais me sentir coupable.

Ou alors être en colère. Rebecca m'écrit qu'il a dansé toute la soirée avec Eleanora Cummings. Si j'étais amoureuse de lui, je serais furieuse. Mais ça m'agace, c'est tout. Cela blesse mon orgueil. Sans plus.

Je me pose des questions. Il est arrivé tellement de choses, et si vite ! Je croyais que j'aimais Jonathan et voilà que mon cœur est pris par Jeremiah. Puis-je me fier à ces

émotions contradictoires ? Et serait-ce lâche de ma part d'informer Jonathan de ce que j'éprouve par lettre et non de vive voix ?

Il faut que je sois prudente. Je ne sais pas encore très bien comment je vais m'y prendre. Peut-être qu'une bonne nuit de sommeil m'aidera à avoir des idées plus claires.

Samedi, 25 janvier 1851

Je n'ai pas pu dormir. Finalement, je suis descendue m'asseoir près du feu et j'ai contemplé les flammes comme si j'allais y trouver des réponses à mes questions.

Et voilà que Miss Aurelia m'a surprise, perdue dans mes pensées.

« Lucinda ? Que se passe-t-il ? Tu n'étais déjà pas toi-même cet après-midi et voilà que tu ne dors pas ?

— Oh, Miss Aurelia... »

Je ne la connais pas encore assez bien pour tout lui raconter, mais j'ai eu brusquement tellement besoin de parler à quelqu'un.

« C'est si compliqué... »

Elle a jeté un coup d'œil par la fenêtre.

« Le jour va bientôt se lever. Tu veux que je fasse un peu de café ? »

J'ai hoché la tête et l'ai regardée s'affairer. Cela sentait bon. Elle m'a servi une tasse, j'y ai ajouté beaucoup de crème, un peu de sucre et ai commencé à boire le bon breuvage bien chaud et réconfortant.

« Eh bien ?

— J'ai reçu une lettre. Enfin, deux. De Jonathan Clark. Oh, Miss Aurelia, c'est si difficile d'être amoureuse !

— Oui. Si je fais un gros effort de mémoire, il me semble me rappeler qu'il y a des jours d'orage et des jours de soleil. Tu es sûre d'avoir envie de parler ? Ce n'est pas mon genre d'intervenir dans la vie des gens. Je déteste qu'on se mêle de mes affaires. Alors j'essaye de me tenir à l'écart de celles des autres. »

Cela voulait-il dire que mes problèmes ne l'intéressaient pas ? Ou simplement qu'elle voulait rester discrète ? J'ai hasardé :

« Je ne veux surtout pas vous ennuyer, mais...

— Écoute, je suis là. Pour cette nuit, tu ne trouveras personne d'autre, alors... »

Et elle m'a souri.

« Cela a débuté à la veillée chez les Clark », ai-je commencé. Puis j'ai tout raconté, tout déroulé, comme un interminable ruban dont je dénouais les nœuds. Miss Aurelia m'a écoutée sans rien dire.

« Alors, que dois-je faire ? Je suis amoureuse de Jeremiah. Mais avant, je l'étais de Jonathan. Je le suis peut-être encore. Le problème, c'est que je ne peux absolument pas lui parler du Chemin de Fer souterrain.

— C'est ce qui me paraît le plus clair dans ton histoire, a-t-elle dit. Je ne suis pas du tout sûre de la loyauté des Clark. Et encore moins de celle de la déplaisante Mrs. Clark.

— Alors que faut-il que je fasse ?

— Réfléchissons un moment. »

Elle s'est mise à m'observer comme si j'étais un cheval qu'elle envisageait d'acheter.

« Lucy, tu as deux pieds, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr.

— Alors mets-toi debout. »

Je l'ai fait, en me demandant où elle voulait en venir.

« C'est bien ce que je pensais. Tu es parfaitement capable de tenir debout toute seule. Et j'ai l'impression, à moins que tu n'en décides autrement, que tu te tireras parfaitement d'affaire.

— Que je me tirerai parfaitement d'affaire ? »

Mais que voulait-elle dire ?

« Tu es solide sur tes pieds, Lucinda. Tu n'as pas besoin d'un homme sur qui t'appuyer. D'après ce que je vois, tu es très indépendante. Mais, comme la plupart des femmes, tu ignores ta propre force. »

Cela m'a beaucoup surpris :

« Voyons, Miss Aurelia, vous croyez vraiment que les femmes sont fortes ?

— Pas toutes. J'ai dit "la plupart". Pense un peu à celles que tu connais. Laquelle n'a pas affronté la souffrance ou le deuil avec un grand courage ? Mis plusieurs enfants au monde, pour en voir mourir un ou deux, dû faire des choix difficiles ? Sans jamais cesser de travailler aussi dur, quand ce n'était pas plus dur qu'un homme ? »

Ça m'a fait réfléchir. C'est vrai que Maman, mes deux grand-mères, les femmes de notre village ont toujours travaillé du matin au soir tous les jours de la semaine, même

enceintes ou malades. Quant à Cass et Emma s'enfuyant vers le nord au beau milieu de l'hiver, bien sûr qu'elles sont très courageuses !

« Dans l'immédiat, il va falloir que tu répondes au jeune Clark, a-t-elle repris. Tu peux toujours prétendre que tu es débordée de travail chez moi et qu'il te faut un peu de temps pour mettre de l'ordre dans tes sentiments.

— Mais c'est vrai, j'ai beaucoup de travail et je ne sais plus où j'en suis.

— Il y a autre chose : réfléchis bien, vraiment bien avant de prendre une décision qui t'engagerait réellement. Cela fait combien de temps que tu travailles pour le Chemin de Fer souterrain ?

— Quatre ans. Papa et Maman ont commencé, eux, après avoir lu un article de journal réclamant l'abolition de l'esclavage et écouté des discours sur ce sujet. Ils se sont ensuite procuré des livres là-dessus et ont pris contact avec les quakers de Salem. C'est un oncle de Jeremiah Strong qui les a aidés à installer une station du Chemin de Fer chez nous.

— Lucinda, tu désires l'abolition de l'esclavage toi-même ou tu ne fais que répéter ce que disent tes parents ? »

J'ai pris mon temps pour répondre. C'est vrai qu'au début j'étais essentiellement influencée par eux.

« Ce sont mes idées, ai-je fini par déclarer. J'ai entendu des histoires affreuses d'esclaves qu'on fouette, qu'on marque au fer rouge, à qui on coupe des doigts. Et maintenant que je sais par Emma ce qu'on a fait à Cass... Oui, je pense que l'esclavage ne devrait pas exister. Je le pense vraiment. »

Et j'ai regardé Miss Aurelia droit dans les yeux.

« Je ne mets pas en doute ce que tu me dis, ma chère petite. Mais réfléchis bien : comment pourras-tu continuer à travailler pour le Chemin de Fer souterrain si tu épouses un homme qui n'a pas les mêmes idées que toi ? »

J'ai retenu mon souffle. J'avais toujours cru jusqu'ici que je pourrais convaincre Jonathan. Qu'il m'aimait assez pour combattre l'esclavage avec moi. Mais si je me trompais ? Que ferais-je s'il refusait ? Éprouverais-je encore de l'amour pour lui ? En aurais-je seulement envie ?

J'ai regardé le beau visage de Miss Aurelia, encadré de boucles brunes échappées de son lourd chignon. Pour quelqu'un qui n'aimait pas se mêler de la vie des autres, elle venait de tout mettre sens dessus dessous dans la mienne.

Dimanche, 26 janvier 1851

Mon Dieu, vous nous avez accordé votre protection aujourd'hui alors que nous en avons tellement besoin... Je vous en prie, délivrez ces malheureux des dangers qui les entourent et vite...

Cet après-midi, nous avons frôlé la catastrophe. Je somnolais près du feu quand j'ai entendu arriver des chevaux. D'abord j'ai pensé qu'il devait s'agir de Will et Tom venus nous rendre visite et donner un coup de main. Mais si ce n'était pas eux ? Je me suis redressée brusquement et ai couru appeler Miss Aurelia :

« Des chevaux approchent... !

— Très bien. Je monte au grenier prévenir tout le monde. Vérifie que rien d'anormal ne traîne en bas.

— Mais vous êtes censée être encore malade et au lit...

— J'y serai. Inspecte tout de suite la cuisine. »

J'ai bien regardé autour de moi. Il n'y avait pas tellement de désordre sur la table. Juste peut-être un peu trop d'assiettes sorties pour deux personnes. J'en ai remis dans le placard. Mon cœur battait la chamade et j'avais les joues en feu. Voyons, restait-il autre chose susceptible de nous trahir ?

« Lucy ! Lucy ! »

On frappait à la porte. J'ai couru ouvrir.

« Tom ! Dieu soit loué !

— Oh, Lucy, mauvaises nouvelles ! Des chasseurs d'esclaves arrivent. Ils sont en ce moment chez nous, en train de fouiller partout. J'étais dans la grange avec Papa quand ils ont fait irruption, mais ils ne m'ont pas vu. Papa m'a fait signe de courir te prévenir.

— Combien sont-ils ?

— Cinq hommes, quatre chiens. Lucy, qu'est-ce qu'on fait ? »

J'ai réfléchi à toute vitesse :

« Bouchonne ton cheval avec une poignée de paille. Qu'on ne puisse pas voir qu'il est en sueur. Après, dépêche-toi d'aller me chercher un seau d'eau et quelques bûches. Tu fais comme si tu étais là depuis un bon moment et m'aidais aux travaux de la maison. Moi, je vais préparer de la pâte à pain. Mais avant, entre et regarde bien dans la cuisine pour voir si je n'ai rien oublié de suspect. »

J'ai couru mettre Miss Aurelia en garde. Tom, lui, a tout de suite remarqué un tas de vêtements, à côté de la boîte à couture :

« C'est quoi, ça ? m'a-t-il demandé quand je suis revenue. Ça ressemble à des pantalons pour enfants.

— Mon Dieu, où les cacher ? »

Ma voix s'est mise à trembler, je sentais la panique m'envahir. Il ne fallait absolument pas que les chasseurs d'esclaves et leurs chiens sentent ma peur. Sinon, j'étais sûre d'être démasquée.

« Lucy, fourre-les dans le panier à linge. Mets quelque chose par-dessus.

— Bonne idée. Bon, maintenant va attacher ton cheval à l'écurie et reviens avec de l'eau et du bois. »

Tom s'est rué dehors. J'ai caché les vêtements, mis un grand tablier et ai commencé à mélanger de la farine de maïs, du lait, des œufs et des petits morceaux de lard.

Mon frère est revenu très vite, trébuchant presque sous le poids de son seau. Il avait l'air encore très soucieux :

« Lucy, je suis inquiet à cause des chiens.

— Pourquoi ?

— Il y a beaucoup de monde caché là-haut. Et tu y es montée très souvent. Les chiens vont forcément sentir quelque chose. »

Voyons, il fallait que je trouve une idée, et vite encore une fois. À la maison, Maman accrochait toujours des jambons fumés et des morceaux de lard dans la cave, pour tromper les chiens qu'on pourrait y faire descendre et les empêcher ainsi de renifler la petite pièce secrète derrière.

J'ai aussitôt découpé une tranche de lard, mais sans savoir où la mettre. Quant à suspendre un jambon à l'étage pour camoufler l'odeur du grenier, cela n'avait pas de sens. Personne n'aurait l'idée de mettre un jambon à sécher en haut. C'est toujours en bas qu'on fait cela.

« Qu'est-ce qui sentirait assez mauvais pour que ça marche ? Tom, dis-moi ! »

Il se mordillait la lèvre.

« Je ne sais pas, Lucy. Laisse-moi encore une minute. »

C'est là qu'on a commencé à donner des coups de poing dans la porte.

« On n'a pas une minute ! Monte au premier et invente quelque chose ! Immédiatement ! »

Dehors, on frappait de plus en plus fort. J'ai essuyé mes paumes en sueur sur mon tablier et me suis préparée à ouvrir.

« Qui est là ?

— Excusez-moi, Miss Spencer, mais on a besoin de vous voir.

— Je... je ne reconnais pas votre voix. Qui êtes-vous, je vous prie ?

— Vous êtes bien Lucinda Spencer ? Je suis Levi Bowen. C'est le chef de la police qui m'envoie. Nous avons avec nous un planteur du Sud à la recherche de biens lui appartenant. »

Levi Bowen... Il est de Limaville. Papa dit que c'est un paresseux et un bon à rien. Mais je savais qui c'était et je ne pouvais pas laisser la porte fermée plus longtemps. Je tremblais en l'ouvrant.

« Mr. Bowen, que puis-je faire pour vous ?

— Nous devons fouiller cette maison. Monsieur ici présent a toute une troupe d'esclaves en fuite. Nous vérifions chaque habitation du village. Nous avons attrapé un homme, mais les femmes et les enfants ont réussi à filer.

— J'ai été si occupée à soigner la veuve Mercer que je n'ai prêté attention à rien d'autre. Mais entrez, si c'est ce que vous voulez.

— Merci. Je vous présente Clayton Roberts, le propriétaire des fuyards. Il est accompagné de plusieurs de ses gars. »

Je me suis efforcée de prendre un air poliment étonné. Là, devant moi, souriait l'homme horrible qui avait maltraité Cass. Le père naturel de Ruth et de Mesha. J'ai serré les poings, senti mes ongles s'enfoncer dans mes paumes et vite mis mes bras derrière mon dos.

« J'imagine que vous avez déjà eu la rougeole, ai-je dit. Miss Aurelia a encore de la fièvre. »

J'espère qu'elle a bu un peu de whisky, ai-je eu le temps de penser, de façon à avoir le visage rouge et brûlant. Mais que faisait donc Tom ?

L'esclavagiste s'est tourné vers ses compagnons.

« Vous, allez regarder du côté de la grange, de l'étable et de l'écurie. Prenez trois chiens avec vous. Moi je vais jeter un coup d'œil à l'intérieur de la maison. »

Cela voulait dire un seul chien dedans. Mais Tom ne revenait toujours pas.

« Si la veuve est à l'étage, je fouillerai au rez-de-chaussée, a proposé Levi Bowen. Comme ça, il n'y a pas trop de risques que j'attrape la rougeole. »

Sale lâche. Papa avait raison.

Soudain, on a entendu un bruit sourd au-dessus de nos têtes.

« Malheur de malheur ! »

C'était Tom, enfin ! Alléluia !

« Thomas Spencer, quelle bêtise as-tu encore bien pu inventer ! » ai-je crié. Et j'ai grimpé l'escalier quatre à quatre en relevant ma jupe à deux mains. Je me suis arrêtée au seuil de la chambre où se trouve la porte secrète.

« Ah, Lucy, ce n'est pas malin de me demander de faire ça ! Tu n'aurais pas dû !

— Je n'ai jamais vu autant de saleté dans une pièce ! »

Tom avait éparpillé les cendres de la cheminée où le feu était pratiquement éteint. Et pendant que je poussais des exclamations de dégoût, il les a piétinées pour qu'il y en ait absolument partout. Je me suis mise à tousser, comme si leur odeur âcre me gênait beaucoup.

« Je vais te donner un seau d'eau et des chiffons, ai-je annoncé sur un ton menaçant. Et tu ne partiras d'ici que lorsque le plancher brillera de propreté. Après, tu prendras un bain.

— Non, pas ça ! Pas un bain ! Je ne suis pas une fille ! »

J'ai entendu un rire étouffé derrière moi et ai compris que nous avions du public. Je me suis retournée.

« Pardonnez-moi, mais j'ai perdu mon sang-froid. Mon frère fait tout trop vite. C'est toujours pareil avec lui. Si vous voulez, je vais vous montrer le reste de la maison. Voici la chambre de la veuve Mercer. Elle est censée se reposer, mais ça m'étonnerait qu'elle ait pu dormir avec ce vacarme. »

Et j'ai foudroyé Tom du regard. Sur quoi il m'a tiré la langue. L'horrible Clayton Roberts a ri encore une fois. Il m'a ensuite décoché son plus beau sourire, puis s'est écarté pour me laisser passer. Je lui ai montré du doigt la porte de Miss Aurelia, avant de redescendre à la cuisine, l'air toujours très en colère.

Nos visiteurs ont mis du temps à fouiller partout. J'ai envoyé Tom nettoyer la pièce pleine de cendres et fini de préparer mon pain. Pendant qu'il cuisait, j'ai fait les cent pas devant le fourneau.

« Lucy ! m'a crié Tom depuis le premier étage, ça sent bon, drôlement bon ! Je peux en avoir un morceau ?

— Tu as tout balayé, tout lavé ?

— Mais voyons, tu veux que je meure de faim ! »

Enfin, nos indésirables visiteurs ont terminé leur inspection.

« Voulez-vous emporter du pain bien chaud avec vous ? ai-je proposé. Il fait un froid piquant dehors.

— Merci, Miss Spencer », a répondu Clayton Roberts. Il m'a serré la main et l'a gardée quelques secondes entre les siennes. J'aurais voulu la lui arracher mais n'ai pas osé prendre le risque d'éveiller ses soupçons. J'ai presque grincé des dents en lui rendant son sourire.

« Désolé d'avoir ainsi dérangé une jeune personne aussi charmante », a-t-il déclaré. Il y avait dans ses yeux bleus une lueur bizarre. Se doutait-il de quelque chose ? Que voulait-il obtenir de moi ? J'avais presque l'impression qu'il touchait mon visage. Intérieurement, j'ai frémi.

« Vous ne m'avez pas dérangée, ai-je répondu. Je sais que les temps sont difficiles. »

Si seulement il savait à quel point ! J'ai coupé mon pain en tranches épaisses et en ai donné une à chacun. En moi-même, je me disais que j'aurais aimé les saupoudrer de poivre.

Je suis restée sur le seuil de la porte pour les regarder enfourcher leurs montures et s'éloigner sur la petite route.

« C'est ce que j'appelle avoir gâché un excellent pain », a dit Tom en surgissant à côté de moi. Il en avait quand même attrapé un bon morceau entre ses doigts pleins de suie.

« Attends que Maman voie dans quel état tu t'es mis ! Elle te plongera dans un bain pendant au moins une semaine !

— Mais ça en valait la peine, Lucy ! Ce sale type et son sale chien n'ont même pas mis leur sale nez dans la pièce, tellement j'avais sali partout ! »

Ses yeux luisaient de malice.

« Tu as été formidable ! ai-je affirmé en lui ébouriffant les cheveux d'une main. Je suis fière de toi. Mais maintenant, au travail pour remettre de l'ordre. »

Tandis qu'agenouillée à côté de Tom je frottais par terre de toutes mes forces, je me disais qu'aucun savon ne réussirait à faire disparaître la méchanceté de Clayton Roberts, un individu capable de vendre ses propres enfants. Il pouvait bien avoir de beaux yeux bleus, son âme était celle d'un serpent. Je bouillais de colère, au point de pratiquement arracher les lattes du parquet.

Ce soir, pendant que je finis d'écrire le récit de cette journée, je sens mes mains me piquer. Tant pis si je ne suis pas une bonne chrétienne, mais si je revois cet horrible personnage un jour, il faudra que je résiste à la tentation de lui jeter au visage une poignée de notre belle terre grasse de l'Ohio – de l'État libre de l'Ohio.

Lundi, 27 janvier 1851

Le dégel a commencé. La neige fond, fond, fond... Le soleil brille depuis cinq jours et la transforme peu à peu en une bouillie grisâtre. Mais je renoncerais volontiers à ce beau temps si cela me garantissait que nous n'aurions plus de visite comme celle d'hier. Je sursaute au moindre bruit, je tremble dès que j'aperçois une ombre. Jeremiah, où es-tu ? Quand tout cela finira-t-il ?

Mardi, 28 janvier 1851

J'ai calculé que cela fait douze jours que Jeremiah m'a déposé sa lettre. Attendre, c'est ce qu'il y a de plus difficile au monde. Je déteste ça !

J'ai écrit à Jonathan Clark, comme me l'a suggéré Miss Aurelia. Une simple lettre de politesse, courte et pas trop sèche, j'espère.

Mercredi, 29 janvier 1851

Une sale journée. Le bébé a pleuré, le lait a tourné parce que je l'avais laissé trop longtemps au soleil. Et Jeremiah ne vient toujours pas. A-t-il disparu de la surface de la terre ?

Jeudi, 30 janvier 1851

Cela fait quatorze jours que Jeremiah est parti. Est-il réellement en danger ? Ou vit-il une grande aventure qui l'absorbe au point d'oublier ceux et celles qui l'attendent ici ? J'essaie de ne pas perdre confiance, de me dire qu'il va revenir bientôt. Je relis sa lettre tous les soirs avant de me coucher. Mais je continue à me poser des questions.

Vendredi, 31 janvier 1851

Très tôt

Alléluia ! Jeremiah est de retour ! Il y a à peine une heure, j'ai entendu qu'on jetait des petits cailloux contre ma vitre. J'ai couru à la porte et il était là, sous le porche. Je me

suis jetée dans ses bras grands ouverts et suis restée blottie contre lui jusqu'à ce que je sente mes pieds commencer à geler.

« Lucinda, tu m'as tellement manqué !

— Jeremiah, cela fait plus de deux semaines ! Que s'est-il passé ?

— Nous avons sorti Abraham de prison. Je l'ai emmené jusqu'à Cleveland en traîneau. Le voyage a été long et difficile, mais heureusement, il n'y avait pratiquement personne sur les routes. Le plus compliqué, cela a été de revenir jusqu'ici, car à cause du soleil, les chemins sont noyés de boue.

— Jusqu'à Cleveland ! Ça ne m'étonne pas que ça t'ait pris si longtemps ! Mais tu es là. Je suis si contente !

— Je ne suis pas là pour rester. Il faut que nous fassions partir toute la famille de chez la veuve Mercer. Chaque jour cela devient plus risqué de rester ici.

— Oh, Jeremiah ! il est venu, ce sale esclavagiste, avec des hommes à lui. Ils ont fouillé partout, dans la maison, la grange, l'écurie. Heureusement, Tom avait pu nous prévenir à temps, sinon... Je tremble rien qu'à l'idée de ce qui aurait pu se passer.

— Raison de plus pour emmener tout le monde plus au nord aussi vite que possible. Je ne suis pas encore passé chez moi. Je me suis arrêté chez tes parents avant de passer ici. William viendra ce soir, dès que la nuit sera tombée, avec sa carriole à double fond. Je le rejoindrai à la sortie de la ville. Si Miss Mercer et toi pouvez préparer vos pensionnaires pour le voyage...

— Bien sûr, nous allons le faire. »

Et soudain, je suis devenue toute timide :

« Je t'ai écrit une lettre. Tu la trouveras en arrivant chez toi.

— Moi aussi, je t'ai écrit. Pas vraiment une lettre, plutôt des notes de voyage destinées à toi et à toi seule. Je n'ai pas pris les précautions habituelles, je comptais te les remettre en mains propres. Mais pour te protéger, je n'ai jamais utilisé ton nom. J'ai seulement écrit "chère Amie". N'oublie pas, Lucinda, ces pages ne sont que pour toi.

— Tu as raconté tout ce qui t'était arrivé ? Sans rien cacher ? C'est très dangereux pour toi ! Si tu t'étais fait prendre...

— Tout mon voyage a été très dangereux. Mais j'avais envie de ne rien te cacher. Si on m'avait pris, j'aurais trouvé un moyen de brûler ces pages. »

Il m'a embrassée et nous sommes restés longtemps dans les bras l'un de l'autre. Puis il est parti et j'ai entendu le bruit des sabots de ses chevaux décroître peu à peu. Je

suis restée sous le porche, réchauffée par ses baisers, jusqu'à ce que le silence revienne. Puis je me suis hâtée de rentrer. J'ai attisé le feu et commencé à lire les pages qu'il m'avait remises. Mes doigts tremblent encore car les nouvelles qu'elles contiennent sont à la fois magnifiques et inquiétantes.

17 janvier

Je suis parti avant l'aube et ai dû très vite, tant la neige était déjà épaisse, ôter les roues de ma carriole et mettre des patins à la place. La route de Canton blanchissait de plus en plus, mais j'ai de bons chevaux et nous avons parcouru aujourd'hui au moins la moitié du chemin. Malgré le vent et le froid, j'avais chaud au cœur en pensant à toi.

18 janvier

Enfin arrivé à Canton, après un parcours difficile. La neige complique à elle seule les choses, mais en plus il y a ce vent qui balaye le sol et découvre mes traces sur la terre humide. Plusieurs fois, pour échapper à d'éventuels poursuivants, j'ai dû prendre à travers champs.

À Canton, de mauvaises nouvelles m'attendaient. Notre Ami Eli Whitman a été accusé d'avoir violé la loi en portant secours à des esclaves en fuite et lourdement condamné. Parce qu'il est connu pour être un citoyen paisible et un bon chrétien, on ne l'envoie pas en prison mais le juge lui a infligé l'amende la plus lourde, c'est-à-dire mille dollars. Nous allons le dire à toutes nos réunions et demander de l'aide à nos Amis, sinon il sera obligé de vendre sa ferme, une terrible perte pour lui et sa famille. Prie pour que nos efforts soient couronnés de succès, mon Amie. Je crains que nous ne soyons qu'au début d'une longue route. Prends bien soin de toi et de tes protégés. J'ai le cœur lourd d'inquiétude quand je pense à notre Ami Whitman et à toi.

19 janvier

Sous le couvert de la nuit et de la tempête de neige et bien que nous soyons censés être des hommes de paix, trois d'entre nous ont forcé la porte de la prison et libéré Abraham. Ma conscience me tourmente, car nous avons dû user de la force à l'égard du gardien, mais sans violence. Nous l'avons surpris par-derrière et, après lui avoir bandé les yeux et la bouche, attaché sur sa chaise.

L'aurais-je blessé s'il avait fallu le faire pour sauver Abraham ? Je ne sais pas. Le Seigneur nous demande d'aimer nos ennemis. Nous l'avons installé près de la cheminée et

j'ai ajouté des bûches dans le feu pour qu'il n'ait pas trop froid jusqu'au matin. J'espère que tout ira bien pour lui mais nous ne nous sommes pas attardés, car la route est longue jusqu'à Cleveland.

Souhaite-moi de réussir dans ma tâche. Il faut que tu saches que la mission qui est la mienne et toi êtes les deux forces qui me font avancer.

20 janvier

Aujourd'hui nous nous reposons dans une grange proche de Randolph. Tout près de toi aussi et je suis terriblement tenté de me glisser dehors et de venir te rendre visite. Mais je sais que je ne dois pas le faire. Abraham est heureux, maintenant qu'il a surmonté le choc de son évasion. Toutefois, il souffre du froid et grelotte sans cesse, bien que nous lui ayons fourni des vêtements chauds, une couverture ouatinée et de la paille pour se protéger du vent. Il m'a dit : « Un jour, vous irez jusqu'en Caroline, mon vieux pays, et vous sentirez le soleil vous chauffer le dos. Vous comprendrez alors pourquoi je frissonne ici ! »

Mes compagnons nous ont quittés. Abraham et moi continuerons seuls le voyage vers le nord, et il va nous paraître long par ce temps glacial ! Abraham me répète que l'idée d'être bientôt libre et avec sa famille lui l'échauffe le cœur. Je n'ai pas besoin d'aller jusqu'en Caroline pour me sentir réchauffé moi-même : dès que je pense à toi la tempête n'est plus qu'une toute petite chute de neige.

21 janvier

Nous sommes arrivés à Hudson. Aux premières lueurs de l'aube, la ville dormait sous son manteau blanc. Elle m'a semblé très belle. J'espère que peut-être un jour tu la verras avec moi. Nous avons fait un long parcours de nuit et le vent souffle de plus en plus fort tandis que nous nous installons dans le grenier d'un Ami sûr. Je prie pour que les nuages gris s'éloignent enfin car cette tempête dure depuis trop longtemps. Un repas chaud et une journée de repos constituent le plus beau des cadeaux.

22 janvier

Une autre nuit de voyage nous a conduits à Bradford. En d'autres circonstances, je serais peut-être fatigué ou alors je me plaindrais du froid, mais je pense trop au but à atteindre pour cela. Au fur et à mesure que nous nous rapprochons du lac, je vois le visage d'Abraham se détendre. Sous mes yeux il rajeunit presque à chaque kilomètre que nous parcourons. Il n'est pas du tout aussi âgé que je l'avais cru d'abord.

Je lui rappelle qu'une fois qu'il sera dans une cachette sûre, je devrai aller chercher sa famille et donc refaire avec elle le même parcours. Il me dit qu'il priera pour que le soleil brille ces jours-là et me demande de bien couvrir les petits pour qu'ils ne souffrent pas trop de ce temps glacial.

J'aimerais te serrer dans mes bras, je sais que de cette façon je n'aurais pas froid. Suis-je trop hardi à ton goût, ma très chère Amie ? J'espère que non, car je me souviens avec tendresse de ton baiser. Cela te fait-il rougir ? Je l'espère bien.

23 janvier

Cleveland, enfin ! Et il fait beau – un don de Dieu, j'en suis convaincu. Cette nuit, nous prenons un peu de repos dans une grange à l'entrée de la ville, mais nous allons devoir chercher un autre lieu, mieux protégé encore, car Abraham risque de devoir y rester longtemps. Je lui suggère de continuer seul et tout de suite jusqu'au Canada mais il refuse. Il veut attendre que sa famille le rejoigne ici.

Je ferais la même chose si j'étais à sa place, très chère Amie. Je serais incapable de traverser le lac et de permettre qu'une telle étendue d'eau nous sépare. Néanmoins, rester seul ici n'est pas sans danger. En outre, il est si près de ce pays où il sera libre enfin. J'en discute avec lui. Il me répond : « Que serait la liberté sans mon Emma ? » Et j'ai honte d'avoir abordé le sujet.

24 janvier

À Cleveland, les quais sont gardés. Des patrouilles de police passent régulièrement. C'est l'une d'elles qui a arrêté notre Ami Whitman. Et pire encore, il y a des espions dans toutes les tavernes à matelots. La boutique du barbier qui nous servait de refuge n'est plus sûre du tout. Pas plus que la pension qui louait des chambres très bon marché. Il va falloir cacher Abraham assez loin du lac. J'éprouve un sentiment de déchirement. D'un côté je sais que je dois rester avec lui jusqu'à ce qu'il soit réellement en sécurité, et de l'autre, j'ai envie de courir te retrouver – ce qui n'est d'ailleurs pas uniquement de l'égoïsme de ma part puisque je viendrai chercher sa famille chez toi, pour la conduire ensuite auprès de lui. Je compte les jours, les heures.

25 janvier

Encore une journée passée à essayer de trouver une cachette sûre pour Abraham, sans succès. Nous apprenons la patience dès le berceau, nous, les quakers, mais la mienne commence à s'épuiser. Je supplie Dieu de faire quelque chose. Où donc peut bien être ce

havre dont nous avons besoin pour notre fugitif ? Le soleil brille toujours, la neige fond de plus en plus, l'activité augmente sur les quais. Et le danger est partout. Ma chère, très chère Amie, ne nous oublie pas dans tes prières, dont nous avons bien besoin.

26 janvier

Enfin ! J'ai assisté ce matin au service religieux et ai prié de toutes mes forces. Le Seigneur m'a conduit à un Ami qui possède un vaste entrepôt. Si Abraham supporte l'odeur du poisson, il sera là en sécurité et pourra se reposer tandis que je reviendrai vers toi aussi vite que possible, aussi vite que mes chevaux voudront bien galoper.

27 janvier

Bedford, à nouveau. Maintenant que je suis seul, je peux voyager le jour. J'ai laissé Abraham au milieu des barils de poisson. La neige a presque complètement fondu, les routes sont très boueuses et je dois faire attention en conduisant mon attelage. Ce soir, je remplacerai les patins par les roues, mais je crains que cela ne me ralentisse beaucoup. Peut-être va-t-il faire très froid à nouveau, et les chemins seront alors recouverts de verglas. En ce cas je pourrai glisser à toute allure jusqu'à toi.

28 janvier

Dans la boue, Hudson n'est finalement pas une aussi belle ville que sous la neige. Ou peut-être suis-je trop impatient pour bien regarder. Cela fait si longtemps que je suis sur les routes. J'ai trop envie de rentrer chez moi et de te revoir.

29 janvier

J'ai réussi à arriver jusqu'à Ravenna mais j'ai dû rouler jusque tard le soir. Une de mes roues s'est cassée et je l'ai remplacée en travaillant dans la boue jusqu'aux genoux. Je suis las, las. Las de l'hiver. Las des voyages. C'est uniquement en pensant à toi que je résiste à l'envie de me réfugier dans une grange et d'y rester jusqu'à ce que les routes soient sèches.

30 janvier

Il est midi et je n'écrirai que quelques mots. J'arriverai presque sûrement à Atwater ce soir. Je me rapproche de chez moi. Mes chevaux le sentent. À bientôt, ma très chère, à bientôt !

Vendredi, 31 janvier 1851

L'après-midi

Jeremiah ! Comme elles étaient douces à lire, ses pages ! Je les ai savourées jusqu'aux premières lueurs du jour. Je lui ai manqué autant qu'il m'a manqué ! Cela me réjouit l'âme de constater que nous avons le même but. Même s'il est quaker et moi presbytérienne, nous nous ressemblons pour tout ce qui compte vraiment.

J'ai cru que je travaillais dur chez Miss Aurelia, mais je vois à quel point tout a été difficile pour lui. Au moins, moi, j'étais bien au chaud et à l'abri de la pire des tempêtes.

Cela ne me plaît pas qu'il doive retourner si vite dans le nord. Mais je le supporterai. Il a résisté au mauvais temps, il le fera encore et réussira ce nouveau voyage. Si seulement je pouvais l'accompagner à la place de Will ! Ah, les règles sont trop strictes pour les filles ! Mais j'obéirai. Que puis-je faire d'autre ?

Demain je rentrerai à la maison. Je serai avec Papa, Maman, Tom, Miranda et tous leurs animaux sauvages. À la maison ! Je savoure ces mots-là comme des bonbons.

Février

Dimanche, 1^{er} février 1851

Le matin

Hier soir, j'ai été incapable d'écrire. Je n'y arrivais pas.

Hier a été le jour le plus triste. Et pourtant, la journée avait merveilleusement commencé. J'ai encore du mal à comprendre pourquoi il a fallu que tout tourne mal. Le pire aurait été évidemment que l'esclavagiste revienne. Mais, Dieu soit loué, il ne s'est pas montré.

Dès le matin, Miss Aurelia et moi avons commencé à nous activer, à préparer des provisions et emballer des vêtements. Le grenier bourdonnait littéralement. Emma chantait *Gloire au Seigneur !* et je joignais gaiement ma voix à la sienne tout en travaillant.

Cass, elle, ne chantait pas. Je me suis dit qu'elle économisait ses forces pour le voyage. Mais j'ai compris que ce n'était pas du tout cela quand Will est arrivé avec sa carriole à la nuit tombée.

J'ai tendu à Emma un petit flacon d'élixir parégorique que Maman nous avait fait parvenir, en lui expliquant la dose à donner à chacun des enfants pour qu'ils dorment. Il

ne fallait surtout pas que des pleurs attirent l'attention. Elle a hoché la tête pour signifier qu'elle comprenait.

« Bon. On est prêt. On a tous mis deux épaisseurs de vêtements pour ne pas prendre froid. Cass, remercions le Seigneur, je n'arrive pas à le croire, mais dans quelques jours, on sera libres ! Réellement libres ! »

Cass n'avait pratiquement rien dit de toute la journée. Elle était en outre la seule à ne pas s'être habillée. Je l'ai regardée et vu qu'une grosse larme roulait sur sa joue :

« Je ne peux pas partir, a-t-elle dit. Si je pars, je perds mon bébé. Et vous, vous perdrez peut-être votre Cass. Je me sens très mal. Il faut que je me repose.

— Cass, voyons, le voyage ne va durer que trois ou quatre jours. Il faut que tu viennes. »

Elle a secoué la tête.

« En ce cas, nous ne partons pas non plus ! » s'est exclamée Emma. Elle m'a attrapée par la main, puis sa voix s'est brisée : « Trouvons un moyen de prévenir Abraham. Il doit traverser le lac et commencer à nous installer une maison. Nous arriverons dès que nous pourrons.

— Non, a dit Cass. Je vais peut-être rester ici encore des semaines. Partez tous maintenant. Mr. Roberts risque de revenir. Mettez-les à l'abri. Je viendrai quand je pourrai. »

Et elle a enfoui son visage dans son oreiller.

Emma s'est redressée, en serrant ses bras contre elle.

« Pourquoi Dieu nous fait-il ça ? Pourquoi m'obliger à choisir entre mon mari et ma sœur ?

— Ce n'est pas Dieu, me suis-je hâtée de dire. Ce sont des hommes, des hommes méchants. »

Et j'ai hésité à continuer, mais je le devais :

« Écoute, Emma, si Cass sait que vous êtes tous en sécurité au Canada, elle se reposera mieux. Elle retrouvera des forces pour la naissance du bébé.

— Mais les chasseurs d'esclaves...

— Ce sera plus facile pour Miss Aurelia et moi de cacher une seule personne. Je te promets que dès qu'elle sera en état de voyager, Cass viendra vous rejoindre avec son enfant, même si c'est moi qui dois la conduire. »

Emma a respiré profondément. Son visage s'est durci. J'ai attendu, espérant qu'elle opterait pour la solution la plus raisonnable. Et moi, si je me trouvais dans une situation pareille, avoir par exemple à choisir entre Tom et Will, ou entre Papa et Maman, que ferais-je ? Aurais-je jamais le courage de partir sans Miranda ? J'ai honte de ne jamais avoir eu à prendre ce genre de décision – et j'en éprouve en même temps une infinie reconnaissance.

Finalement, Emma a tranché. Je sentais mon cœur battre à grands coups quand elle a commencé à parler.

« Ben, Shad, les filles, on se prépare. On part vers le nord retrouver Papa. »

Elle s'est ensuite tournée vers moi et m'a souri, mais son visage avait pris d'un seul coup une teinte terreuse.

Les adieux ont été terribles. Emma a longuement serré Cass dans ses bras. Ni l'une ni l'autre n'exprimaient rien, mais elles pleuraient en même temps.

« Cassie, tu viens nous rejoindre dès que le bébé est arrivé.

— Ah, Emmaline ! Toujours à me donner des ordres ! Bien sûr que je viens dès que je peux. »

Elle a embrassé ses enfants, qui commençaient à s'assoupir – ils avaient pris leurs gouttes d'élixir parégorique – puis leur a recommandé d'être bien obéissants avec Emma :

« Mes petits seront en bonnes mains, a-t-elle simplement dit ensuite.

— Maman ! a gémi Ruth, je ne veux pas partir sans toi ! »

Et elle s'est accrochée à sa mère. Cass l'a bercée contre elle :

« Chérie, rappelle-toi ton histoire, l'histoire de Ruth. Tu resteras avec Noémi. Là où elle ira, tu iras. C'est Emma qui va s'occuper de vous tous, maintenant. Tu l'aideras, n'est-ce pas ? Et je viendrai bientôt avec le nouveau bébé. Je t'aime, ma Ruth, sois sage. »

Miss Aurelia a aidé les enfants à descendre l'escalier. Emma a embrassé Cass encore une fois et les a suivis, portant un bébé dans chaque bras. Nous sommes tous allés jusqu'à l'écurie où Will venait d'ouvrir le double fond de sa carriole. C'est Emma qui a alors pris la direction des opérations. Elle a installé les petits, bien serrés les uns contre les autres. Je les ai tous embrassés à mon tour et enroulés dans des couvertures. Nous avons ensuite remis les planches du fond en place, puis posé dessus des bottes de foin. Emma nous a dit au revoir et s'est installée à son tour. Tout allait presque trop vite...

« Sois très prudent, William, a chuchoté Miss Aurelia. Ne prends pas de risques inutiles. Si tu crois qu'il est plus sûr de compter un jour de plus, n'hésite pas.

— Je ferai de mon mieux. »

J'ai pris mon frère dans mes bras.

« Dieu te bénisse, Will, et te protège. »

Mes yeux se sont embués de larmes quand il a fait claquer son fouet et pris la direction du nord, sous un ciel criblé d'étoiles. J'ai cherché du regard la Grande Ourse tandis que la carriole s'éloignait et que décroissait le bruit du pas des chevaux. Une seule pensée me reconfortait un peu : c'est avec Jeremiah que Will avait rendez-vous à la sortie de la ville. Nos protégés seraient donc dans les meilleures mains possibles.

Miss Aurelia et moi sommes retournées dans la maison, qui semblait désormais aussi vide qu'un champ de blé en hiver. Le cœur lourd, j'ai rangé les assiettes et remis les tasses à leur place.

« Lucy, ne sois pas triste qu'ils soient partis, m'a dit Miss Aurelia. Nous avons réussi ce que nous voulions faire jusqu'ici.

— Je sais. Mais c'est normal qu'ils me manquent déjà tous ! Et puis, je m'inquiète pour Cass. Comment va se passer son accouchement maintenant qu'Emma n'est plus là ?

— Bessie Smith, une de mes voisines, est sagefemme. Elle m'a promis de venir assister Cass, le moment venu. »

Miss Aurelia m'a prise par la main.

« Mais en attendant, une ou deux prières ne nous feraient pas de mal, qu'en penses-tu ? Pour que leur voyage se passe bien et se termine bien. »

Nous sommes allées nous asseoir près du feu et avons incliné la tête, en suppliant silencieusement le Seigneur de veiller sur mon frère et tous nos protégés.

« Amen, a finalement dit Miss Aurelia. Maintenant, va dormir. Tu as bien gagné un peu de repos. Je resterai près de Cass. »

Elle avait la même intonation que Maman quand elle veut me faire comprendre qu'il est inutile de discuter. Et donc, j'ai obéi.

1^{er} février

Chère Maman,

Tu es un ange d'avoir envoyé Tom avec sa carriole pour me ramener à la maison. Mais comme tu le sais, la maladie de la veuve Mercer dure plus longtemps que prévu. J'ai

le cœur lourd quand je pense à toi, à Papa et à la jolie chambre que je partage avec ma petite Miranda. Pourtant, je n'ai pas le choix. Il m'est impossible de laisser Miss Aurelia se débattre seule avec les nouvelles complications qui viennent de se produire. Mon devoir est ici et je resterai avec elle jusqu'à ce que sa santé soit complètement rétablie et ma tâche achevée.

Maman, prie beaucoup. Prie pour tous ceux qui ont le cœur rempli d'angoisse et pour les malades qui ont besoin que Dieu les aide. Pour moi aussi, car je suis faible et je tremble à l'idée du choix difficile que j'ai à faire. Et je t'en prie, Maman, chaque fois que tu peux te passer de Tom à la maison, envoie-le-moi. Sa bonne frimousse couverte de taches de rousseur est le plus réjouissant des spectacles, elle me fait penser à toi et au cher foyer qui m'attend dès que j'aurai terminé mon travail.

Pardonne-moi de pleurnicher un peu trop. J'ai honte car il y a tant de gens dont le cœur a été infiniment plus blessé que le mien. En me levant demain matin, je ferai un gros effort pour retrouver force et gaieté.

Mais ce soir, je déborde de tristesse.

Ta Lucinda

Dimanche, 2 février 1851

Je voudrais. Je voudrais. Je voudrais... La liste est si longue que j'ai l'air de vouloir trop en demander... Voici la liste de tout ce que je voudrais :

Que Cass aille mieux et donne naissance à un enfant en bonne santé.

Que Will et Jeremiah conduisent Emma et les enfants sans encombre jusqu'à Cleveland.

Qu'ils prennent le bateau et arrivent sains et saufs au Canada.

Qu'ils puissent vivre ensuite là où l'esclavage n'existe pas.

Il me semble que mes demandes sont toutes justifiées. En ce qui me concerne, je n'ai que deux vœux à exprimer :

Que mon frère et Jeremiah reviennent sans avoir été inquiétés.

Rentrer bientôt chez moi.

Lundi, 3 février 1851

J'ai tenté de reconforter Cass, mais hélas, sans le moindre succès. Elle reste couchée, immobile, les yeux fixés au plafond, dans ce grenier qui semble maintenant bien vide. On ne l'entend pas pleurer, mais des larmes coulent de ses yeux. Elle mange à peine. Que faire pour lui redonner courage ?

Je n'en ai d'ailleurs pas beaucoup moi-même. Car Maman m'a fait porter par Tom une lettre qui m'a rendue encore plus triste que je ne l'étais déjà :

1^{er} février

Ma Lucy chérie,

Les nuages s'accumulent et le vent souffle de plus en plus fort. Je crains qu'une nouvelle tempête ne se lève. Je m'inquiète : Aurelia et toi avez-vous assez de provisions et de bois de chauffage ? Chaque matin et chaque soir, nous prions pour que vous soyez en sécurité. Ici, tout est calme. Aucun visiteur, les tâches habituelles nous occupent. Ton papa a entrepris de fabriquer un nouveau banc, il y travaille beaucoup, mais je le sens nerveux. Je sais que lui aussi pense sans cesse à toi.

Miranda ne tient pas en place. Elle voudrait absolument sortir, mais il fait trop froid. D'où cette enfant tire-t-elle son énergie, je me le demande ! Elle m'a fait promettre d'écrire toutes les nouvelles qu'elle va me dicter quand j'aurai terminé ma lettre et je vais lui obéir, mais sache d'abord que tu lui manques terriblement.

Je la comprends, moi aussi j'ai eu une grande sœur. À mes yeux, c'était une princesse, une reine. Et mon univers s'est écroulé quand elle s'est mariée et est partie vivre au loin.

Néanmoins, je pense qu'il n'est pas mauvais pour nous que nous soyons séparées un certain temps. Après tout, tu es maintenant une grande fille. Je ne voudrais pas t'empêcher de prendre ton envol et te garder enfermée chez nous. Tu régneras bientôt sur ta propre maison, tu seras sous peu une épouse puis une mère.

Pourquoi suis-je si sentimentale ? D'un côté je voudrais serrer l'aînée de mes enfants contre mon cœur, la retenir encore un peu. De l'autre, j'envie ta jeunesse et ton énergie. Tu vas bientôt avoir une vie à toi, ce qui est terriblement excitant.

Honte à moi ! Vois donc comment ce ciel gris contribue à assombrir mon humeur. Allons, je vais me forcer à redevenir tout de suite moins triste, à retrouver une certaine gaieté. Je crois que ce serait une bonne idée d'aller faire un gâteau. Et si Miranda m'aide, cela l'aidera à rester un peu tranquille.

Nous t'aimons, Lucy. Reviens bientôt à la maison. Je vais glisser cette lettre dans la poche de Tom. Il ira te voir demain.

Je t'aime.

Maman

J'arrive à peine à lire les derniers mots car mes yeux se remplissent de larmes. Mais je sens la tendresse de Maman s'enrouler autour de moi comme des bras protecteurs. Cela me reconforte, même à distance.

C'est drôle : parce que je ne suis pas là, elle arrive à aborder des sujets qu'elle ne mentionne guère d'habitude. Mon avenir, par exemple. Oh, nous en avons déjà parlé ! Elle m'a appris à coudre et j'ai un coffre rempli de draps et de taies d'oreiller pour mon trousseau. Pour plus tard. Dans longtemps. Or dans sa lettre, l'avenir ne semble plus du tout aussi éloigné. Cela me fait peur. Je ne suis pas encore prête à quitter ma famille.

Allons, je ne dois pas m'apitoyer sur moi-même. Je vais écarter ce genre de pensées et lire la lettre de Miranda qui va sûrement me reconforter.

Chère Lucy,

Mauvaises nouvelles.

Aujourd'hui, Reddie s'est envolé.

J'ai pleuré. Je voulais qu'il reste dans sa boîte.

Tom dit que je ne devrais pas. Il dit que Dieu n'a pas fait les oiseaux pour qu'ils restent enfermés dans des boîtes. Il dit qu'ils ont besoin d'être libres.

Malgré tout, ça ne me plaît pas. Et ça ne me plaît pas non plus que tu sois partie. Combien de temps dure une rougeole ? C'est avec nous que tu dois être, pas avec la veuve Mercer.

Maman dit que tu reviendras bientôt. Elle dit que Reddie reviendra peut-être et fera son nid près de la maison, avec une dame oiseau. Je l'espère bien. Et je veux que tu reviennes tout de suite. TOUT DE SUITE.

Je t'aime,

Miranda

Oh non, pas toi aussi, Miri ! Maintenant je suis une vraie loque, toute ma famille me manque, même Tom que je viens pourtant de voir. Je vais aller me passer un peu d'eau froide sur le visage. Comment puis-je devenir une adulte si je continue à me comporter comme une enfant ? Et comment ai-je l'audace de me plaindre quand Cass est couchée là-haut, en proie à un sentiment de solitude que je n'ose même pas imaginer.

Mardi, 4 février 1851

C'est peut-être parce que nous nous sentions bien seules, chacune de son côté. Ou alors Dieu a-t-il entendu mes prières. Enfin, quelle que soit la raison, je suis pleine de reconnaissance. Car, en dépit de la tempête de neige qui redouble, Cass et moi avons passé un bon moment ensemble, cet après-midi. C'est vraiment étonnant parce que, un peu plus tôt, nous pleurions toutes les deux.

Je lui ai monté une assiettée de jambon aux navets, avec un bon morceau de pain chaud, mais elle a tout repoussé de la main.

« Il faut que tu manges, Cass. Je sais ce que tu éprouves, mais pense au bébé. Lui aussi doit prendre des forces. »

Elle a froncé les sourcils.

« Miss Lucy, vous croyez vraiment savoir ce que j'éprouve ?

— Non, pas vraiment, ai-je soupiré. Simplement, c'est la première fois que je n'habite plus chez moi et ma famille me manque, même si je sais qu'elle est en réalité tout près. Toi, tu es partie de chez toi pour toujours et ta famille est vraiment loin. Mais je te comprends quand même un peu. »

Là-dessus je me suis frotté vite les yeux. Je n'allais quand même pas me mettre à pleurer !

Cass m'a pris la main. Puis sa voix a changé :

« Oui, sûrement. Mais je suis contente d'être partie pour de bon parce que maintenant le maître ne pourra plus me faire de mal. Ce qu'il y a... c'est que je ne sais pas où sont mes petits... »

Nous sommes tombées dans les bras l'une de l'autre en sanglotant comme des bébés. Puis, brusquement, une idée m'est venue :

« Attends ! Je vais te montrer où ils sont. Je suis sûre que Miss Aurelia a une carte. Mange ton dîner, je vais prendre le mien et après, nous regarderons une carte. »

J'étais si excitée que je n'ai pratiquement rien avalé. Miss Aurelia nous a effectivement déniché une carte de l'Ohio, j'ai sorti le récit de voyage de Jeremiah et nous avons pu suivre l'itinéraire que Will devait être en train de parcourir d'Atwater jusqu'à Cleveland, puis la traversée du lac Érié jusqu'au Canada. Cela a suffi pour rendre à Cass son sourire. Alléluia !

Mercredi, 5 février 1851

Will et Jeremiah devraient maintenant être arrivés à Cleveland. Je suis sûre qu'ils vont y rester jusqu'au moment où ils verront le bateau s'éloigner du quai. Je ne vais donc pas commencer à calculer dans combien de jours ils pourraient être de retour, car je risque d'être trop déçue si l'attente est longue. J'espère simplement qu'ils seront bientôt là.

En attendant, Cass m'occupe à plein temps. Elle vient d'avoir une autre très bonne idée. J'aimerais pouvoir dire que c'est moi. Mais non, c'est elle.

Ce matin, nous avons à nouveau examiné la carte. Elle a désigné une ville du doigt.

« C'est quoi, Miss Lucy ? J'ai oublié le nom.

— C'est Hudson. À mi-chemin entre ici et Cleveland.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que c'est écrit. Là, regarde. Hudson.

— Comment avez-vous appris à lire, Miss Lucy ?

— Maman m'a enseigné les lettres. Après, il y a eu l'école. Toi, tu n'y es jamais allée ? »

Elle a secoué négativement la tête.

Je sais que les esclaves, en général, ne savent pas lire, sauf certains, parmi les plus âgés, à qui leurs maîtres ont appris à déchiffrer certains passages de la Bible. Mais plusieurs années avant ma naissance, les politiciens des États du Sud ont fait adopter des lois interdisant à quiconque d'enseigner la lecture aux esclaves.

« C'est difficile d'apprendre à lire, Miss Lucy ?

— Non, pas vraiment. Il faut commencer par les lettres, ça prend un peu de temps. Mais n'importe qui peut le faire. Même ma petite sœur qui a cinq ans.

— Et moi, alors ? J'ai du temps, en ce moment.

— Tu dis ça sérieusement ? Tu veux vraiment essayer ? Tu veux que je te donne des leçons ? »

J'en ai presque sauté de joie, tellement cette idée me plaisait.

« Commençons tout de suite ! »

Et voilà que, dans mon nouveau rôle de maîtresse d'école, j'ai immédiatement été comme un poisson dans l'eau... D'abord, j'ai montré à Cass les lettres de son nom, puis du nom de ses enfants. Elle a appris presque la moitié de l'alphabet dans l'après-midi,

avant de demander à se reposer un peu. Elle est avide de connaissance, on dirait un champ de blé en période de sécheresse qui a besoin d'eau.

Pendant qu'elle faisait un petit somme, j'ai couru annoncer la bonne nouvelle à Miss Aurelia, qui m'a aussitôt proposé de se charger de toutes les tâches ménagères, en me disant que ce qui peut faire plaisir à Cass est ce qu'il y a de plus important. Avant-hier, j'aurais vraiment cru que rien ni personne ne réussirait à lui rendre le sourire. Maintenant, j'attends son réveil avec impatience !

Jeudi, 6 février 1851

Cass est vraiment très amusante.

« J'aime les lettres qui ressemblent à des serpents ! » a-t-elle déclaré pendant que je lui apprenais à faire des S. Et elle a fièrement écrit son nom, CASS, sur une page de mon journal.

Miss Aurelia nous a donné du papier et j'ai calligraphié chaque lettre, avec à côté un petit dessin suggérant le bruit que cela fait quand on le prononce.

Cass m'a bien aidée parce que je suis nulle en dessin. Et à nous deux, nous sommes venues à bout d'un superbe alphabet. Demain, nous nous attaquerons aux noms de tous les membres de sa famille. J'ai remarqué qu'elle fait encore plus d'efforts si ce que je suis en train de lui enseigner se rattache à quelque chose de vraiment important pour elle.

Vendredi, 7 février 1851

C'est très curieux, la soif d'apprendre. En trois jours, Cass a fait plus de progrès que Miranda en trois mois. Peut-être parce qu'elle est une adulte, mais surtout sans doute parce qu'elle a enfin ce dont elle rêvait depuis si longtemps. J'ai du mal à la forcer à se reposer un peu. Si on la laissait faire, elle recopierait ses lettres du matin au soir. Pourtant, à cause du bébé, elle doit absolument dormir beaucoup. Même moi, je sais cela.

Samedi, 8 février 1851

J'écris à ma famille et tiens mon journal pendant que Cass s'acharne sur ses pages d'écriture. Elle m'a demandé si elle pouvait ajouter quelque chose dans mon cahier. J'ai dit oui et juste corrigé l'orthographe.

Elle a mis : CASS LIBRE DEMAIN.

8 février

Chère Miranda,

À nouveau la tempête. As-tu fait un bonhomme de neige ces jours-ci ? J'imagine que oui. La prochaine fois que tu sortiras, fais-en un autre exprès pour moi.

J'ai réfléchi à l'histoire de Reddie. Tom a raison, ma chérie. Les oiseaux sont faits pour s'envoler : Toujours.

Dès qu'il fera un peu moins froid, nous déposerons sur le rebord des fenêtres, toi et moi, des petits brins de laine que Maman nous donnera et, quand Reddie viendra te rendre visite, il les prendra pour mettre dans son nid bien douillet. Ce sera très amusant de guetter l'éclosion des œufs de sa petite dame oiseau. Je meurs d'impatience !

Mais pour l'instant, sois bien sage et aide Maman.

Je t'aime,

Lucy

8 février

Cher Papa, chère Maman,

Je me sens beaucoup mieux. Même la nouvelle tempête ne m'a pas trop attristée car elle est vite passée et a recouvert le vilain sol boueux d'un beau tapis blanc. Will devrait bientôt rentrer de voyage et cela me réchauffe le cœur. J'imagine qu'il en va de même pour vous. Priez afin que cet hiver se termine bientôt et que le printemps arrive.

Votre fille qui vous aime,

Lucinda

8 février

Chère Rebecca,

Je vais rester un peu plus longtemps que prévu chez Miss Aurelia car les suites d'une maladie sont parfois imprévisibles. Tu me manques, mais comme je suis très occupée, le temps passe vite. Dès que le printemps sera là, il faudra que nous nous trouvions au moins une semaine pour tout nous raconter, car avec ce qui nous arrive à chacune, un jour ou deux n'y suffiront pas.

Tu es maintenant au courant de mes perplexités sentimentales. Mon cœur penche pour Jeremiah Strong. C'est un excellent garçon et nous partageons de nombreux centres d'intérêt. Cela sonne bien, n'est-ce pas ?

Et il embrasse si merveilleusement que cela me fait désirer d'autres baisers. Je suis une mauvaise fille !

Pauvre Jonathan Clark... Je l'aime bien, mais uniquement en tant qu'ami. Maintenant que je pense sans cesse à Jeremiah, je sais que l'amitié ne suffit pas. Je cherche encore une façon de dire la vérité à Jonathan sans le blesser, tout en étant honnête. Vais-je y parvenir ? J'espère que oui.

Comment va Nathaniel ? A-t-il parlé à ton père ? Écris-moi tout car avec ce temps affreux et l'isolement dans lequel me maintient la maladie de Miss Aurelia, je n'ai de nouvelles que grâce au courrier.

Et dis-moi, quelle bêtise as-tu bien pu encore inventer ? Je t'ai révélé mes secrets. Tu dois maintenant me faire partager les tiens – surtout s'il s'agit de bonnes bêtises à faire. Écris-moi bientôt.

Bonne chance avec Nathaniel.

Lucinda

Dimanche, 9 février 1851

Suis-je donc bête ! Quand apprendrai-je à voir un peu au-delà des apparences ? Aujourd'hui, d'épais nuages ont envahi le ciel. Tandis que Cass faisait un petit somme, je les ai longuement étudiés, pour essayer de deviner s'ils étaient porteurs d'une simple bourrasque ou d'un vrai blizzard. Je n'aime pas savoir Will et Jeremiah sur les routes par mauvais temps.

« Lucinda, tu es à des milliers de kilomètres de nous, a soudain dit Miss Aurelia.

— C'est vrai, ai-je reconnu. Vous n'avez pas un peu de travail à me donner ? Je suis à jour avec mon courrier et mon Journal, et Cass va dormir encore une heure ou deux.

— Eh bien, un enfant va arriver un de ces prochains jours. Tu pourrais commencer à lui coudre quelque chose. J'ai des bouts de tissu là-haut dans une malle.

— Parfait. Dans combien de temps pensez-vous qu'elle va accoucher ? Emma avait dit dans deux mois, mais cela remonte à quelques semaines. »

Je ne peux pas dire que je sois pressée de voir le bébé arriver. En réalité, cela me fait peur. Depuis que Maman a perdu le sien à la naissance, je redoute ces moments-là.

« Avez-vous prévenu la sage-femme ? Nous risquons d'avoir bientôt besoin d'elle. »

Je m'efforçais de ne pas avoir l'air trop inquiète. Miss Aurelia a souri et a répondu d'une voix très calme :

« Je lui ai envoyé un message. Son mari, Jonas, vient de temps à autre me donner un coup de main et il est au courant. Nous parlerons à Cass dès que ton frère sera de retour et lui aura donné de bonnes nouvelles de sa famille. »

J'ai hoché la tête en guise de réponse et fixé la campagne enneigée derrière la fenêtre. Où étaient-ils ? Près d'Atwater, ou alors encore à Cleveland, où quelque chose les aurait retardés ? Ah, mes craintes ne les feraient pas avancer plus vite ! Je suis donc montée chercher de jolies chutes de tissu – de la fine flanelle, de la mousseline, du calicot et des morceaux de ruban.

Miss Aurelia m'a donné des ciseaux, du fil, une aiguille et, après avoir débarrassé la table de la cuisine, je me suis mise au travail. J'ai commencé par tailler des langes dans la flanelle blanche. Pendant ce temps, elle s'est installée près de la cheminée et j'ai entendu le crissement d'un crayon sur du papier.

« Qu'est-ce que vous faites ? ai-je demandé. Vous dessinez ? Vous savez dessiner ?

— Oui, un peu, a-t-elle répondu.

— Je peux regarder ?

— Pas encore. Je vais d'abord finir et ensuite, tu me diras ce que tu en penses. Je vis de la vente de mes dessins, tu sais. Et de mes tableaux.

— Vraiment ? Alors c'est vous qui avez peint tous ceux qui sont accrochés aux murs ? Je n'en ai jamais vu autant nulle part.

— Oui, pour la plupart, ils sont de moi ! »

Elle souriait, tout en gardant les yeux fixés sur sa feuille de papier.

« Je ne suis pas tout à fait une fermière, Lucy. Mes dessins et mes histoires me rapportent une bonne partie de ce dont j'ai besoin pour vivre.

— Vous vendez des histoires ? Mais où ? À qui ?

— À des magazines. Des journaux. Cela plaît que j'illustre moi-même ce que j'écris. De la sorte, on n'a pas à chercher un autre artiste. »

Je n'étais pas sûre de comprendre.

« Vous venez de dire que vous n'étiez pas une fermière. Pourtant, j'ai vu vos champs. Vous cultivez du blé, du maïs, de l'orge, de l'avoine...

— Lucy, tu es très intelligente, mais peut-être pas toujours très observatrice. Tu ne t'es jamais demandé comment une femme pouvait labourer, semer, récolter à elle seule ? Si tu veux savoir toute la vérité, je ne suis même pas veuve. »

Là, du coup, je me suis piqué le pouce avec mon aiguille ! « Ouille » Et j'ai sucé mon doigt durant au moins une minute.

Miss Aurelia s'est mise à rire.

« À voir ton expression, je crois que nous allons avoir besoin de parler un peu toutes les deux. Je vais d'abord nous préparer du thé, ensuite j'irai voir si Cass n'a besoin de rien, puis nous nous dirons nos secrets. Je suis sûre que tu auras cousu au moins trois langes avant que je puisse répondre à toutes tes questions. »

Tandis qu'elle mettait la bouilloire à chauffer, puis montait au grenier, j'ai examiné les tableaux accrochés dans la cuisine de plus près. Puis j'ai taillé encore plusieurs pièces de flanelle blanche. Si nous devons bavarder tout l'après-midi, ce n'était pas une raison pour prendre du retard dans mes travaux de couture. Je continuerais à travailler pendant qu'elle me parlerait, de femme à femme. À vrai dire, je brûlais d'impatience...

Lundi, 10 février 1851

Je n'en reviens toujours pas ! Miss Aurelia m'avait prévenue que sa vie n'avait rien de conventionnel. Quel euphémisme !

Son histoire a commencé pourtant assez simplement. Sa famille, originaire du Connecticut, est venue s'installer dans l'Ohio au début du siècle, comme la mienne. Ses différents membres ont défriché des terres, construit des fermes. Son père a réussi, le frère de son père pas du tout, si bien que ses parents ont réuni les deux exploitations tandis que son oncle partait plus à l'ouest.

« Tu vois où habitent Jonas et Bessie Smith ? m'a-t-elle demandé. C'est mon père qui a construit cette maison. Je la leur loue ainsi que les champs autour. »

Cela expliquait les cultures. Mais tout cela, je le savais, ou presque. Tout en continuant à ourler mes langes, j'ai attendu. Attendu qu'on en arrive aux secrets.

Miss Aurelia a repris :

« Mon père vendait du bois à des fabricants de meubles. Il était aussi trappeur et faisait le commerce des fourrures. Cela lui rapportait gros. C'est par lui que j'ai rencontré Andrew Mercer.

« Il faut que je te précise que j'étais fille unique. Ma mère faisait une fausse couche après l'autre. Je suis née six ans après leur mariage, quand ils avaient presque renoncé à tout espoir d'avoir un enfant. J'ai donc été très gâtée. On me laissait faire tout ce que je voulais.

« Andrew était trappeur et travaillait pour mon père. Quand j'ai jeté mon dévolu sur lui, mes parents ont été immédiatement d'accord et ils ont décidé de nous donner la ferme de mon oncle. Celle où nous nous trouvons en ce moment. Pendant qu'on l'aménageait, mon père a engagé un menuisier de Pittsburgh qui est venu jusqu'ici pour faire les tables, les chaises, les lits que tu vois. Il voulait pour sa fille ce qu'il y a de plus beau. Mais j'aurais dû prêter plus d'attention aux personnes qu'aux choses. »

Elle parlait d'un ton léger, presque comme si elle plaisantait. Je comprenais mieux maintenant pourquoi l'ameublement de sa maison m'avait paru si beau dès mon arrivée. Elle a repris, d'un ton soudain plus grave :

« Ma mère est tombée malade. Des problèmes de femme, dus sans doute à toutes ses fausses couches. Et elle n'a pas voulu gâcher mon bonheur, elle ne s'est pas plainte. Quand nous avons fini par comprendre qu'elle allait réellement très mal, nous nous sommes vite mariés, Andrew et moi, pour qu'elle soit sûre, avant sa mort, que l'avenir de sa fille était tout tracé. C'était terrible : mon mariage allait pratiquement coïncider avec la disparition de ma mère. Andrew, lui, était un trappeur, un homme habitué à courir les bois, à vivre dans une cabane. Le confort, pour lui, était un mot dépourvu de sens, comme l'idée de s'installer dans une belle maison.

— Vous avez dit tout à l'heure que vous n'étiez même pas veuve, ai-je hasardé. Est-ce que vous avez... divorcé ? »

Le mot « divorce », je l'avais lu dans des romans. Mais je ne connaissais personne ayant réellement divorcé, ni aucune famille où l'on avouait qu'un de ses membres, même éloigné, l'avait fait.

« Non. Même moi, cela m'aurait choquée. Andrew n'était pas un méchant homme. Nous n'étions simplement pas faits l'un pour l'autre. Il est resté jusqu'à ce que ma mère meure. Puis il m'a laissée m'occuper de mon père et est parti pour une longue expédition dans la région du Michigan. Nous avons tout préparé ensemble. Une fois qu'il serait loin de l'Ohio, il m'enverrait une lettre m'informant de la mort d'Andrew Mercer. Je deviendrais ainsi veuve, aux yeux du village. Il a ensuite changé de nom, s'est fait appeler Mark Andrews et a continué sa vie aventureuse dans l'Ouest.

— C'est donc pour cela que vous ne vous êtes jamais remariée, ai-je dit. Vous ne savez même plus si votre mari est mort ou vivant.

— Oh si, il est tout à fait vivant. Assez bizarrement, nous sommes restés bons amis. Je reçois de temps à autre des messages de lui. Plusieurs ballots de fourrures me sont

parvenus de sa part, au fil des années. Tiens, au printemps dernier, j'ai reçu un paquet de Californie, si curieux que cela puisse paraître. Mon "cousin" Mark Andrews avait trouvé un filon d'or et voulait que j'en aie ma part. Il y a donc dans mon coffre à la banque quelques belles pépites.

— Mais vous ne pouvez pas vous remarier.

— Je n'en ai pas la moindre envie ! Ah, vous, les jeunes filles, avec vos rêves d'amour plein la tête ! Vous ne pensez jamais à ce qui se passe après. Peut-être suis-je devenue trop lucide après la mort de ma mère. Le mariage peut aussi être la perte d'une femme. Elle n'est plus indépendante, elle ne possède plus rien en propre. Elle gaspille sa santé et son énergie. Ce n'est pas pour moi, tout cela ! Mon père n'avait pas encore mis la ferme au nom d'Andrew, quand nous nous sommes mariés. Il était trop absorbé par l'état de ma mère. Après, je crois qu'il a eu des doutes, car il a rédigé un testament comme quoi les deux fermes me reviendraient à moi et à moi seule. Je pourrais en disposer comme je l'entendais. »

La tête me tournait un peu ! Miss Aurelia avait eu une vie si compliquée ! Je me doute que personne, chez nous, ne connaît le premier mot de son histoire.

« Pourquoi me confiez-vous tout cela ? » ai-je demandé.

Mon thé était froid et je n'avais pas touché à ma part de gâteau.

« Je ne sais pas trop, a-t-elle reconnu. Peut-être parce que je te sens hésiter entre ces deux jeunes gens. Peut-être aussi parce que je devine que tu as en toi une étincelle de révolte, Lucinda. Une étincelle que j'aimerais voir devenir flamme. À moins qu'en vieillissant, je n'aie tout simplement eu envie de raconter mon passé. En voyant Cass si malade, je me suis retrouvée à l'époque si cruelle où j'ai perdu ma mère.

« Bien, tout en te parlant, j'ai fait un dessin et il est maintenant terminé. Tu peux le regarder. J'en ai même fini plusieurs, cet après-midi. Peut-être amuseront-ils Cass. »

Elle m'a passé son carnet.

Dès que je l'ai ouvert, j'ai éprouvé un véritable choc. Elle m'avait représentée assise à la table de la cuisine, en train de coudre, le regard lointain, le sourire rêveur. Cela signifiait qu'elle savait lire dans mon cœur, car tandis qu'elle me parlait de son histoire d'amour avec Andrew Mercer, moi je pensais à Jeremiah Strong.

Pour ne pas regarder ce dessin-là plus longtemps, vite, j'ai tourné la page et vu d'autres portraits : Ben et Shad en train de jouer avec la neige, Emma s'occupant de

Lizzie, Noémi et Ruth assises l'une contre l'autre écoutant l'histoire de leurs homonymes dans la Bible, Daniel et Mesha mangeant un gâteau.

Chaque fois, le personnage semblait sur le point de parler, de se mettre à rire.

« Vous êtes vraiment étonnante, ai-je fini par dire. Vous êtes la femme la plus extraordinaire qu'il m'ait été donné de rencontrer. »

J'ai toujours été attirée par les gens qui mènent des vies non conventionnelles. En même temps, elle m'agace un peu, Miss Aurelia ! Car avec ses yeux d'artiste, elle voit trop de choses...

Mardi, 17 février 1851

C'est un bruit de pas de chevaux qui m'a tirée du sommeil très tôt ce matin. J'ai d'abord frémi. Venait-on à nouveau fouiller la maison ? J'ai eu une rapide vision des cruels yeux bleus de Clayton Roberts et écouté, espérant que le bruit s'éloignerait – mais non, il s'est rapproché. J'ai couru frapper à la porte de Miss Aurelia pour la prévenir.

Puis un sifflet strident a résonné dans l'air glacé de la nuit, et j'ai poussé un « ouf ! » de soulagement, attrapé un châle et couru ouvrir à mon frère.

« Cela fait si longtemps qu'on vous attend ! Sont-ils tous en sécurité ? Comment s'est passé le voyage ? Jeremiah est avec toi ? C'est la neige qui vous a retenus ? »

Je l'ai serré dans mes bras et il m'a serrée à son tour contre lui. Sa force m'a surprise. William est en train de devenir rapidement un homme.

« Nous les avons mis sur le bateau à vapeur qui traverse le lac et va à Windsor, au Canada. À cause de la neige, Jeremiah et moi avons dû attendre à Cleveland, dans la maison d'une famille quaker qu'il connaît.

— Dieu soit loué ! a chuchoté Miss Aurelia. William, entre vite te réchauffer. Nous allons annoncer la bonne nouvelle à Cass.

— J'ai quelque chose pour elle », a dit Will en tapotant une de ses poches.

Nous avons grimpé aussitôt au grenier. Cass ne dormait pas. À la lueur de ma chandelle, j'ai lu l'angoisse sur son visage. Je me suis assise à côté d'elle :

« Écoute bien : ta famille est au Canada. Ils sont tous sains et saufs. Libres !

— Gloire à Dieu ! »

Elle s'est redressée, les yeux pleins de larmes de joie :

« Racontez-moi tout !

— Le voyage s'est plutôt bien passé, a dit Will. Nous sommes arrivés à Cleveland le mardi matin et avons retrouvé Abraham qui se cachait dans la réserve d'un marchand de poissons, au bord du lac. Ça empestait là-dedans !

« Dès qu'il a fait nuit, nous avons cherché un moyen de faire monter les enfants en cachette sur le bateau qui traverse le lac. J'ai passé des vêtements à moi à Emma et, déguisés plus ou moins en marins, nous avons installé chaque gamin dans un tonneau vide qu'il a fallu ensuite hisser à bord. Le capitaine n'a plus eu qu'à emporter sa "cargaison" sur le sol canadien où elle est arrivée saine et sauve. »

William a tiré un papier de sa poche : « À Windsor, il y a une église baptiste près des docks. C'est là qu'il faudra aller. Emma et Abraham auront entretemps trouvé un logement. Ils laisseront leur adresse à l'église. »

Cass s'est emparée de la feuille et l'a serrée contre sa poitrine.

« Mes bébés ! Libres ! Gloire à Dieu ! »

Miss Aurelia lui a pris les mains.

« Oui, que Dieu soit loué ! Maintenant il faut aller bien et que ce nouveau petit naisse en bonne santé.

— Oui, oui, je vais aller mieux ! Mes bébés sont libres ! Le nouveau et moi, on va vite aller les rejoindre. »

Cass s'est alors tournée vers Will.

« Merci, a-t-elle dit. Vous êtes peut-être encore un garçon, mais vous avez sauvé mes enfants comme un homme. Vous les avez conduits jusqu'à la terre promise. »

Will a rougi d'un seul coup et elle a insisté :

« Un brave garçon, très courageux. »

Nous sommes redescendus et j'ai servi à mon frère un solide repas chaud. Il a englouti plusieurs assiettées.

« J'ai cru ne jamais parvenir à me réchauffer, a-t-il dit. À l'aller, les chemins étaient boueux, mais ça allait encore. Heureusement qu'au retour nous avons trouvé ce point de chute à Cleveland en attendant que la neige cesse. Après, les routes ont été très difficiles.

— Il a beaucoup neigé ?

— Oh oui, surtout près du lac Érié. Et par endroits. Il y avait des parties à peu près sèches et brusquement d'autres où Jeremiah et moi devions nous dégager d'une congère sur au moins deux cents mètres. Puis dimanche, il s'est remis à neiger.

— Jeremiah est rentré chez lui ?

— Oui, en principe. Tiens, il t’envoie une lettre. Je n’ai pas l’impression que tu voudras nous la lire à haute voix. »

Je lui ai arraché l’enveloppe des mains, les joues soudain en feu.

« Veux-tu dormir la nuit ici, William ? a proposé Miss Aurelia.

— Merci, mais Maman sera morte d’inquiétude si je suis absent plus longtemps. Je vous ai apporté du poisson, si cela vous tente. De quoi pouvez-vous avoir besoin ? Quelques provisions, peut-être ? Je le dirai à mes parents. »

Comment Will pouvait-il encore parler de poisson et de provisions ? Moi, je n’avais qu’une idée en tête : courir jusqu’à ma chambre et lire la lettre de Jeremiah. Je comptais les minutes !

« Oui, du poisson frais, c’est une bonne idée, a dit Miss Aurelia. Si tu veux rentrer chez toi, Lucinda, je peux très bien me débrouiller seule avec Cass. Je suis sûre que tu as beaucoup manqué à ta mère. »

Il n’était plus question de Jeremiah. Que venait-elle de dire ? Elle parlait de rentrer. Avais-je envie de rentrer chez moi ? Bien sûr que oui ! Maintenant que j’étais avec Will, les autres membres de ma famille me manquaient terriblement. Mais je me faisais du souci pour Cass. Impossible de la laisser avant la naissance du bébé.

« Je pense qu’il vaut quand même mieux que nous soyons deux, ai-je dit. Si Cass a des problèmes, je peux courir chercher de l’aide.

— Oui, mais ce n’est sûrement pas à un ou deux jours près.

— Je vais y réfléchir. Je ne partirai pas ce soir. »

Il fallait que Will s’en aille, Papa et Maman devaient être si impatients de le revoir et d’écouter le récit de son voyage ! Je l’ai embrassé, lui ai donné mes lettres. Du bout des doigts, je touchais toujours celle de Jeremiah, au fond de ma poche. Encore une nuit où je n’aurais pas beaucoup dormi. Mais cette fois, cela n’avait vraiment pas d’importance !

7 février

Chère Lucinda,

Quand tu recevras ce mot, je serai en sécurité chez mon père et ma mère, avec mes frères et mes sœurs. Toi, tu seras toujours en train de travailler dur. Sache que je suis de plus en plus tenté de me rendre à la ferme de la veuve Mercer. C’est uniquement parce que

je connais la gravité de sa maladie que je ne viens pas. Cela fait trop longtemps que nous ne nous sommes pas vus. Et comme je n'étais pas seul, au cours de ce voyage que je viens de faire, j'ai eu moins de temps et de facilité pour t'écrire.

Je te griffonne ceci depuis Cleveland où j'attends, en compagnie de ton frère, que la tempête se calme. C'est vraiment un excellent garçon. Will Spencer est encore très jeune, mais il a les épaules solides et est toujours prêt à se charger de lourds fardeaux. Ta famille doit être fière de lui.

Je suis sûr qu'il t'a déjà raconté comment notre expédition a été couronnée de succès. J'attends avec impatience de pouvoir emporter le reste des marchandises et de le livrer à bon port dès que possible. Ces voyages en plein hiver me font souffrir du froid, mais c'est aussi quelque chose de très revigorant. J'adorerais en faire un avec toi un jour. Crois-tu que nous pourrions arranger cela ? Est-ce trop hardi de ma part de te poser cette question ?

Quand Sœur Mercer aura retrouvé la santé, peut-être me permettras-tu de te rendre visite. Par exemple, je pourrais venir te chercher pour te reconduire chez toi. Je dois admettre, Lucinda, que tu as pris mon cœur. J'ai souvent ton visage devant les yeux. Aussi, je te prie, autorise-moi à venir bientôt.

*En attendant, je suis
ton ami fidèle,*

Jeremiah Strong

Mercredi, 12 février 1851

LES BÉBÉS DE CASS LIBRES !

ALLÉLUIA !

Voilà ce que Cass a écrit aujourd'hui ! Je n'ai pas corrigé le dernier mot, elle était si fière de l'avoir tracé. Nous avons travaillé plus dur que jamais, mais dorénavant le cœur léger, elle parce qu'elle sait sa famille à l'abri, et moi parce que j'ai lu la lettre de Jeremiah.

« Tu as l'air d'aller mieux, Cass. Tes jambes sont encore enflées ?

— Mon âme est comme un oiseau, Miss Lucy. Mais ce bébé-là, il me fatigue beaucoup. J'ai mal aux jambes. Et puis mon cœur, voilà qu'il bat trop vite. Puis on dirait qu'il s'arrête. Tâtez pour voir. »

J'ai pris son pouls, tâté son cou, et d'un seul coup eu très peur. J'ai abrégé la leçon, en lui conseillant de faire un bon somme, puisque nous n'avions guère dormi de la nuit. Et je suis allée prévenir Miss Aurelia.

« Il vaut mieux que Bessie vienne voir ce qui se passe, a-t-elle dit, même si le bébé ne doit pas arriver tout de suite.

— Je selle un cheval et je vais la chercher, ai-je proposé. Je suis inquiète. »

C'était vrai. Mais je n'ai pas ajouté que je tenais là une formidable occasion d'être enfin dehors, même si ce n'était que pour une heure ou deux.

J'ai couru me changer et enfiler un caleçon long en laine, d'épaisses chaussettes, la grosse veste et le pantalon que je mets d'habitude quand on m'appelle la nuit. Avec une casquette, je pourrais presque passer de loin pour un garçon, mais au moins, je ne risque pas de prendre froid. Et pour faire du cheval, c'est une tenue très confortable.

Miss Aurelia m'a donné sa jument et je suis partie au petit trot à travers les champs verglacés. Le vent était coupant, mais le soleil me chauffait le dos et je me sentais bien, tout en sachant que j'effectuais une mission importante. Je pensais à Jeremiah... Il m'avait écrit. Il allait venir me voir. J'ai eu envie de chanter à pleine voix. Je suis arrivée à destination beaucoup trop vite...

Mrs. Smith m'a fait entrer dans sa cuisine où il faisait bien chaud. Elle a un bon sourire et une solide poignée de main. Elle est petite, le teint chocolat clair et a les cheveux tressés en petites nattes à la mode africaine. Elle m'a servi du thé, du pain et du fromage, pendant que je lui expliquais ce qui n'allait pas avec Cass.

« Elle en est à combien de mois ? Elle est grosse comment ? »

Je n'ai pas trop su quoi lui répondre, aussi j'ai encerclé ma taille de mes bras :

« Difficile à dire. À peu près grosse comme ça. Elle a mal aux jambes. Elles sont très enflées. Elle pense que ce ne sera pas avant plusieurs semaines.

— C'est son premier ?

— Non, son troisième. Mais il y a aussi eu des problèmes avec les autres.

— Bon, j'irai la voir. »

Mais il fallait que j'en dise plus à Mrs. Smith. Que je la prévienne... J'ai respiré un bon coup.

« Mrs. Smith, il faut que vous sachiez... C'est une esclave en fuite. Ne venez que si vous vous sentez capable de prendre le risque.

— Je le savais. Et si je ne le prends pas, ce risque, qui le fera à ma place ? Comment crois-tu que j'aie pu venir jusqu'ici, ma fille ? Par un tour de magie ? Je suis arrivée de Virginie quand j'étais encore très jeune. Je suivais mon homme. Quelqu'un a pris des risques pour moi, en ce temps-là. Et pas seulement quelqu'un, toutes sortes de gens, des Blancs comme des Noirs. Dieu soit loué, cela fait longtemps qu'on ne me recherche plus, si bien que je peux vivre tranquillement ici. Mais je n'ai jamais oublié mon voyage. »

Je me suis sentie stupide, d'un seul coup.

« Pardon, je voulais seulement vous dire la vérité... Pour que vous soyez très prudente.

— Je sais ce que ça veut dire, être prudente. Allons, ne t'inquiète pas. Je ne peux pas venir tout de suite. Un de mes enfants a une vilaine toux, ça ressemble au croup. Mais je vais te donner des remèdes à rapporter là-bas, des herbes que tu feras infuser. Ça devrait la soulager et diminuer l'enflure des jambes, sans risque pour le bébé. »

Elle m'a tendu un petit paquet, m'a montré la quantité à utiliser, puis est allée chercher un plus gros sac.

« Ça, tu le mélangeras avec de l'eau bien chaude et tu en feras un cataplasme. Mets-lui sur la poitrine, avec une flanelle par-dessus. Matin et soir. »

Je ne comprenais pas.

« Pourquoi la poitrine, puisqu'elle a mal aux jambes ?

— On dirait, d'après ce que tu dis, que son cœur bat trop vite. Il faut calmer ça. Elle reste au lit, n'est-ce pas ?

— Oui. Depuis son arrivée.

— Bon. Vas-y, maintenant. Je passerai la voir dans un jour ou deux.

— Vous ne pourriez pas venir avant ? Miss Aurelia et moi... eh bien, nous n'avons jamais fait ça... Nous ne savons pas exactement quand le bébé va arriver et... »

Mrs. Smith s'est mise à rire.

« Personne ne sait exactement quand un bébé va naître. J'en ai mis trois au monde moi-même et aidé à la naissance de beaucoup d'autres. Allons, à nous trois nous allons faire en sorte que tout se passe pour le mieux avec celui-là. Ne t'inquiète donc pas. Je verrai votre amie bien assez tôt.

— Entendu. Merci, Mrs. Smith. »

Elle m'a tapoté la joue et je me suis sentie un peu plus stupide encore. Elle est toute petite, mais il émane d'elle un calme qui la fait paraître plus grande, un calme qui nous sera précieux quand l'accouchement de Cass aura commencé. En matière de naissance des bébés, je suis absolument nulle et, malheureusement, Miss Aurelia l'est aussi.

Jeudi, 13 février 1851

Les herbes de Mrs. Smith font une tisane qui sent bon la menthe. Cela semble plaire à Cass. Le cataplasme, par contre, a une odeur épouvantable, mais elle ne se plaint pas.

En fait, elle ne se plaint pratiquement de rien. Moi, je continue à coudre. J'ai terminé les langes et je viens de commencer un petit édredon en patchwork, tandis qu'elle s'exerce à écrire les noms des différents membres de sa famille sur une vieille ardoise que Miss Aurelia lui a passée.

« Ouille ! Maudite aiguille ! Et maintenant, j'ai emmêlé mon fil ! »

J'ai jeté mon ouvrage sur la table. Cass s'est levée pour le prendre et a doucement défait un nœud après l'autre. En un rien de temps, elle a tout arrangé. Je lui ai demandé :

« Mais comment fais-tu ? D'habitude, je dois couper le fil et recommencer depuis le début. »

Elle a ri :

« Il suffit de le suivre, le fil, et de défaire un nœud après l'autre. Vous allez trop vite, Miss Lucy !

— C'est que je veux avoir fini quand le bébé arrivera. En outre, je ne sais rien faire lentement, pas plus la couture qu'autre chose. Je me demande si j'aurai jamais la patience d'attendre un enfant pendant neuf mois. Dis-moi, avoir un bébé, c'est un gros travail ? »

Elle a ri à nouveau et a hoché la tête.

« Oui, c'est un gros travail. Mais c'est mieux que d'être dans les champs de tabac. Là, tout ce qu'on récolte, au bout du compte, c'est un tas de feuilles qui sentent mauvais. Tandis que, moi, j'ai chaque fois un petit enfant de plus à aimer. C'est quand même plus agréable. »

Et elle a tapoté son gros ventre.

« Oui, bien sûr. Je me rappelle la naissance de chacun de mes frères et celle de ma sœur. Ça a été dur pour Maman mais les bébés étaient adorables.

— Tous les bébés du monde sont adorables. Même si... »

Elle s'est interrompue et a poussé un gros soupir.

« Même si quoi, Cass ?

— Même si je déteste le papa de mes bébés, a-t-elle dit d'une voix si faible que j'ai eu du mal à entendre.

— Emma m'a raconté. Je suis désolée. Mais bientôt tu seras libre. Ce méchant homme ne pourra plus te faire de mal. Je t'emmènerai moi-même au Canada. Et là-bas, tu pourras te choisir un mari, un mari que tu aimeras. »

Elle a soupiré à nouveau.

« Vous êtes gentille de me dire ça, Miss Lucy. Mais le maître, ça fait si longtemps qu'il est toujours après moi... Il y a des jours où je crois que j'ai cent ans.

— Mais tu en as dix-neuf. À peine trois ans de plus que moi.

— Vous, vous avez toujours été libre. Derrière moi il y a des centaines d'années en esclavage », a-t-elle répliqué.

Vous pourriez me dire ce qu'on peut ajouter après cela ?

Vendredi, 14 février 1851

Mrs. Smith est venue et repartie. Elle n'a pas dit quand aurait lieu la naissance, simplement « dans quelque temps ». Ça n'a pas eu l'air d'inquiéter Cass. Mais moi, si. C'est pire que d'attendre Noël. Et j'en ai assez de cette neige !

Samedi, 15 février 1851

Cass s'acharne sur la lecture et l'écriture. Cela m'aide à ne pas devenir folle d'ennui. Je lui prépare par écrit des exercices et des leçons qu'elle pourra emporter au Canada et dont elle fera profiter le reste de sa famille. J'ai donc le sentiment d'être utile.

Et puis elle a commencé à m'apprendre quelque chose elle-même. Elle a examiné le petit édredon que je suis en train de faire et en a décousu la moitié.

« Vous allez trop vite, Miss Lucy, laissez-moi vous montrer. »

J'espère qu'elle fera plus de progrès avec ses crayons et ses craies que moi avec mes aiguilles et mes fils ! Mais elle a raison, cela m'intéresse plus de finir un ouvrage à toute allure que de m'appliquer à faire de jolis petits points bien réguliers.

Février est déjà à moitié passé. Combien de temps une personne supporte-t-elle d'attendre ? J'ai dû poser cette question à voix haute parce que Cass y a répondu :

« Ça dépend de la personne ! »

Et elle a ri. J'ai protesté :

« Bon, d'accord ! Mais est-ce que ça te donne le droit de te moquer de moi ? »

Elle a un rire plus contagieux que la rougeole et bientôt nous nous tordions de rire ensemble. C'est merveilleux d'avoir à nouveau une amie avec qui parler.

Dimanche, 16 février 1851

Cet homme-là ! Comment ai-je jamais pu le trouver beau ? Il est épouvantable. Et tellement retors !

Cet horrible Clayton Roberts est venu jusqu'ici ! Il a frappé à la porte de Miss Aurelia. Il voulait me voir ! Alors que c'est un homme marié, avec beaucoup d'enfants. Il n'a donc aucune morale ?

« Bien le bonjour, Miss Lucy, a-t-il dit quand j'ai ouvert.

— Mr. Roberts ? »

Mais que faisait-il donc chez nous ? Le ciel me vienne en aide s'il veut fouiller la maison aujourd'hui. Je n'ai eu le temps de prévenir personne.

« Eh oui, me revoilà. J'ai parcouru à cheval tout le nord de l'Ohio, à la recherche de mon bien. Mais quelque chose... quelque chose me disait qu'il fallait revenir dans votre jolie petite ville. »

Quelque chose... Se doute-t-il que Cass est cachée dans le grenier ? Ou alors est-ce pour me voir qu'il est revenu ? Dans les deux cas, c'est épouvantable.

« Vous n'étiez pas à l'église, ce matin », a-t-il ajouté de sa voix traînante. Il a secoué la neige de ses bottes comme s'il s'attendait à ce que je l'invite à entrer.

« J'ai demandé de vos nouvelles et on m'a dit que vous étiez toujours chez la veuve. Il me semble que cela fait bien longtemps qu'elle a la rougeole, vous ne croyez pas ?

— Il y a eu des complications, ai-je répondu en fronçant les sourcils. Une bronchite. De la fièvre. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser... »

Il a vite coincé son pied dans l'embrasement de la porte pour que je ne puisse pas la lui claquer à la figure.

« Quel dommage qu'une aussi jolie fille que vous doive rester enfermée pendant des semaines ! J'espérais que votre malade irait assez bien pour que vous puissiez sortir faire une promenade à cheval avec moi. Vous êtes très pâle, Miss Lucy.

— Je suis toujours pâle, monsieur. C'est mon teint de rousse. Et non, l'état de Miss Aurelia ne me permet pas d'aller faire un tour avec un étranger. Je ne peux même pas envisager d'accepter votre invitation. Au revoir, monsieur. »

Et j'ai refermé très brusquement la porte, dans l'espoir de lui écraser le pied. J'ai dû me mordre la langue presque au sang pour ne pas crier : « Je sais que vous êtes marié et avez une maîtresse, avec des tas d'enfants ! »

Longtemps après son départ, j'ai fixé le mur, en me demandant combien d'hommes étaient des serpents aussi visqueux que Clayton Roberts.

Lundi, 17 février 1851

Des visites deux jours de suite. Quelqu'un aurait-il lancé des invitations sans nous prévenir ? Aujourd'hui, j'ai été surprise à l'écurie, pendant que je changeais la litière des chevaux. J'avais besoin d'exercice. Je bouillais encore de colère à cause de l'horrible Roberts.

Dès que j'ai entendu du bruit sur le chemin, j'ai couru prévenir Miss Aurelia. J'ai essayé de parler calmement mais je sentais la peur me grimper le long du dos comme une énorme araignée. Ce sale type revenait-il ? Et pourquoi ? À cause de Cass ou à cause de moi ?

Miss Aurelia m'a fait un signe de tête.

« Merci, Lucy. Je vais cogner au plafond pour prévenir Cass, puis m'installer au salon et jouer à la convalescente. Toi, continue ce que tu étais en train de faire. Tu sais que tu dois te charger des gros travaux pendant que je me remets lentement. »

Elle a toussé, comme si elle avait les poumons pris, puis m'a fait un clin d'œil. J'ai espéré qu'elle allait me redonner un peu de courage, car franchement, je n'en avais plus.

Du seuil de la maison, j'ai regardé le chemin. Le bruit des pas de chevaux se rapprochait et bientôt est apparue une charrette anglaise, à la capote rabattue. Mon Dieu ! je savais que Clayton Roberts en avait une, je l'avais vue dans le village, le premier jour. J'ai désespérément prié pour qu'elle continue sa route, mais non, voilà qu'elle arrivait droit chez nous. J'ai cligné des yeux, à cause du soleil, et fait comme si j'essayais de deviner qui cela pouvait bien être.

Une voix de femme a crié :

« Bonjour, Lucinda ! Nous sommes venues rendre visite à la veuve Mercer. »

Ouf ! Quel soulagement ! Ce n'était que Mrs. Cummings. Mais elle avait dit « nous ». Pourvu qu'elle n'ait pas amené sa fille, cette stupide Eleanora, avec elle ! S'il s'agissait d'une autre vieille dame, je pourrais sans doute rester à l'écurie.

Les chevaux se sont arrêtés et j'ai vu, à côté de Mrs. Cummings, Mrs. Clark, la mère de Jonathan. Alléluia ! Pas de chasseur d'esclave ! Pas d'Eleanora !

Mrs. Clark m'a jeté les rênes dans les mains, comme si j'étais un garçon d'écurie.

« Nous venons voir la veuve. Elle devrait être remise de sa rougeole, n'est-ce pas ? Cela fait des semaines, maintenant. Nous t'avons attendue à l'église, hier. »

J'ai fait comme si je ne comprenais pas la remontrance et ai attaché l'attelage à un des poteaux du porche.

« Elle n'a plus de taches rouges mais encore un point de congestion et de la fièvre. Chaque fois qu'elle respire de l'air froid, elle se met à tousser. Je suis donc obligée de faire tous les gros travaux dehors.

— Pauvre Aurelia », a dit Mrs. Cummings en secouant la tête. Elle est descendue de son siège, puis a pris un gros panier dessous. « Cette malheureuse femme a plus de malheurs qu'il n'y a eu de plaies en Égypte ! Et je suis sûre qu'elle n'a pas péché autant que les Égyptiens. »

Elle m'a passé son lourd panier, puis a ajouté :

« Tu sais, Lucinda, le sermon de mon mari, cette semaine, portait justement sur les plaies d'Égypte. C'est vraiment dommage qu'Aurelia et toi l'ayez manqué. »

Dommmage ? Bien sûr que non. Ne plus entendre les assommants sermons du pasteur a été un vrai plaisir. Mais je ne vais évidemment pas le dire à sa femme.

« Eh bien, je vous souhaite une bonne visite. C'est gentil à vous d'être venues. Moi, il faut que je retourne à l'écurie.

— Voyons, voyons, tu vas rester avec nous », a protesté Mrs. Clark. Elle souriait, mais ça ne me plaisait pas du tout qu'elle me donne des ordres.

« Désolée. Il faut que je m'occupe des bêtes. La neige les rend nerveuses.

— Elles peuvent sûrement attendre une heure ! »

Son nez pointu sembla se dresser pendant qu'elle fronçait les sourcils.

« Désolée », ai-je répété en m'éloignant. Je leur ai fait un petit geste d'adieu de la main, tout en m'efforçant de continuer à sourire poliment. Une fois hors de leur vue, j'ai éclaté de rire. Les vaches ont meuglé et les chevaux henni. Mon Dieu, si ces deux sottes savaient ce qui se passe ici ou si elles se doutaient de ce qu'a été la vie de Miss Aurelia ! Mrs. Cummings en jaillirait de son corset et le nez de Mrs. Clark s'allongerait d'au moins cinq centimètres.

J'ai ôté mon manteau et ai commencé à nettoyer à fond la partie réservée aux vaches. Comme c'était très sale, j'allais en avoir pour un bon moment. Combien de temps nos visiteuses pourraient-elles rester à ennuyer Miss Aurelia ? Je m'attaquais aux stalles des chevaux quand j'ai entendu parler dehors. Cela faisait bien deux heures qu'elles étaient là. Je me suis dit intérieurement : pourvu qu'elles partent vite.

Mais Mrs. Clark ne m'a pas laissée m'en tirer à si bon compte. Elle a ouvert en grand la porte de l'écurie et a regardé autour d'elle : « Mais tu as tous les talents, Lucinda. Une bonne petite travailleuse. Cela me plaît. Tiens, voici une lettre que t'envoie mon fils. »

Elles ont fini par partir. Miss Aurelia m'attendait sur le seuil de la maison. Elle arborait un large sourire.

« Lucinda, tu as de la paille dans les cheveux.

— Et de la boue plein mes bottes. Je vais me laver et me changer. Voir aussi si Cass n'a besoin de rien. Après, vous me raconterez tout.

— Pour cela, il nous faudra au moins une théière pleine », a-t-elle dit avec un petit rire.

J'ai ôté mes bottes dehors, puis suis montée faire une bonne toilette. Cass a été contente de savoir que les deux indésirables n'étaient plus là. Elle semblait épuisée, donc je ne suis pas restée longtemps.

Quand je suis redescendue à la cuisine, Miss Aurelia m'attendait avec du thé bouillant et un gros gâteau aux pommes dont elle m'a coupé une part.

« Ce sont de bonnes cuisinières, a-t-elle observé. Nous n'avons plus besoin de préparer quoi que ce soit pendant au moins deux jours, avec tout ce qu'elles nous ont apporté.

— Alors, vite, que s'est-il passé ? Ça n'en finissait pas ! » J'avais déjà la bouche pleine.

« Eh bien, d'abord elles m'ont plainte d'avoir été si malade. Puis elles ont commencé à rapporter tous les potins du village. Ça fusait comme autant de boules de neige. Si je m'étais vraiment sentie très mal, l'histoire des furoncles de la vieille Mrs. Watkins aurait retardé ma guérison d'au moins un mois.

— La vieille Mrs. Watkins a des furoncles ?

— Oui, mais je ne te dirai pas où. Mettons simplement qu'elle ne peut toujours pas très bien s'asseoir. »

J'ai ri, tout en remuant mon thé. Miss Aurelia venait d'imiter à la perfection la voix de Mrs. Clark.

« Et la femme du pasteur ?

— Oh, Mary Martha s'est très bien comportée. Le Seigneur lui a fait don d'un solide bon sens. Elle a été très agréable – un peu comme une compresse d'eau froide sur une brûlure, si on la compare à l'autre.

— Vous n'aimez pas Mrs. Clark, n'est-ce pas ? »

Le front de Miss Aurelia s'est plissé, comme si elle avait besoin de beaucoup réfléchir avant de donner son opinion.

« Écoute, j'ai eu le sentiment bizarre qu'elle n'est pas du tout venue ici pour voir si j'allais mieux. »

J'en ai laissé tomber ma fourchette.

« Pas à cause de Cass, quand même !

— Non, non. C'était vraiment étrange, Lucy. Elle s'est promenade dans toute la pièce, sous prétexte de ranger ce qu'elle avait apporté. Mais je l'ai vue passer son doigt sur la table du salon, vérifier s'il n'y avait pas de miettes par terre. Et elle m'a posé un tas de questions : comment faisais-tu la cuisine, avais-tu de l'ordre, t'était-il arrivé de brûler du linge en repassant. Elle faisait sa petite enquête sur toi. »

J'ai poussé un long gémissement. Miss Aurelia m'a fait un sourire taquin.

« Vous savez, ai-je dit, elle est venue aussi fouiner dans l'écurie.

— Elle veut vérifier si tu ferais une belle-fille acceptable, n'est-ce pas ? »

J'ai gémé à nouveau. Cette fois-ci, Miss Aurelia a ri franchement.

« Allons, quand Cass se réveillera, tu lui porteras une part de cet excellent gâteau.

— Mais peut-être que je ferai exprès de laisser tomber des miettes par terre tout le long du chemin ! À moins que je ne déplace au passage un de vos jolis tableaux. J'ai bien peur d'être un jour une très mauvaise ménagère ! »

Lundi, 17 février 1851

On devait pouvoir encore lire la malice sur mon visage car Cass a souri dès qu'elle m'a vue arriver avec son dîner et le gâteau.

« Qu'est-ce que vous avez bien pu faire, Miss Lucy ? Vous avez le même air que ce coquin de Shad quand il a volé des pêches dans le verger du maître.

— Je ris de nos deux visiteuses d'aujourd'hui. L'une d'elles est la mère d'un garçon qui me fait la cour. Nous pensons qu'elle est venue me faire passer une sorte d'inspection. Pour voir si je mérite d'épouser son fils.

— Vous méritez d'épouser qui vous voulez, a dit fermement Cass. Je me demande seulement si ce garçon-là est assez bien pour vous. »

Ses yeux brillaient de colère et j'ai pensé une nouvelle fois que nous étions dans des situations tellement différentes toutes les deux !

« Quoi d'autre, Miss Lucy ? Je vois que vous me cachez quelque chose. Vous me le dites ou il faut que je devine ? »

J'ai sorti de ma poche la lettre de Jonathan, celle que je venais de recevoir.

« Attends, ai-je dit. Je vais tout t'expliquer. Mais d'abord, il faudrait que je te lise ce qu'il m'a écrit avant.

— J'ai tout mon temps, Miss Lucy. Allez-y. »

Et je lui ai tout raconté, y compris les baisers de Jeremiah près du feu. Pour finir, j'ai lu à haute voix les deux premières lettres de Jonathan.

« Il est bête, celui-là, a dit Cass en tapotant son oreiller et en se redressant pour s'asseoir. Et après, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je lui ai écrit pour dire que je n'avais pas le temps de réfléchir, que je travaillais trop. Que j'étais désolée. »

Cass a éclaté de rire.

« Les hommes ! Ils croient n'importe quoi. Tant pis pour eux. Ça ne nous fait pas de mal d'avoir nos petits secrets. Et l'autre lettre, vous allez me la lire, Miss Lucy, ou juste me l'agiter sous le nez ? »

J'ai ri à mon tour, puis ouvert l'enveloppe.

« Écoute bien :

Chère Lucinda,

J'ai bien reçu ton courrier et longuement réfléchi ensuite. Je comprends que tu es très occupée et que tu supportes courageusement d'avoir à soigner encore la veuve Mercer.

Je pense que je te pardonnerai d'avoir flirté avec ce quaker, mais seulement si tu me promets que cela ne se reproduira plus. Il me semble qu'il vaudrait mieux que nous fassions le point sur ce que nous éprouvons l'un pour l'autre quand tu auras pris un peu de repos, car je ne suis pas sûr de toujours bien comprendre ce que tu penses réellement.

— Vous pensez qu'il est stupide, voilà tout ! m'a interrompue Cass.

— Oh, voyons ! ai-je protesté. J'essaye d'être juste. Cela fait longtemps que nous sommes... disons, très proches. Laisse-moi te lire la suite.

Le plus difficile a été de te voir l'embrasser. Je ne parviens pas à oublier cette image. Parce que, Lucinda, si la lune ce soir-là, et la lueur du feu t'ont un peu fait perdre la tête, ne crois-tu pas que cela pourrait arriver encore une fois ? Si tu m'aimes vraiment, comment as-tu pu le laisser t'embrasser et sembler y prendre plaisir ?

— C'est vrai, ça, Miss Lucy ? Vous y avez pris plaisir ? »

Mon visage s'est empourpré :

« Oui. Beaucoup.

— Plus avec le quaker qu'avec celui qui écrit cette mauvaise lettre ?

— Beaucoup plus.

— Alors embrassez à nouveau le quaker, Miss Lucy !

— Cass !

— Mais c'est à ça que vous pensez tout le temps, n'est-ce pas ? »

Incapable d'affronter son regard, j'ai fixé le plancher.

« N'est-ce pas, Miss Lucy ? Je me rappelle bien ce que c'est, un vrai baiser. Même si ça m'est arrivé il y a très longtemps. Écoutez votre cœur.

— Pour l'instant, je vais te lire la fin de cette lettre. Et tu vas voir, ça ne devient pas plus gentil. Au contraire. »

Cass m'a fait signe qu'elle écoutait.

« En relisant ce que je viens d'écrire, je réalise que je peux paraître rancunier. Pourtant, j'essaye de ne pas l'être. Et puis il faut reconnaître que je suis un peu à blâmer moi-même. Je t'avouerai qu'après t'avoir vue près du feu, j'ai été tellement furieux que j'ai voulu ne plus penser à toi. Tout le reste de la soirée, j'ai dansé avec Eleanora Cummings. Tu sais que c'est une très jolie fille. Et je l'ai embrassée. Plusieurs fois. Nous sommes donc peut-être à égalité, Lucinda. Mais je n'ai tiré aucun réel plaisir de ces baisers. Embrasser quand on est en colère n'a rien d'agréable. C'est tellement mieux quand on aime vraiment. J'espère que nous saurons nous pardonner mutuellement et effacer ce qui a pu entamer l'affection que nous avons l'un pour l'autre. En attendant de te revoir,

je suis ton très aimant et très perplexe

Jonathan »

J'ai laissé tomber la lettre sur mes genoux.

« Je me sens tellement stupide. Je ne l'aime plus du tout et pourtant, ce qu'il m'écrit me met en rage.

— Ça nous arrive de ne pas être très malignes ! a dit Cass gentiment.

— Ce n'est pas juste ! Les hommes semblent croire qu'ils n'ont pas à obéir aux mêmes règles que les femmes. Lui peut parfaitement embrasser cette fille, alors que moi, je ne dois pas embrasser Jeremiah. En tout cas, c'est clair, il ne m'embrassera plus.

— Bravo, Miss Lucy ! »

Elle souriait. Puis elle est redevenue sérieuse :

« Là d'où je viens, les hommes font ce qu'ils veulent. Personne ne les en empêche. Le maître, Mr. Roberts, il me voulait, alors il pouvait m'avoir. Ça ne plaisait pas à sa femme, mais elle n'avait pas son mot à dire. Et moi non plus.

— Tu as été formidable. Tu t'es enfuie. C'était la chose la plus courageuse à faire. Tu as risqué ta vie pour pouvoir être libre. »

Cass a haussé les épaules :

« Quelquefois, je me pose des questions. Je n'ai jamais eu de vie à moi. Pas jusqu'au jour où je me suis sauvée. Avant, j'appartenais toujours à quelqu'un. Je n'avais pas le droit de choisir. Ne dites pas que je suis courageuse, Miss Lucy. J'essaye juste de prendre un peu les choses en main. Après, ça sera trop tard. »

Elle semblait très fatiguée. J'ai arrangé sa couverture, lui ai serré affectueusement la main et l'ai laissée dormir. Mais ce qu'elle venait de dire résonnait encore dans ma tête : était-ce donc cela que les jeunes filles et les femmes devaient faire, partout, dans le monde entier ? Prendre les choses en main ? Avant qu'il ne soit trop tard ?

Mardi, 18 février 1851

Maman dit que les malheurs viennent souvent par trois. Mais aujourd'hui, ce ne sont pas des malheurs qui sont arrivés, c'est Maman elle-même ! Alléluia ! Si je n'étais pas plus grande qu'elle, j'aurais grimpé sur ses genoux et me serais pelotonnée là comme un bébé. Ce qui est sûr, c'est que je l'ai serrée très fort dans mes bras et j'ai même un peu pleuré.

Miss Aurelia nous a laissées en tête à tête et Maman m'a donné toutes les nouvelles de la famille. Rien d'extraordinaire, et pourtant, ça nous a pris la moitié de la journée. Quand je lui ai parlé du repassage qu'elle avait dû laisser de côté pour venir me voir, elle a dit quelque chose qui lui ressemblait si peu que j'ai failli en tomber de ma chaise :

« Ma chérie, je serais prête à porter des vêtements chiffonnés pour le restant de mes jours si ça pouvait te faire revenir plus tôt à la maison. Tu me manques tellement ! »

Et elle me manque aussi, mais... Ce que je vais écrire à présent va sembler bizarre mais j'ai décidé de ne dire ici que la vérité. Donc voici ce que je pense et que je ne comprendrai peut-être que plus tard : quelque part au fond de moi, je préférerais que Maman ne soit pas venue me voir. Ma famille me manque, me manque, me manque.

Mais aujourd'hui, maintenant que Maman a dû repartir, c'est plus dur que jamais. C'est cent fois pire.

Allons, je dois cesser de m'apitoyer sur mon sort. Je vais lire la lettre de Rebecca que Maman m'a apportée :

13 février

Chère Lucinda,

Avant tout, voici la bêtise à laquelle j'ai pensé. Dès qu'il fera assez chaud pour ressortir en douce le soir, et il faudra que ce soit un samedi, nous chargerons une charrette de foin et la conduirons jusqu'à l'église.

Il se trouve que le samedi soir, je le sais, le pasteur et sa famille vont se coucher de bonne heure, pour être frais et dispos le dimanche. Peut-être que, s'il dormait moins, ses sermons seraient moins ennuyeux.

Nous grimperons dans le clocher et remplirons la cloche de foin. Si bien que le dimanche matin, quand Mr. Marshall tirera sur la corde, il ne se passera rien !

Maintenant nous avons deux possibilités : faire ça toutes seules ou inviter nos soupirants à nous aider. Est-ce que les quakers sont amateurs de bêtises ? Moi je voterais plutôt pour rester entre nous, mais c'est toi qui décideras.

Lucy ! Ta nouvelle histoire d'amour est vraiment étonnante. Jonathan Clark est un gentil garçon, mais nous le connaissons depuis toujours. Et sa mère est une véritable terreur.

D'un autre côté, Jeremiah Strong... Oh, il est très beau, à sa manière plutôt austère. Mais un quaker ? Comment se comportent-ils, d'ailleurs ? Ma mère ne me permettrait jamais de fréquenter quelqu'un d'aussi différent de nous. Et de si vieux. Il a près de vingt ans, n'est-ce pas ?

J'espère que tes parents seront plus compréhensifs que les miens. Quant à moi, quel que soit le garçon que tu choisiras, je t'approuverai et te souhaiterai beaucoup de bonheur.

Et tu dois en faire autant pour moi. Nathaniel est venu parler à mon père ! Il a maintenant la permission de me faire la cour. Naturellement, quand nous sommes seuls, nous faisons déjà des tas de projets d'avenir mais je pense qu'il est plus sage de ne pas tout dire aux parents d'un seul coup, de façon à ne pas les inquiéter. Comme nous ne sommes pas encore officiellement fiancés, nous restons prudents. Mais en ce qui concerne l'avenir, voilà ce que nous avons en tête. Et tu sais, Lucy, je ne suis pas comme toi. Je n'aime pas trop les surprises – sauf quand il s'agit de bêtises, bien sûr. Donc, voilà : Nathaniel a discuté avec un quaker à Salem. Il s'appelle Eli Whitman. Tu as probablement su qu'il s'était fait prendre en train d'aider un esclave en fuite et que le juge l'avait déclaré coupable. C'est

révoltant, n'est-ce pas, que quelqu'un que nous connaissons soit impliqué dans ce genre de chose.

Frère Whitman n'a pas été condamné à une peine de prison, mais il doit vendre sa ferme pour payer son amende. Il a l'intention de partir refaire sa vie dans l'Indiana.

Nathaniel et son père ont décidé d'acheter cette ferme, si bien qu'un jour, quand Nathaniel aura remboursé sa part à son père, elle sera à nous deux. Dans quatre ans, nous aurons vingt ans et c'est un bon âge pour se marier, n'est-ce pas ? Dis-moi oui ! Et promets d'être ma demoiselle d'honneur ce jour-là car tu es ma meilleure, meilleure amie.

Évidemment, cela me tracasse un peu de penser que je profiterai du malheur de quelqu'un, mais j'apaise ma conscience en me promettant de très bien m'occuper de cette maison – elle est superbe – et des champs autour. J'espère que les Whitman auront l'impression de laisser leur exploitation entre de bonnes mains. Comme ils ont désobéi à la loi, c'est sans doute une bonne idée qu'ils partent. Tout cela est un peu compliqué pour moi mais les gens peuvent parfois être méchants.

Lucy, ma Lucy, qu'en penses-tu ? Réponds-moi le plus vite possible, car je n'ai encore parlé de nos projets à personne. Et je brûle d'envie d'en discuter avec toi. Je prie avec ferveur pour que la veuve Mercer guérisse vite et que ma très chère amie revienne.

*Affectueusement,
Rebecca*

Mercredi, 19 février 1851

Je vais bientôt rentrer à la maison. Et tant mieux, parce que si je m'attarde à réfléchir sur la lettre de Rebecca, j'ai tout de suite des idées noires et le découragement me prend. La meilleure amie que j'ai au monde peut-elle désapprouver notre travail au Chemin de Fer souterrain ? Trouve-t-elle vraiment que les quakers sont trop différents de nous ?

Il a recommencé à neiger ce matin et j'ai couru chercher quelques bûches et finir de nettoyer l'étable avant que la couche ne devienne trop épaisse. Miss Aurelia n'est pas sortie. Elle a fait la cuisine et veillé sur Cass. Quand j'ai eu terminé mon travail, j'ai puisé quelques seaux d'eau supplémentaires et j'ai ranimé le feu pour que nous puissions dîner tôt.

Mais quand Miss Aurelia est descendue du grenier, j'ai compris que ce n'était pas du tout au dîner qu'elle pensait.

« Le travail a commencé, m'a-t-elle dit. Cass va accoucher beaucoup plus tôt que ce que nous avions prévu. Il neige toujours ? Lucinda, crois-tu pouvoir aller chercher Bessie Smith ? »

Les jours avaient donc passé si vite ? Les semaines aussi ? Mais j'étais contente que l'attente se termine enfin :

« Je pars tout de suite. »

J'avais de la neige partout, dans la figure, dans le cou, le vent soufflait de plus en plus fort. Heureusement, la petite jument de Miss Aurelia me communiquait un peu de sa chaleur. Moi qui espérais vivre de grandes aventures, je n'imaginai pas en connaître d'aussi froides !

Quand je suis arrivée chez Mrs. Smith, elle n'a mis que quelques instants à se préparer, a sellé son cheval et nous sommes aussitôt reparties. Nous chevauchions côte à côte, tête baissée, nos selles reliées entre elles par une corde, pour plus de sécurité. Le vent venait du nord-ouest, la neige tombait de plus en plus fort, la crinière des chevaux devenait toute blanche.

« Peut-être devrions-nous faire demi-tour, m'a crié Mrs. Smith. Je ne vois plus la route.

— Non ! Cass a besoin de nous ! Il faut continuer. Si nous suivons les arbres et les barrières, nous ne risquons pas de nous perdre. »

J'ai essayé de bouger mes orteils, mais je ne les sentais presque plus. J'ai soufflé dans mes mains pour tenter de les dégourdir. Les nuages s'épaississaient au-dessus de nous et il faisait déjà très sombre. Les arbres n'étaient plus que des ombres et j'ai failli en heurter un. Il m'a semblé avancer pendant des heures contre le vent avant d'apercevoir enfin les fenêtres allumées de Miss Aurelia. Vite, j'ai conduit les deux chevaux à l'écurie, les ai bouchonnés et ils ont reçu chacun une mesure supplémentaire d'avoine. Comme les vaches s'agitaient beaucoup, j'ai compris que Miss Aurelia n'avait pas eu le temps de les traire et je m'en suis chargée. Cela m'a bien réchauffée de m'appuyer contre leur flanc tiède.

Je n'avais pas tellement envie de retourner dans la maison. Une naissance a quelque chose de mystérieux et d'un peu effrayant. Je me faisais du souci pour Cass mais je revoyais aussi le visage désespéré de Maman quand elle avait perdu son petit garçon. Je serais bien restée avec les bêtes toute la nuit mais j'avais faim, mon estomac gargouillait

et je ne pouvais quand même pas manger de l'avoine ! Si bien que, portant mes seaux pleins de lait, je suis allée, toujours dans la neige et le vent, jusqu'à la cuisine.

Miss Aurelia y était, en train de mettre une bouilloire à chauffer :

« Oh, Lucy ! Tu as pensé à traire les vaches ! Avec ce qui se passe ici, je les avais complètement oubliées, les pauvres.

— Comment va Cass ?

— Elle raconte que finalement, elle ne va pas avoir de bébé du tout. Qu'il s'agit d'une erreur. Bessie prétend que les femmes en couches ont parfois des idées bizarres et cela veut dire que le travail est déjà bien avancé. Comme la patience n'est pas mon point fort, je me dis que c'est une chance que je n'aie jamais eu à accoucher moi-même. »

Cela m'a fait sourire. J'ai ôté mon manteau trempé.

« Je vais te faire du thé et te garder une bassine d'eau chaude pour que tu puisses te laver. Tu as l'air épuisée, Lucy.

— Merci. »

Ah, c'était bon d'enlever mes vêtements mouillés et de me changer ! Au moment où je boutonnais ma robe, j'ai entendu Cass pousser un cri. Mon cœur s'est mis à battre à grands coups. Cela ressemblait tellement à ce qui s'était passé avec Maman au printemps dernier...

Je suis vite montée au grenier. Mrs. Smith était assise à côté de Cass et lui frictionnait le dos.

« Comment te sens-tu ? ai-je chuchoté.

— Fatiguée, Miss Lucy, tellement fatiguée. Mais bien contente que vous soyez allée chercher cette dame pour m'aider. Je me demandais comment j'allais m'en tirer sans Emma.

— Ça va, a dit Mrs. Smith. Les douleurs vont et viennent, mais c'est normal. »

J'ai fait oui de la tête, comme si je savais de quoi elle parlait, et suis redescendue à la cuisine. Je n'avais pas envie d'être là quand Cass recommencerait à crier. Partir à cheval chercher du secours au beau milieu d'une tempête de neige était une chose. J'étais capable de mener à bien ce genre d'aventure. Mais rester aux côtés d'une femme en train d'accoucher, l'assister et même regarder ? Par pitié, non ! Je m'évanouirais probablement et c'est moi qu'il faudrait soigner.

Miss Aurelia a préparé du jambon frit avec des œufs brouillés et l'odeur m'a mis l'eau à la bouche. Nous nous sommes attablées et j'ai dévoré comme mes frères, me resservant au moins trois fois.

« On pourrait croire que je n'ai rien mangé depuis plusieurs jours, ai-je dit en avalant une dernière bouchée.

— C'est le froid, a observé Miss Aurelia. Et l'énervement. Tu as brûlé beaucoup d'énergie cet après-midi. Tu avais besoin d'un vrai repas chaud.

— Et Mrs. Smith ? Il faut qu'elle mange, elle aussi. Quelqu'un peut rester avec Cass pendant qu'elle dîne. »

J'espérais bien que ce quelqu'un ne serait pas moi...

« Et Cass ? Elle travaille plus dur que nous, ce soir. Elle doit mourir de faim.

— Cass ne doit rien manger en ce moment. C'est Bessie qui me l'a dit en arrivant, pendant qu'elle prenait du thé et quelques biscuits. Nous irons la relayer de temps en temps, pour qu'elle puisse se reposer.

— Très bien. Dites-moi si je peux vous aider. »

Miss Aurelia a souri.

« Tu es très excitée par ce qui se passe ici ce soir, n'est-ce pas ?

— Franchement, je préférerais aller couper du bois. Mais je veux que le bébé arrive. Et que Cass aille bien. Seulement entendre crier et voir du sang, ça me rend malade.

— Eh bien, moi aussi, tu sais. Je te suis si reconnaissante d'être allée chercher Bessie. Imagine un peu ce qui se serait passé si nous avions dû tout faire toutes seules !

— Pauvre Cass ! Que serait-elle devenue si elle n'avait dû compter que sur nous ! J'aime mieux ne pas y penser. Dites, vous n'avez rien à me donner à faire ? Il me semble qu'on entend du bruit là-haut.

— J'ai commencé à préparer de la pâte à pain. Mais si tu préfères laver la vaisselle, ne te gêne pas. »

Et Miss Aurelia est remontée au grenier sur la pointe des pieds. Je me suis campée devant l'évier et j'ai frotté, récuré, rincé au moins trois fois chaque assiette, chaque cuiller et chaque fourchette. J'ai nettoyé à fond la poêle où restaient attachés des petits morceaux de jambon. Mais ça ne m'a pris que quelques minutes.

J'aurais voulu avoir à nourrir cinquante ou cent personnes, juste pour m'occuper les mains. Je ressemble à Miss Aurelia : Dieu n'a pas mis la patience sur la liste de mes qualités. Je ne peux pas m'empêcher de me demander si je serai jamais mère moi-même.

D'abord il faut attendre neuf mois que le bébé grandisse. Après, l'accouchement est interminable. Et si j'en crois ce que j'entends, ça doit faire un mal de chien. Je suis peut-être stupide, ou alors quelque chose d'important m'a échappé, mais étant donné le mal qu'il faut se donner pour avoir des enfants, ça paraît miraculeux que la race humaine ait survécu.

Pauvre Cass. Elle a eu une vie si difficile. Je vous en prie, mon Dieu, faites que son bébé naisse vite et en bonne santé. Amen.

Jeudi, 20 février 1851

La naissance de Hope³ !

On dirait presque qu'il s'agit d'un épisode de la Bible. J'ai mal aux genoux à force d'avoir prié toute la nuit. Mais ça y est, l'attente a pris fin. Alléluia ! Tout le monde va bien.

L'aube commençait à poindre et le ciel prenait des teintes roses quand nous avons entendu le petit cri annonçant que le bébé était né.

Miss Aurelia et moi nous sommes hâtées d'apporter ce qu'il fallait : elle des serviettes et de l'eau chaude, moi les petits vêtements que j'avais cousus, en particulier mes préférés, une brassière jaune et le linge assorti.

Je m'attendais à trouver Cass très abattue, mais pas du tout, elle souriait.

« Félicitations, Cass ! ai-je dit. C'est un garçon ou une fille ?

— Une fille. Je vais l'appeler Hope. Elle sera l'espoir de notre famille. La première à être née libre. »

Elle parlait d'une voix ferme, vibrante d'orgueil. J'ai serré ses mains entre les miennes, puis me suis tournée vers Mrs. Smith, qui tenait Hope dans ses bras. J'ai retenu mon souffle en examinant son minuscule visage, le nez plus petit que le bout de mon pouce, les yeux luisants comme deux billes noires et les cheveux noirs et bouclés, doux comme de la mousse.

« Qu'elle est belle ! »

J'avais des frissons en touchant la petite main qui s'est agrippée à un de mes doigts et n'a plus voulu le lâcher.

³ Hope signifie « espoir » en anglais. (N.d.T.)

« Elle est costaute ! ai-je poursuivi. Si elle s'accroche à la liberté comme elle s'accroche à ma main, elle va mériter son nom et plus encore. Je peux la laver et l'habiller ? J'ai souvent aidé Maman à faire ça. »

Mrs. Smith me l'a passée.

« Mais oui, bien sûr. C'est un bébé vigoureux. Tout ira bien. Fais attention au cordon. »

Quand je l'ai prise, elle s'est blottie contre moi, douce et chaude. Aussitôt, Bessie est allée s'affairer autour de Cass. Elle était étonnante, débordante d'énergie. Moi j'avais somnolé à plusieurs reprises pendant la nuit alors qu'elle n'avait pas arrêté de s'activer. Cela me faisait honte. Miss Aurelia lui a prêté main-forte et je me suis occupée du bébé.

Hope était rouge et fripée, mais parfaite jusque dans le moindre détail, de ses petits doigts de pied aux boucles si douces sur sa tête. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle ait la peau si claire, mais j'ai brusquement pensé à Ruth et Mesha. Je savais qui était le père... Je l'ai vite lavée et enroulée dans son linge, pour qu'elle ne prenne pas froid, puis je l'ai à nouveau serrée contre moi tandis que Miss Aurelia et Mrs. Smith changeaient les draps de Cass, la nettoyaient et lui enfilaient une chemise de nuit propre. J'ai vu Bessie poser la main près du cœur de Cass et attendre un peu, puis elle a posé le bébé à côté de sa maman. Il leur fallait du repos, maintenant.

Nous sommes descendues toutes les trois à la cuisine, pour prendre un petit déjeuner.

« Elle va bien ? a demandé Miss Aurelia.

— Le bébé va très bien, a répondu Mrs. Smith. Mais surveillez Cass de près pendant un jour ou deux. Elle est encore fragile. Je n'aime pas que son cœur batte si vite. Cela devrait se calmer si elle dort beaucoup. Mais ne la laissez jamais seule pendant encore au moins deux jours.

— Je la veillerai », ai-je aussitôt proposé.

Maintenant que l'accouchement avait eu lieu et que nous avions un amour de bébé à dorloter, j'étais prête à faire n'importe quoi.

« Nous nous relaiions, a dit Miss Aurelia. Comme nous n'avons plus guère de tâches ménagères, étant donné que nous avons pris de l'avance hier, nous pouvons nous reposer aujourd'hui. »

Elle est allée écarter le rideau. Un pâle soleil brillait dehors.

« Je me demande pourquoi les bébés naissent souvent au beau milieu d'une tempête. Le font-ils exprès ? Si cette petite coquine avait attendu jusqu'à ce matin, Bessie, vous n'auriez pas été obligée d'affronter la neige et le vent d'hier. »

Mrs. Smith s'est mise à rire.

« Ça, un bébé s'en moque ! En tout cas, je retournerai facilement chez moi.

— Voulez-vous que je vous accompagne ?

— Non, non, ça ira, surtout après cet excellent petit déjeuner. Mon sang africain a besoin de reprendre des forces par ces grands froids. Occupez-vous bien de Cass, je peux rentrer seule. »

La journée a été tranquille. J'ai dormi dans la matinée, pendant que Miss Aurelia veillait Cass. Elle m'a réveillée à midi pour le déjeuner. Puis je l'ai remplacée pendant qu'elle allait se reposer. Nous avons monté un rocking-chair au grenier et je me suis installée confortablement. Cass et le bébé ont dormi et j'ai lu un livre de contes. Tout ce que j'ai eu à faire, ça a été de réchauffer les restes du déjeuner pour le dîner.

Quand Cass s'est réveillée, elle avait faim, sûrement un excellent signe. Nous lui avons tenu compagnie. Le bébé n'a presque pas pleuré. Elle doit être épuisée. Cela a l'air d'être difficile de naître !

« Allez dormir encore un peu, Miss Aurelia, ai-je proposé. Je n'ai pas sommeil, je vais lire un moment.

— Merci. N'hésite pas à m'appeler quand tu voudras que je te remplace. Comment te sens-tu, Cass ? Bessie m'a dit que ton cœur battait un peu vite. Ça continue ?

— Mon cœur est plein d'amour... Je veux aller bien le plus vite possible pour qu'on parte pour le Canada. J'ai appelé mon bébé Hope et ça n'aura de sens que quand on aura atteint la terre promise toutes les deux. Quand cet horrible Mr. Roberts ne pourra plus nous rattraper.

— Mon frère vous conduira dès que tu te sentiras prête à partir, ai-je dit.

— Amen, Miss Lucy. On sera bientôt chez nous. Je peux écrire quelque chose dans votre cahier ? »

Et elle a soigneusement calligraphié :

HOPE NÉE LIBRE

GLOIRE !

Ensuite, elle s'est endormie. Et moi je contemple ce merveilleux spectacle : Cass et sa petite fille toute neuve. Je sens mes yeux s'emplir de larmes. Hope est si adorable. Peut-être qu'un jour, j'aurai le courage d'avoir un enfant, après tout.

Samedi, 22 février 1851

Fin de l'après-midi

J'ai envie de brûler ce journal. Je hais les mots que je dois écrire. Je serais capable de brûler la maison et l'écurie jusqu'aux fondations, et avec la bénédiction de Miss Aurelia, en plus, si cela pouvait annuler ce qui est arrivé. Mais rien ne peut faire disparaître l'ombre qui nous recouvre depuis que l'ange de la mort est passé. Cass n'est plus.

Dimanche, 23 février 1851

Le matin

Aujourd'hui est un sombre dimanche. Je suis incapable de chanter des hymnes, comme nous le faisons d'habitude au salon. Un vent glacé a dévasté mon cœur.

Et pourtant, j'ai du travail à faire, des projets à mener à terme. Maman m'a dit que je devais tout écrire en l'honneur de Cass et que cela adoucissait ma peine. Je vais essayer mais ne suis pas du tout sûr de réussir.

Comment cela a-t-il pu arriver ? Mrs. Smith prétend qu'elle a vu deux autres cas de jeunes accouchées avec les jambes enflées et le cœur trop rapide. Mais je n'ai pas envie de l'écouter, car la rage m'envahit tout entière. Pourquoi Cass ? Pourquoi ? Comment Dieu a-t-il pu la laisser mourir ?

C'est arrivé à l'aube, samedi. Miss Aurelia avait pris son tour de veille vers minuit, quand moi, je tombais de sommeil. Je me suis glissée dans mon lit, pour m'endormir aussitôt. Il m'a semblé que quelques minutes à peine s'étaient écoulées quand elle m'a secouée :

« Lucy ! Lucy ! Ça ne va pas. »

Je me suis redressée d'un seul coup. La première chose qui m'est venue à l'esprit a été :

« Les chasseurs d'esclaves ? »

— Non, non. C'est Cass. Elle tremble de tous ses membres. Ça a l'air très grave. »

Je me suis levée pour courir au grenier. Cass et le bébé étaient couchées l'une à côté de l'autre, exactement comme je les avais laissées deux heures plus tôt. Miss Aurelia m'a prise par la main pour que je m'approche du lit, j'ai senti ses doigts trembler.

« Qu'y a-t-il ? Elle a l'air très calme.

— J'ai failli ne rien remarquer, la première fois. Elle n'a pas fait de bruit, elle s'est juste mise à trembler. Puis son dos s'est brusquement arqué. Le bébé a un peu pleuré. Cass a semblé se détendre. Puis ça a recommencé. »

J'ai tâté son front pour voir si elle avait de la fièvre, mais sa peau était fraîche. Je ne voyais presque rien dans le noir.

« Vous n'auriez pas une bougie ?

— Si, je vais en chercher une », a dit Miss Aurelia.

Je me suis penchée le plus près possible de Cass. Je n'avais pas pris le temps d'enfiler mes pantoufles et je grelottais dans ma chemise de nuit. J'ai attrapé une couverture et l'ai posée sur mes épaules.

Et puis j'ai vu : Cass s'est mise à trembler comme si elle aussi avait froid. Elle frissonnait de la tête aux pieds. Miss Aurelia est revenue avec deux bougies et un panier à linge. Les yeux de Cass se sont révoltés, seul le blanc était encore visible. Elle faisait de drôles de bruits avec sa bouche, comme si elle ne parvenait plus à respirer. Les spasmes ont cessé, mais seulement une fraction de seconde. Puis ça a recommencé.

Miss Aurelia a vite pris Hope et l'a installée dans le panier, pour qu'elle soit à l'abri. Moi j'ai saisi les mains de Cass, qui s'agitaient dans tous les sens, j'ai tenté de la calmer. Mais elle était plus forte que moi et les spasmes ne s'arrêtaient pas. J'ai relâché mon étreinte, de peur de lui faire mal. « Mon Dieu, ai-je prié, prenez soin d'elle. Faites cela pour moi. Que ces tremblements cessent ! »

M'a-t-il entendue ? D'abord, j'ai cru que oui, parce que le calme est revenu, un calme tel que j'entendais mon cœur battre dans ma poitrine et la respiration précipitée de Miss Aurelia. Mais rien d'autre, à part le souffle léger de Hope.

Cass était immobile, absolument silencieuse. J'ai posé une main sur son épaule. Rien. Elle n'a pas réagi. J'ai tâté sa poitrine, pour sentir si elle se soulevait légèrement. Rien.

Miss Aurelia a sorti un miroir de sa poche et l'a approché du nez et de la bouche de Cass. « Soulève la bougie, pour qu'on voie bien. »

J'ai fait ce qu'elle me demandait, mais mécaniquement, comme un automate, parce que je savais déjà qu'on ne verrait rien. En un instant, Cass était partie. Partie vers la liberté. Nous laissant tous derrière elle.

Dimanche, 23 février 1851

L'après-midi

J'ai déjeuné mais suis incapable de dire si j'ai mangé du pain ou un épi de maïs. J'ai l'impression d'avoir perdu à la fois le goût et l'odorat. J'ai du mal à parler. C'est comme si une porte s'était ouverte dans ma poitrine et qu'un air glacé s'y soit engouffré.

Mon amie Cass est morte.

Je prie pour réussir à m'éveiller de cet affreux cauchemar. Mais je n'y parviens pas. Nous allons enterrer Cass ce soir.

Quand c'est arrivé, nous nous sommes littéralement accrochées l'une à l'autre, Miss Aurelia et moi, les yeux fixés sur le lit où Cass reposait, calme, immobile. Pendant un long moment, nous avons été incapables de bouger.

Puis Miss Aurelia s'est penchée pour soulever le panier à linge dans lequel le bébé dormait toujours.

Elle me l'a passé, puis a recouvert Cass du drap.

« Viens, Lucinda, m'a-t-elle dit, nous avons beaucoup à faire. »

Je suis descendue avec elle et l'ai regardée ranimer le feu. J'avais toujours la couverture sur les épaules. Je me suis assise dans un rocking-chair, Hope sur les genoux, et j'ai tenté de me réchauffer un peu.

Miss Aurelia a fini par s'asseoir à son tour, les doigts sur les tempes. Elle m'a regardée.

« Par quoi commencer ? Par quoi commencer ? a-t-elle dit. Tu comprends que maintenant, tout va être encore plus compliqué. Nous devons agir, et vite.

— Pourquoi ?

— Il va falloir l'enterrer. Or le sol est gelé. Et pardessus tout, il y a l'enfant à protéger. »

Je n'avais pas encore réfléchi aux conséquences de la mort de Cass. Je n'arrivais même pas à réaliser qu'elle nous avait quittées. Et pourtant, si nous voulions continuer à assurer la sécurité de Hope, il fallait aller vite. Miss Aurelia ne s'y trompait pas.

« J'aimerais tellement voir mes parents, ai-je chuchoté.

— Mais bien sûr. Et il faut prévenir les Strong, ainsi que Bessie Smith. Quand crois-tu être en état de partir ? »

Comme dans un rêve, je me suis habillée et rendue à l'écurie, où j'ai sellé la jument.

La lune à son dernier quartier éclairait suffisamment les champs enneigés pour qu'on y voie comme au petit matin. Le monde était sans couleurs, entre le noir des troncs d'arbres et le tapis blanc du sol. Il faisait très froid, un froid mortel. Je ne ressentais rien d'autre que ce froid-là et j'ai poussé mon cheval à aller plus vite.

C'était la première fois que je chevauchais ainsi seule la nuit. En d'autres circonstances, j'aurais sans doute trouvé cela très excitant. Mais là, je parvenais à peine à contenir mon chagrin – Cass, morte... –, et j'ai fini par le cadenasser dans ma poitrine, comme un bloc de glace qui ne devait en aucun cas me submerger. Mon Dieu ! j'étais si fatiguée, j'avais si froid. Emma, Cass et les enfants avaient marché, marché et encore marché par des nuits semblables. Comme ce devait être effrayant d'être exposé ainsi au vent et à la neige qui vous cinglait le visage quand on était habitué aux douces brises du Sud ! J'ai cherché dans le ciel l'étoile Polaire et la Grande Ourse et les ai prises comme guides.

En arrivant au carrefour, situé, je le savais, à moins d'un kilomètre de chez nous, il m'a semblé entendre des pas de chevaux. Je me suis arrêtée pour bien écouter. Il devait y en avoir deux. Vite, j'ai mis pied à terre et conduit ma jument à l'abri d'une haie délimitant un champ. De là, je pouvais observer la route sans être vue.

Le bruit des pas augmentait et des craquements m'indiquaient qu'une carriole s'approchait aussi. J'ai serré à deux mains la mâchoire de ma jument pour qu'elle ne se mette pas à hennir. Pour sortir ainsi en pleine nuit par un temps pareil, il fallait soit être en train de conduire des esclaves en fuite à l'abri, soit au contraire les poursuivre. Que Dieu me vienne en aide, mais si c'était cet immonde Clayton Roberts qui s'apprêtait à surgir devant moi, je serais incapable de me contrôler et m'en prendrais certainement à lui avec la volonté délibérée de lui faire du mal.

J'ai retenu mon souffle et observé la route. Les minutes s'écoulaient très lentement. Finalement la carriole est apparue et, au fur et à mesure qu'elle se rapprochait, j'ai vu qu'une seule personne la conduisait. Quelqu'un qui portait un chapeau à large bord, à l'ancienne mode.

Dieu soit loué !

J'ai fait un pas en avant et appelé :

« Jeremiah ? Jeremiah Strong ? »

Quand il m'a entourée de ses bras, j'ai senti le bloc de glace fondre d'un seul coup et j'ai pu donner libre cours à mon chagrin. Je sanglotais si fort que j'en tremblais de la tête aux pieds.

« Elle... elle n'est plus.

— Le bébé ?

— Cass. Oh, Jeremiah !

— Non !

— Jeremiah, c'était mon amie. Elle n'avait que dix-neuf ans. À peine trois ans de plus que moi. »

Il m'a serrée plus fort contre lui et nous sommes restés là plusieurs instants, au bord de la route. J'étais en rage, il fallait que j'exprime violemment ma peine. Quand je n'ai plus eu de larmes à verser, il m'a fait grimper sur le siège de la carriole, est allé chercher ma jument et l'a attachée à l'arrière.

« Je vais te conduire chez toi, a-t-il dit.

— Mais... Tu voyageais de nuit... Tu accompagnais quelqu'un ?

— Oui, deux fugitifs. Je viens de les laisser chez tes parents. Allez, Lucinda, en route !

— Non. Tu prends trop de risques, Jeremiah. Je peux continuer seule. J'en suis parfaitement capable.

— Non. »

Nous sommes donc partis. Il tenait les guides d'une main et me soutenait de l'autre. Quand nous sommes arrivés, Papa est sorti aussitôt.

« Lucinda ! Mais qu'est-ce qui t'amène ici à une heure pareille ?

— De mauvaises nouvelles ! »

J'ai couru me jeter dans ses bras et j'ai recommencé à pleurer à chaudes larmes sur son épaule, alors que je ne m'en croyais plus capable. Je lui ai tout raconté :

« Papa... Nous nous rassemblerons chez Miss Aurelia... Demain après-midi.

— Ma famille sera là, a dit Jeremiah.

— Merci de m'avoir accompagnée jusqu'ici. J'étais tellement fatiguée, tu sais. »

À dire vrai, je n'aurais peut-être pas réussi à venir au bout de ce dernier kilomètre si je n'avais pas eu le bras solide de Jeremiah autour de mes épaules.

« Va dormir, maintenant. Ta famille saura te reconforter. »

Il a pris ma main.

« J'admire ta force, Lucinda. Il n'y a pas beaucoup de filles qui seraient sorties ainsi en pleine nuit. À demain. »

Papa m'a fait entrer dans la maison. Maman ne dormait pas et, dès qu'elle m'eut serrée contre elle, j'ai sangloté à nouveau. Elle m'a tapoté le dos et consolée comme si j'étais Miranda. J'ai senti son amour et sa bonté m'envelopper et j'ai sombré dans un sommeil sans rêves.

Ce soir, quand nous serons au cimetière quaker, devant la tombe ouverte et qu'il faudra dire adieu à Cass, j'aurai encore besoin de Maman à mes côtés. Comment Dieu peut-il être aussi cruel ?

Dimanche, 23 février 1851

Tard

Je n'avais jamais assisté à un enterrement aussi triste. Des nuages traversaient le ciel sombre. On ne voyait plus qu'un mince croissant de lune. Emmitouflés dans nos vêtements de deuil, nous nous sommes rassemblés au cimetière.

Les quakers, à l'automne, avant que le sol ne soit gelé, creusent toujours quelques tombes d'avance pour ceux ou celles qui mourront en hiver. Jeremiah en a choisi une pour Cass, loin de la route et derrière un gros chêne qui nous dissimulait aux regards indiscrets. De toute façon, nous ne sommes pas restés longtemps et n'avons guère fait de bruit.

Nous nous sommes mis en cercle, Papa avec Will, puis Maman et moi, tenant le bébé. Miss Aurelia, debout à côté de moi, avait suggéré que Hope soit présente. Elle a pensé que plus tard, cela lui ferait plaisir de savoir qu'elle était présente à l'enterrement de sa maman. Ensuite, il y avait les Smith, puis les Strong.

Nous avons récité les prières tout bas, pendant que les hommes descendaient le cercueil dans la fosse. Sans même m'en rendre compte, j'ai chuchoté le psaume *Le Seigneur est mon berger*, et les autres se sont joints à moi. Nous voulions bénir Cass et l'accompagner là où elle allait. Les larmes ruisselaient sur mes joues, mais je les ai essuyées de la main.

Puis nous sommes restés quelques instants silencieux, comme c'est la coutume chez les quakers. Ensuite Mrs. Smith a commencé à chanter d'une voix douce et triste : « *Envole-toi ; envole-toi ; envole-toi vers Jésus...* »

Je pleurais à nouveau, mais j'ai joint ma voix à la sienne. C'est Emma qui m'avait appris cet hymne-là. Cass aurait été heureuse de savoir que nous l'avions choisi.

Chère, chère Cass ! Elle avait eu une vie si dure, une vraie vie de femme, et pourtant, nous pouvions rire toutes les deux comme des gamines. Nous nous connaissions depuis très peu de temps, mais nous étions devenues de très bonnes amies. Mourir ainsi, à la veille d'être libre, cela semblait tellement injuste...

Pour me reconforter un peu, j'ai serré Hope contre moi. Hope, espoir, espérance... Comme elle portait bien son nom. Cass était morte mais Hope continuerait à avancer sur la même route. J'y veillerais. Et cette pensée m'a redonné du courage tandis que les hommes jetaient les premières pelletées de terre dans la fosse. Je conduirais Hope là où elle pourrait vivre libre. Personne, rien, ne m'en empêcherait.

Et je suis en train de tenir mon journal et de pleurer mon amie. J'essaie de me réchauffer, mais sans y parvenir car il y a toujours ce froid glacial dans mon cœur.

Dix-neuf ans, c'est beaucoup trop jeune pour mourir.

Lundi, 24 février 1851

La colère qui m'habite parvient à faire fondre un peu de cette glace en moi. J'ai envie d'écrire des lettres où je pourrais déverser ma fureur : au Président Fillmore, qui a permis que soit adoptée cette loi scélérate, à Clayton Roberts, qui a si honteusement abusé de Cass, et à sa femme, dont la jalousie a précipité sa mort. Mais la rage n'engendre que la rage et de telles lettres ne feraient que provoquer d'autres drames. Il faut que je garde la tête froide, car j'ai beaucoup à faire. Je vais écrire à Jeremiah, cela me redonnera du courage.

24 février

Cher Jeremiah,

Conserve soigneusement ces pages à l'abri des regards curieux car je n'ai ce soir ni l'énergie ni l'habileté de m'exprimer en langage codé.

Je ne suis pas chez moi, je suis retournée chez Miss Aurelia car j'éprouve une grande tendresse pour Hope, mon unique lien, désormais, avec Cass. Elle a l'air de me rendre cet amour car dès que je la prends, elle cesse de pleurer. En ce moment, elle dort dans son panier à linge, toute douce et paisible, pendant que je t'écris.

Mon ami, je ne suis pas sûre que j'aurais réussi à arriver chez moi sans encombre cette affreuse nuit, si tu n'avais pas été là pour m'aider. Mon cœur était si lourd que j'aurais

pu me perdre dans la neige et le froid et partir rejoindre Cass sur la route du paradis. Mais Dieu t'a envoyé vers moi et tu m'as ramenée à ma famille. Je te remercie de tout ce que tu as fait pour moi.

Maintenant, j'ai encore besoin de ton aide. Il faut que je conduise la petite au Canada. Mrs. Smith a offert de trouver une famille d'anciens esclaves qui pourrait l'élever près d'ici, mais je ne peux l'accepter.

Il faut qu'Emma soit avertie de la mort de sa sœur et c'est elle qui doit recueillir le bébé. Et comme Hope a l'air très contente d'être avec moi, je vais l'emmener là-bas moi-même. Papa et Maman ont tenté de me décourager, mais comme ils n'ont pas trouvé de meilleure solution, ils ont fini par céder, même si c'est à contrecœur.

Je vais partir vers le nord avec mon frère et je prétendrai être une jeune femme qui vient d'avoir un bébé et va rejoindre son mari à Cleveland. Ta sœur et toi pourriez parler avec Will et nous aider à tout mettre au point. Vous connaissez les chemins et savez où on peut s'arrêter sans courir trop de risques. Si je fais en sorte que Hope ait toujours la tête couverte, je crois que je réussirai à la faire passer pour blanche car elle a la peau plutôt rose.

Cher Jeremiah, je te prie de m'aider à réussir ce voyage car la blessure que je porte en moi ne se cicatrisera pas tant que je n'aurai pas accompli cette mission.

*Je suis ta très reconnaissante mais très triste amie,
Lucinda*

Mardi, 25 février 1851

Qu'y a-t-il de plus merveilleux qu'un bébé ? Hope sent aussi bon qu'un champ de fleurs au printemps. Quand elle se niche dans mon cou et miaule comme un petit chat, elle m'empêche de sombrer dans le désespoir. Malgré tout, la tristesse me submerge souvent.

Will est venu aujourd'hui. Il ira donner ma lettre à Jeremiah et me rapportera la réponse dès que possible. Maintenant que je suis résolue à entreprendre ce voyage, je trouve qu'attendre est une terrible perte de temps.

Mercredi, 26 février 1851

La colère s'est emparée de moi à nouveau aujourd'hui et j'ai mal répondu à Miss Aurelia. Quand je me suis excusée, elle m'a tapoté l'épaule et tendu une feuille de papier.

« Je n'enverrai ceci que lorsque l'enfant sera en sécurité et que tu seras revenue ici saine et sauve », m'a-t-elle dit.

À William Lloyd Garrison,

Pour que ce texte soit publié dans le journal Le libérateur :

UNE VOIX DANS LE DÉSERT

Les puissances des ténèbres viennent de remporter une nouvelle victoire et la liberté a essuyé une défaite de plus. Dans l'État libre de l'Ohio, une femme est morte, laissant derrière elle un bébé, une petite orpheline. Pourquoi ? Parce que l'esclavage existe.

Les fouets et les chaînes ne suffisent pas, n'est-ce pas ? Désormais les propriétaires d'esclaves s'en prennent à leur vie. Cette femme, à peine une adolescente, a été obligée de s'enfuir pour se mettre à l'abri avec son enfant, loin du maître qui l'avait abominablement maltraitée. Il l'a poursuivie, ivre de désir et de colère.

En donnant le jour à la fille qu'il lui avait faite de force, elle est morte. Et ce bébé, né dans un État libre, risque aujourd'hui de se retrouver esclave. Existe-t-il une justice, dans notre pays ? J'entends la voix du Tout-Puissant qui nous enjoint de suivre une route très droite pour arriver jusqu'à lui. Or nous empruntons malgré cela des chemins tortueux. Combien de temps allons-nous tolérer que l'ombre de l'esclavage souille notre terre ?

Avant de mourir, cette malheureuse jeune femme a nommé sa fille Hope, Espérance. Nous devons respecter son vœu ultime et donner de l'espérance à ceux qui sont encore enchaînés. Parce que notre conscience nous le demande, nous, hommes et femmes de ce pays, devons faire en sorte que cette ombre funeste disparaisse. Il faut que notre nation retrouve la lumière, celle de la parole et de l'amour de Dieu. Car l'espérance ne doit pas mourir. Nous ne sommes rien si nous ne sommes pas capables de protéger un enfant innocent, qui est un don de Dieu.

Le texte de Miss Aurelia me donne envie d'agir. C'est bon de savoir que je ne suis pas seule à bouillir de colère.

Jeudi, 27 février 1851

Aujourd'hui, Hope a une semaine. J'aimerais pouvoir fêter cela.

Vendredi, 28 février 1851

Will est revenu avec un plan et des provisions pour notre voyage. Papa et Maman l'ont aussi chargé de me faire une interminable liste de recommandations. Maman a

même proposé de partir à ma place, mais Papa a pensé que ma jeunesse et mon innocence rendront mon histoire plus vraisemblable.

Maman m'a envoyé l'anneau en or de Grand-mère pour que j'aie l'air d'être une femme mariée. Mais j'espère bien qu'on ne nous arrêtera pas en route et que je n'aurai pas besoin de jouer la comédie. Je pense que mes parents n'auraient jamais accepté que je m'embarque dans une aventure pareille si Will n'était pas là, avec sa carriole à double fond.

Nous partirons pour Ravenna demain à l'aube. Je suis contente que notre voyage commence le 1^{er} mars, février nous ayant apporté son lot de malheurs. Que ce mois maudit se termine donc !

Mars

Samedi, 1^{er} mars 1851

Fin de l'après-midi

Mon cœur est lourd et plein d'angoisse, ce soir, alors que nous avons si bravement commencé la journée. Will et moi avons suivi notre plan à la lettre. J'étais une jeune épouse revenue chez sa mère pour accoucher. Et mon frère me raccompagnait maintenant vers le nord, où j'allais retrouver mon mari.

Nous avons roulé à bonne allure et atteint Ravenna avant la nuit. Hope a dormi tout le temps, car je lui avais fait prendre quelques gouttes d'élixir parégorique. Nous nous sommes arrêtés devant une grande auberge et Will a déchargé mes bagages et nos provisions sous le porche.

« Va nous retenir une chambre et nourrir le bébé, m'a-t-il dit. Moi, je m'occupe des chevaux. Quelqu'un viendra t'aider à porter tes affaires. »

Il s'est dirigé vers l'écurie. J'ai poussé la porte et aussitôt une bonne odeur de bœuf rôti m'a chatouillé les narines et mis l'eau à la bouche. Mais au moment où je me retournais pour chercher l'aubergiste des yeux, quelqu'un s'est planté juste devant moi :

« Est-ce vraiment vous, Miss Spencer ? Que diable faites-vous donc ici ? Et que tenez-vous dans les bras ? »

J'ai retenu mon souffle. C'était Levi Bowen, le détestable assistant du shérif, qui me parlait. Et, derrière lui, j'ai vu, le regard braqué sur moi, le père de l'enfant que je portais : Clayton Roberts.

Levi Bowen m'a attrapée par le poignet.

« Dites donc, Miss Spencer, tout cela me paraît bien bizarre. Vous ne ferez pas un pas de plus avant d'avoir répondu à nos questions. »

Clayton Roberts a poussé Levi de côté sans ménagement.

Il me souriait.

« Il est bien évident que nous voulons des réponses, a-t-il dit. Mais ce n'est pas la peine de se montrer impoli. »

J'en ai eu la chair de poule. Comment osait-il parler de politesse ? Et tandis qu'il me conduisait jusqu'à un siège et me faisait asseoir, j'ai réalisé à quel point j'allais avoir du mal à me sortir de ce traquenard.

Notre histoire n'était vraisemblable que pour des étrangers, pas pour quelqu'un qui nous connaissait. Il fallait que j'invente autre chose. Et vite...

Will est arrivé à ce moment-là. Je lui ai fait un clin d'œil pour l'avertir, avant de baisser la tête. Il a compris et tout de suite reculé, de façon à ne pas être vu.

Tout tournait dans ma tête, mais je savais que cela se résumait uniquement à ceci : que faire pour empêcher que Hope ne devienne une esclave ? Je la serrais très fort contre moi.

L'aubergiste est venu nous saluer et nous proposer du café.

« Lucinda Spencer, a commencé Levi Bowen, expliquez-nous la présence de cet enfant. »

Papa dit toujours qu'il faut regarder les gens bien en face quand on leur parle. C'est donc ce que j'ai fait, après avoir respiré un bon coup :

« C'est mon bébé. Elle s'appelle Hope.

— Je vais y jeter un coup d'œil, si cela ne vous ennuie pas », a dit Clayton Roberts.

Cela m'ennuyait beaucoup, mais que faire ? J'ai posé Hope sur une table et dénoué ses langes. Puis j'ai rapidement ôté l'anneau d'or que j'avais au doigt et l'ai glissé dans l'une de mes poches car ce détail-là risquait de rendre notre histoire encore moins vraisemblable.

Roberts a ôté le bonnet du bébé et découvert ses petits cheveux noirs et frisés.

« Elle m'a tout l'air d'être une enfant qui a du sang noir, a-t-il observé. Et je m'y connais, comme vous pouvez l'imaginer. Lucinda, comment une jeune demoiselle telle que vous pourrait avoir eu un enfant de couleur ? »

Effectivement, comment ?

« Elle est moitié blanche, moitié noire, ai-je répondu d'une voix tremblante.

— Que le diable m'emporte ! a tonné Levi Bowen. Vous imaginez que nous allons croire à ces bêtises ? Vous êtes une jeune fille issue d'une excellente famille chrétienne, vous avez mené une vie très protégée. Ça ne tient pas la route que vous ayez eu une aventure avec un Noir. Moi, je dis que ce bébé est né d'une esclave. »

Il m'a foudroyée du regard.

« Je vais vous boucler, ma belle, si vous essayez de cacher le bébé d'une esclave en fuite.

— Ça m'a tout l'air d'être ça », a observé Clayton Roberts.

Mon cœur allait plus vite que dix chevaux au galop. J'ai dévisagé la minuscule frimousse de Hope pour qu'elle m'inspire une réponse, mais cela n'a pas marché. J'ai simplement essayé d'inventer une histoire au fur et à mesure que je parlais :

« J'essayais de quitter Atwater. De me rendre à Cleveland où personne ne me connaît. C'est une grande ville, où je pourrai élever mon enfant en secret. »

Cela me paraissait crédible et expliquait pourquoi j'avais des bagages.

Mais Clayton Roberts n'a pas du tout eu l'air convaincu. Sur le ton qu'il aurait pris pour parler à une enfant de six ans, il a déclaré :

« Écoutez-moi bien, Miss Spencer. Une de mes esclaves s'est enfuie de chez moi. Elle attendait un enfant et aujourd'hui, cet enfant devrait être né. J'ai bien l'impression que ce bébé-là m'appartient. »

Il s'est penché sur Hope et a encore une fois soigneusement examiné son visage.

« Mais ce que je me demande, c'est ce que vous avez fait de sa mère. »

J'ai respiré profondément, pour résister à l'envie de lui cracher à la figure :

« Ai-je l'air de quelqu'un qui ferait du mal à une mère ? Je ne suis pas une voleuse d'enfant. Hope est mon bébé. Je suis allée habiter chez la veuve Mercer pour que personne ne soit au courant de mon état. Vous avez bien vu que j'étais chez elle. J'ai accouché là-bas. Je vous en prie, tout cela est resté secret jusqu'à maintenant. Ayez pitié de moi et ne racontez pas mon histoire à d'autres. »

Tout en lui parlant, je réfléchissais fiévreusement aux visites qu'il avait faites chez Miss Aurelia. Les deux fois, je portais une grosse robe de laine avec un grand tablier par-dessus. Était-ce suffisant pour dissimuler un gros ventre ? Je l'espérais bien.

J'ai courbé la tête, comme si j'étais écrasée d'honte.

« Je vous en prie, messieurs. J'ai commis des erreurs, mais je n'ai jamais voulu blesser personne. Je souhaite simplement m'en aller là où personne ne me connaît. Où ni cette enfant ni moi n'aurons à souffrir du mépris des gens.

— Une gamine comme celle-là vous attirera des ennuis partout, a ricané Levi Bowen. En supposant que vous disiez la vérité. »

Clayton Roberts a haussé les épaules.

« Je mets gravement en doute toute cette histoire. Mais je vais quand même vous laisser une chance de nous prouver qu'elle est vraie. Bowen, qui est le pasteur de l'église presbytérienne ?

— Celle d'Atwater ? Le révérend Cummings. Il vient de Virginie. Un type très bien.

— Marié ? » a demandé Roberts.

Je ne comprenais pas où il voulait en venir.

« Oui. Mrs. Cummings est également originaire de Virginie. Ce sont des gens respectueux des lois.

— Parfait. Je vais envoyer chercher Mrs. Cummings et convoquer en même temps le docteur de Ravenna. »

Il m'a souri, l'air très sûr de lui :

« Le docteur vous examinera, en présence d'une femme vertueuse qui vous connaît bien. Ils pourront certifier si vous êtes ou non la mère de ce bébé. Si c'est le cas, vous ferez ce que vous voudrez, vous irez à Cleveland ou ailleurs, à votre guise. Mais dans le cas contraire, Mr. Bowen vous arrêtera. Jusque-là vous resterez ici sous bonne garde. Nous nous comprenons, n'est-ce pas ? »

J'ai fait oui de la tête. Je ne le comprenais que trop bien. Je n'avais pas le choix. Si je me mettais à discuter ou à protester de mon innocence, on me déclarerait coupable. Mon avenir et celui de ce tout petit bébé reposaient entre les mains d'un docteur inconnu et de Mrs. Cummings. J'ai serré Hope très fort contre moi pour ne pas me mettre à pleurer. Je ne pouvais pas imaginer pire destin.

Levi Bowen m'a fait conduire dans une chambre au deuxième étage. L'aubergiste et lui m'ont monté mes bagages, dans lesquels ils ont mis le nez avant de me les laisser. Puis je suis restée seule.

Hope a gémi un peu et je l'ai installée sur le lit pour la changer. J'avais bien envie de gémir, moi aussi, mais il fallait d'abord la nourrir. J'ai ôté mon gros manteau et pris

un biberon de lait dans un de mes paniers. J'en ai versé dans une tasse que j'ai posée près du feu pour le chauffer un peu. Au moins cela : j'avais du feu dans ma chambre.

Quand j'ai replongé la main dans le panier pour attraper une tétine, j'ai senti que je touchais un bout de papier. Will avait réussi, Dieu sait comment, à me faire parvenir un message.

Lucy, tu as de sérieux ennuis. Que dois-je faire ? Courir chercher Papa et Jeremiah Strong ? Ou essayer de te sortir de là moi-même ? Pour l'instant, ils ne sont que deux. On pourrait réussir. Je les ai entendus dire qu'il faudrait que tu restes là encore un jour ou deux. Mais ils vont faire venir dès demain des hommes à eux. Attache le bonnet du bébé à la fenêtre pour que je sache dans quelle chambre tu es. Sois prudente.

William

Béni soit William ! Mais que pouvions-nous faire ? J'ai accroché le bonnet de Hope dehors et réfléchi, réfléchi, pendant que je la changeais et lui donnais à boire.

Si nous parvenions à nous enfuir, Will et moi, nous n'irions pas loin. Les routes seraient surveillées. Demain, Clayton Roberts me ferait garder plus étroitement. Et demain, Mrs. Cummings arriverait avec un docteur inconnu. Je n'avais donc plus beaucoup de temps. Il fallait que je parte le plus vite possible. J'ai regardé par la fenêtre. Le soir commençait à tomber. Quoi que nous décidions de faire, Will et moi, ce serait plus sûr de nuit. J'ai essayé d'échafauder des plans d'évasion, mais la panique m'envahissait.

Une amende de mille dollars. Nous perdrons notre ferme. Mais nous avons en réalité aidé dix personnes. Dix mille dollars d'amende ! Impossible ! Papa, Maman, Miss Aurelia, Mrs. Smith, les Strong, ils seraient tous ruinés. Moi, j'irais en prison. Et pire que tout, Hope devrait aller en Caroline où elle vivrait une vie d'esclave. Je la tenais bien contre moi pendant qu'elle buvait son biberon. Je devais soit m'enfuir, soit persuader les gens que j'étais vraiment sa mère.

Et en admettant que j'y arrive ? Que se passerait-il ensuite ? L'année dernière, près de notre village, une petite servante a eu un bébé alors qu'elle n'était pas mariée. Les gens ont été horribles avec elle, et pourtant, le bébé était blanc. Celui dont je vais prétendre qu'il est le mien sera métis. On va me traiter de pécheresse et pire encore. On exigera de savoir qui est le père, on se lancera à sa recherche pour le rouler dans du goudron et des plumes, comme c'est l'affreuse coutume chez nous. Ou on voudra le

pendre. On ne cessera pas de me harceler. On blâmera mes parents, le châtement retombera sur mes frères et ma petite sœur.

Ah ! les yeux leur sortiraient de la tête, à tous ces idiots, s'ils apprenaient qui est le vrai père de cette petite fille : l'ignoble Clayton Roberts. Je le vois, là, devant moi, si sûr de lui, avec son sourire pervers. Il faut que je m'échappe ! Il faut que je sauve Hope !

Et d'un seul coup, je me dis que je dois agir immédiatement.

Sans même prendre le temps de faire faire son renvoi au bébé, je l'ai reposé sur le lit et vite, vite, ai écrit un mot à mon frère. Puis je suis allée ouvrir tout doucement la fenêtre et j'ai regardé dehors. Juste en dessous, une ombre a bougé. J'ai chuchoté :

« Will ?

— Oui. Dépêche-toi, Lucy. »

J'ai laissé tomber mon bout de papier, refermé la fenêtre et en hâte, griffonné un autre mot pour mes parents :

1^{er} mars

Cher Papa, chère Maman,

Vous aviez raison de vous inquiéter. Nous avons été pris ! Roberts se trouvait à l'auberge de Ravenna. Je me suis littéralement cognée à lui en arrivant tout à l'heure et il a découvert l'enfant. Oh, Papa, Dieu est-il vraiment de notre côté, ou alors, nous a-t-il oubliés ?

Mon dernier espoir, c'est William. Il s'occupait des chevaux quand Roberts m'a vue. Il a juste eu le temps de se cacher dans l'écurie. Maintenant, nous avons un plan, plutôt risqué, mais je crois qu'il n'y en a pas d'autre. Une fois que Will m'aura conduite là où il faut que j'aille, il reviendra vous expliquer ce que vous devrez dire quand on vous demandera où je suis.

Il faut que quelqu'un soit entièrement responsable de ce qui s'est passé. Et ce quelqu'un, c'est moi. Will, Tom et Miranda sont encore très jeunes. Ils ont besoin de vous, de notre foyer. Moi, je suis grande et je peux me débrouiller seule, au moins un certain temps. De toutes les façons, j'ai presque l'âge d'avoir ma vie propre. Bien sûr, je n'avais jamais imaginé que cela arriverait si vite.

Je dois m'arrêter, car si je vous écris davantage, je vais perdre le peu de courage qui me reste. Ne m'oubliez pas dans vos prières.

Tendrement,

Lucinda

Je n'ai plus qu'à attendre que la nuit tombe. On frappe à la porte. Vite, je cache ce journal dans ma malle avant d'aller ouvrir.

Samedi, 1^{er} mars 1851

Plus tard

Le soleil est en train de se coucher. Je suis prête, mais l'attente me met les nerfs à vif. Combien de temps encore ? Une heure ? Vais-je le supporter ? Je n'ai pas le choix, après ce que j'ai déjà dû endurer aujourd'hui.

C'est Clayton Roberts qui a frappé le premier à ma porte. Il n'a même pas attendu que je lui demande d'entrer. Il s'est comporté comme s'il était chez lui.

« Miss Spencer ! Puis-je vous appeler Lucinda ? »

Je me suis contentée de le foudroyer du regard. Il s'est approché, à tel point que je sentais son haleine avinée.

« Chère petite... Quelle histoire, n'est-ce pas ? Peut-être pourrions-nous arriver à un compromis. »

Il a fait un pas de plus en avant et m'a prise par le menton.

« Vous êtes très jolie, vous savez. Et si vous avez cru bon de vous abandonner dans les bras d'un homme de couleur, comme vous le prétendez, peut-être que quelqu'un comme moi ne vous déplairait pas trop. On m'a dit que je n'étais pas vilain à regarder. »

Ses yeux bleus étincelaient. J'ai voulu reculer, mais n'ai pas osé bouger. Il aurait très bien pu attraper Hope sur le lit et partir immédiatement avec elle, direction le Sud.

« Je vous en prie, monsieur... »

— Si vous vouliez bien me dire où se trouve mon bien, chère, très chère Lucinda, si vous m'aidiez à récupérer ce qui m'appartient, je serais peut-être disposé à pardonner, à ne pas porter plainte. Si vous me le demandiez gentiment, bien sûr et si vous m'offriez, mettons, une sorte de récompense... »

Et il m'a caressé la joue... Mais qu'était-il en train de me demander ? Que je lui dise où se trouvaient Emma et Abraham ? Et qu'ensuite, je devienne sa maîtresse ? Jamais ! J'ai bafouillé :

« Monsieur, je viens d'avoir un bébé... Je suis encore très fragile... »

Et à cet instant une femme est arrivée portant un plateau. Bénie soit-elle !

« V'la le dîner ! »

Elle me foudroyait du regard.

« Eh bien, à plus tard, Lucinda, a dit Clayton Roberts. Je vous laisse à votre repas.

— Si ça ne tenait qu'à moi, c'est du pain et d'eau qu'j'aurais donnés à une traînée comme vous ! » s'est exclamée la servante. Elle a brutalement posé le plateau sur la table et est repartie en claquant la porte. Je n'en revenais pas. Pourquoi me haïssait-elle à ce point, alors qu'elle ne me connaissait pas ? J'ai compris que ce serait encore pire chez nous et fermé les yeux en pensant à la mère de Jonathan, le nez en l'air, une expression de dégoût sur le visage.

Levi Bowen est alors apparu, bien décidé à monter la garde à ma porte. Il a ricané : « Vous pouvez dire merci à Mr. Roberts. C'est à lui que vous devez ce bon dîner. Je vous recommande le pain perdu. Délicieux entremets. Bien arrosé de rhum. Ça ne sera pas aussi bon, quand vous serez en prison ! »

Ainsi, il aimait le pain perdu ? Eh bien, il allait en manger !

Je n'avais pas faim, mais je me suis forcée à avaler le rôti de bœuf et les pommes de terre. On m'avait mis aussi un verre de lait et une tasse de café. Tant mieux, cela m'aiderait à ne pas m'endormir.

La nuit n'était pas encore tout à fait tombée. J'ai regardé par la fenêtre et pensé à notre maison. Miranda doit être en train de se préparer à se coucher. Je viens de lui lire une histoire. Maman tricote, assise dans son fauteuil à bascule. Papa lit le journal. Will répare un harnais et Tom taille un morceau de bois, sans doute pour faire un petit jouet destiné à Miranda. Si seulement j'étais avec eux !

Je serre l'anneau de Grand-mère au creux de ma main. Quoi qu'il arrive, je ne vais plus pouvoir rentrer chez nous, pas avant très longtemps. J'ai brûlé mes vaisseaux. Que se passera-t-il demain, et après, quand j'aurai accompli ma mission ?

Si je réussis à m'enfuir de Ravenna avec mon bout de chou et à gagner le Canada, que sera notre vie là-bas ? Je n'en ai pas la moindre idée.

Dimanche, 2 mars 1851

C'est le matin et je suis cachée. Dieu ne m'a finalement pas abandonnée, à la fin de cette affreuse nuit.

Quand il a fait suffisamment sombre, j'ai réveillé Hope et elle a bu un bon biberon de lait avec une demi-cuillerée d'élixir parégorique. Cela devrait m'assurer quelques heures de silence. Elle s'est rendormie très vite. Pauvre petite, plus tard, elle aura le droit de crier et pleurer autant qu'elle le voudra.

Après, j'ai ouvert ma porte. Levi Bowen était dans le couloir, assis sur une chaise. J'ai posé mon plateau près de lui :

« Dites à Mr. Roberts que je le remercie pour le dîner, mais je n'avais pas faim.

— Vous n'avez pas mangé le pain perdu ? Pourtant, c'est rudement bon.

— Je vous l'offre. Sinon, c'est la servante qui le mangera.

— Bonne idée, elle est déjà bien assez grosse comme ça. »

Il a pris mon assiette, l'air très content.

« Un peu de lait par-dessus ? »

Il a fait signe que oui et j'ai versé le verre de lait sur le morceau de gâteau, exactement comme si je servais un invité à la maison, en souriant à mon tour. Dans le lait, il y avait la moitié du flacon d'élixir parégorique. J'ai espéré que cela suffirait et que le rhum en masquerait le goût.

Puis je suis retournée dans ma chambre pour achever mes préparatifs. J'ai installé dans le lit ma chemise de nuit bourrée de jupons pour que cela ressemble à une forme humaine à peu près de ma taille. À côté, j'ai posé un petit tas de chemises enroulées dans un linge, avec un bonnet rempli de mouchoirs. Puis j'ai enfilé un pantalon de Will, des bottes, une grosse veste de laine. J'ai bourré mes poches d'autant de vêtements de Hope que j'ai pu, pris l'argent que Papa m'avait fait parvenir, l'anneau d'or... J'ai tressé et relevé mes cheveux, les ai enfouis sous une casquette. En me regardant dans le miroir je me suis dit que de loin, on pourrait me prendre pour un garçon...

J'ai enveloppé Hope dans deux couvertures et l'ai embrassée : « Il faut que ça marche, tu sais. Il le faut ! »

Un instant, j'ai été tentée de faire ce que j'avais inventé pour Clayton Roberts : aller jusqu'à Cleveland et me fondre là-bas dans la population pour y élever Hope. Mais non. Il faut que je pense à Emma. Et à Cass.

Au bout d'une demi-heure, j'ai écouté si on entendait ronfler dans le couloir. Rien. J'avais espéré que Levi Bowen se mettrait à ronfler. Mais non. Rien. J'ai entrouvert la porte. Toujours rien.

Eh bien, la chance était de mon côté. Il oscillait sur sa chaise, complètement endormi. Hope dans les bras, je suis passée devant lui, aussi silencieuse qu'un chat. Au bout du couloir, il y avait deux escaliers, celui que j'avais pris pour monter à ma chambre et un plus étroit, qui devait mener à la cuisine. C'est celui-là que j'ai emprunté en priant pour qu'aucune marche ne craque.

Pendant que je descendais, j'ai entendu des voix sur ma gauche. Le mur de brique, à ma droite, était froid. J'ai avancé très doucement. Les voix devenaient plus fortes, toujours à ma gauche. Ou elles couvriraient le bruit que je risquais de faire, ou j'allais être découverte. Serrant le bébé fort contre moi, je suis arrivée au rez-de-chaussée.

Il y avait deux portes. Celle de droite était froide au toucher. Elle devait donc donner sur l'extérieur. J'ai tourné le verrou, ouvert très lentement, en retenant mon souffle. Rien. Personne. J'ai poussé le battant. De l'air glacé. Des étoiles. J'avais donc bien deviné. Un pas, deux pas, et je me suis retrouvée dehors.

J'étais à l'arrière de l'auberge. J'ai écouté. Will devait m'attendre à l'écurie. Je n'entendais pas de bruit de chevaux, mais cela sentait le crottin. J'ai suivi l'odeur, en avançant comme un voleur. Soudain, une ombre a surgi devant moi :

« Lucy ?

— Will, Dieu soit loué ! »

Il m'a serrée contre lui et ses minces épaules tremblaient.

« Tiens, attrape ce linge et attache-le-moi en bandoulière pour que j'y installe le bébé.

— Oui. Attends... Voilà. Allons-y ! On parlera après. Il faut s'éloigner d'ici. »

J'ai marché derrière lui. Nous avons d'abord traversé un champ très boueux.

« J'ai fait passer un message au docteur quaker d'ici. Il t'attend ce soir. Si les choses devaient mal tourner, il t'examinerait et dirait que tu es la mère du bébé, si c'est toujours ce que tu veux.

— J'espère ne pas avoir besoin d'en arriver là, mais sinon, oui, c'est ce que je veux.

— Écoute, Lucy, ça ne me plaît pas trop. Les gens n'oublieront pas une histoire pareille. Tu ne pourras plus jamais mener une vie normale, après ça, pas chez nous, en tout cas.

— Je sais. Mais ai-je le choix ?

— Enfin... Bon. Attention, maintenant. Nous approchons d'une maison. Cache-toi derrière ces arbres. »

Il m'a prise par la main pour me guider au milieu de racines et de broussailles.

« Dis-moi, Will, où est ta carriole ?

— J'ai fait ce que tu m'as demandé. Je l'ai conduite jusqu'à Hudson, pour créer une fausse piste. Elle est là-bas, cachée dans une grange dont le propriétaire travaille pour le

Chemin de Fer souterrain. Il va me prêter une monture et s'occupera de mes chevaux pour l'instant.

— Bien. Et le docteur quaker ? Ce n'est pas la première fois qu'il nous aide, n'est-ce pas ?

— Non. Sa maison est à environ deux kilomètres d'ici par la route. Mais nous allons prendre un chemin détourné pour y arriver. Il est en train de nous préparer un itinéraire. Après, je suis censé aller chercher le cheval pour rentrer à la maison et prévenir tout le monde. Mais Lucy... je ne vais pas rentrer. Je veux rester avec toi. S'il t'arrive quelque chose et que je ne sois pas là... »

Sa voix s'est brisée. Alors mes yeux se sont remplis de larmes :

« Je t'en prie, Will. J'y ai pensé toute la soirée. Il faut que tu rentres. Il faut que tu ailles prévenir Maman et Papa, Miss Aurelia, Jeremiah... On va commencer à me rechercher dès demain. Ce serait déjà assez horrible si on me rattrapait. Nous ne pouvons exposer personne à pire encore.

— Je pense quand même...

— Will, fais cela pour moi. Je circulerai plus facilement si je suis seule avec Hope. Nous aurons moins de mal à nous cacher.

— Je ferai ce que tu veux, mais ça ne me plaît pas du tout », a-t-il grommelé.

Au bout d'une heure de marche rendue difficile par la boue, Will m'a montré du doigt un groupe de maisons.

« Le docteur Harding habite là. Jusqu'à maintenant, nous avons eu beaucoup de chance. Et si ça continue, tu vas vivre une formidable aventure. Ah, j'aimerais tellement rester avec toi. »

Une formidable aventure... Avant, moi aussi je voyais les choses sous cet angle-là. Mais tout a changé. J'ai changé.

« Non, Will, ai-je dit, en serrant le bébé contre moi. Il n'est plus question de vivre une belle aventure, mais bien de sauver des vies. J'ai peur, tu sais, vraiment peur. »

Il m'a entouré les épaules de son bras tandis que nous remontions le sentier jusqu'à la première maison. Il a frappé deux petits coups à la porte. A attendu. En a frappé deux autres.

« Qui est là ? a demandé de l'intérieur une voix d'homme.

— Un Ami avec une Amie », a répondu Will.

Combien de fois avais-je entendu ces mots-là, chez moi ! Maintenant, c'est moi, l'Amie qui attend dehors. Comme c'est étrange...

Lundi, 3 mars 1851

Et j'ai donc pris le Chemin de Fer souterrain.

Le docteur Harding a pensé que les docks de Cleveland seraient très surveillés, si bien qu'il nous a fait partir vers le nord et l'est, en direction d'Ashtabula. Et vous n'imaginez pas comment j'ai voyagé : couchée dans un cercueil solidement arrimé dans la charrette d'un entrepreneur de pompes funèbres... C'est dans cet équipage que je suis allée de Ravenna à Chardon. Hope serrée contre moi, me cognant à chaque cahot aux planches rugueuses, j'ai eu tout le temps de penser à la mort. À celle du bébé que Maman a perdu au printemps dernier. À celle de la maman de Hope, il y a quelques jours à peine.

Maintenant que je ne peux plus rentrer chez moi, je contemple les visages de tous ceux que j'aime, Maman et Papa, Will, Tom, Miranda, et je m'efforce de garder tous leurs traits en mémoire pour les semaines à venir. Et Rebecca, Miss Aurelia, Jeremiah Strong, Jonathan Clark. Même les Cummings, que je n'aime pas tellement, me deviennent chers à l'idée de ne plus les revoir. Finalement, cela me paraît tout à fait approprié de voyager dans un cercueil, car je pleure tous ceux que j'aime et vers qui je ne peux plus revenir. Je vais écrire ma propre nécrologie :

Il y avait autrefois une jeune fille, presque une femme, Lucinda Spencer était son nom. Elle aimait l'aventure, certes oui, et les plaisanteries et le rire. Elle se prenait pour une héroïne romantique, courtisée qu'elle était par deux garçons. Cela lui plaisait bien de devoir choisir elle-même entre les deux. Mais être admirée ne lui suffisait pas. Elle voulait ouvrir ses ailes et s'envoler au loin. La voilà devenue une oie sauvage en route vers le Canada et elle ne sait même pas où elle va se poser.

Mardi, 4 mars 1851

Nous voici enfin à Chardon. Il nous a fallu deux nuits pour y arriver. Les chemins étaient mauvais et j'ai le dos rompu au point que même une botte de paille me semble confortable dans ce grenier où nous nous cachons.

Mais pourquoi a-t-il fallu en arriver là ? Pourquoi n'ai-je pas pris le Chemin de Fer souterrain tout de suite ? Je n'aurais pas rencontré Clayton Roberts si je l'avais fait. Peut-être est-ce le chagrin qui m'a empêchée de réfléchir, qui m'a rendue imprudente. Ou

alors ai-je eu l'illusion, à cause de ma peau blanche, de jouir d'une certaine protection ? Mais c'était faux. Personne n'est à l'abri de l'esclavage. Il détruit les gens, il a détruit Cass. Il déchire les familles, celle d'Emma entre autres. Et maintenant la mienne. Je reçois de bien dures leçons, moi qui aime jouer au professeur.

Mercredi, 5 mars 1851

La nuit dernière, nous avons traversé Concord et gagné Fairport. On nous y a cachées dans une cave humide et sombre. Je me suis lancée dans ce terrible voyage pour sauver Hope et maintenant, c'est elle qui me sauve. Car lorsque le désespoir s'empare de moi et que mes larmes se mettent à couler, elle se blottit contre moi et cela me redonne du courage. Chère, chère Cass, si seulement tu avais eu le temps de connaître ta fille ! Elle est si douce, si belle, même dans de si affreuses circonstances.

Jedi, 6 mars 1851

Je m'habitue à dormir dans mon cercueil. Je ne me suis réveillée qu'une fois entre Fairport et Ashtabula. Nous sommes pour le moment à l'abri chez un certain capitaine Hubbard, qui habite une maison près du lac. Il a creusé un tunnel entre la chambre secrète où nous nous trouvons et le rivage. Demain, à la nuit tombée, nous l'emprunterons pour aller attendre le bateau qui va au Canada.

Que vais-je donc bien pouvoir faire là-bas ? Peut-être apprendre à lire et à écrire à d'anciens esclaves qui ont envie de s'instruire. À l'idée d'enseigner aux autres, j'ai presque envie de sourire à nouveau. Pour la première fois depuis que je me suis trouvée face à l'horrible Clayton Roberts à Ravenna, je me sens redevenir vivante.

Et je revois le visage de Miss Aurelia. Elle a choisi sa vie, celle qu'elle avait décidé de mener. Elle pense que les femmes sont fortes. Qu'elles sont capables de surmonter les difficultés et de faire des choix. Qu'il y a bien plus dans une existence que choisir d'épouser celui-ci ou celui-là.

Moi je suis capable de faire mes propres choix.

Vais-je passer seule le reste de ma vie ? Non. J'écrirai des lettres. Ceux qui m'aiment me répondront et viendront me voir. Le Canada n'est pas à l'autre bout du monde. Je peux étudier pour devenir réellement professeur. Papa et Maman m'y aideront si je le leur demande.

Et il y a Jeremiah. Je peux choisir Jeremiah Strong si je veux. Je sais que, quand tout ceci aura pris fin, il saura me retrouver. Sinon, c'est moi qui le retrouverai.

Vendredi, 7 mars 1851

Tard

Le lac Érié, enfin...

Ce soir, j'ai regardé, accoudée au bastingage, les matelots relever la passerelle et détacher les cordes d'amarrage. Et j'ai eu le cœur en fête.

Tandis que le moteur se mettait à gronder, j'ai soulevé le bébé : « Regarde, Hope, nous avons réussi. Dis adieu à ta vie d'avant. »

L'air frais nous fouettait le visage et elle a pleurniché un instant. Vite, je l'ai glissée à nouveau à l'abri, sous un pan de mon manteau. Et j'ai regardé les lumières de la rive s'éloigner, puis disparaître. Nous étions en route vers la liberté... J'ai glissé l'anneau de Grand-mère à mon doigt pour me porter chance. Pour ne pas risquer d'oublier également.

Et j'ai réfléchi à tout ce qui avait précédé ce voyage. Si c'était à refaire, mes choix seraient-ils les mêmes ? Travailler pour le Chemin de Fer souterrain, par exemple ? Sauver ce bébé ? Quitter mon foyer pour toujours ? Peut-être, dans des circonstances extrêmes. Et peut-être pas. Je ne suis pas aussi courageuse que je le croyais. Ni aussi sage.

Et pourtant, j'ai aidé à sauver des vies. Beaucoup de vies depuis quatre ans. Plus dix tout récemment. Cela apaise un peu ma douleur. Quand je regarde l'eau sombre qui tourbillonne autour de l'hélice, je pense à ma vie. Redevendra-t-elle calme un jour ?

Mais ai-je envie de calme ? J'ai longtemps cru que mon avenir se déroulerait dans notre petite ville, que mes options se limiteraient à des choses familières. Maintenant et d'un seul coup, le monde s'ouvre à moi. J'ai plongé mes yeux dans ceux de Hope. J'y ai vu la vie. La liberté.

« On a plutôt fait le bon choix, bébé chéri, ai-je chuchoté. Avec un peu de chance et de courage, on deviendra des femmes fortes, comme ta maman et la mienne. Et peut-être même de grandes originales, comme Miss Aurelia. »

J'ai souri, aspiré une grande bouffée d'air frais et étreint ma petite fille. Allons, il y avait des destins pires que le mien...

Katherine Ayres
Esclaves en fuite
Paris, Hachette Livre, 2001